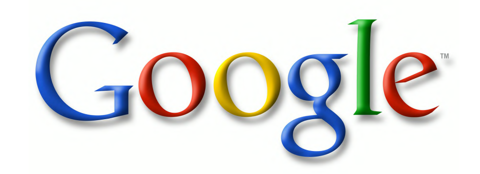





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
[redacted]
Digitized by Google





Nic: Klimius Empereur de Quama
et ensuite Marguillier de l'Eglise de la Croix
á Berge en Norwege.

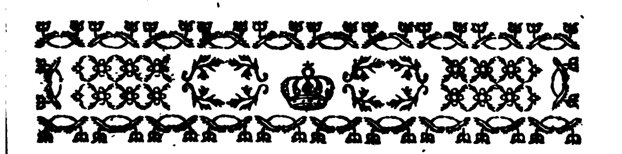
VOYAGE
DE
NICOLAS KLIMIUS
DANS
LE MONDE SOUTERRAIN,
CONTENANT
UNE NOUVELLE TEORIE
DE LA TERRE,
ET
L'HISTOIRE D'UNE CINQUIÊME MONARCHIE INCONNUE JUSQU'A-PRESENT.

Ouvrage tiré de la Bibliothéque de Mr. B. ABELIN;

et traduit du Latin par

Mr. DE MAUVILLON.

A COPENHAGUE
CHEZ JAQUES PREUSS
MDCCXLI.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

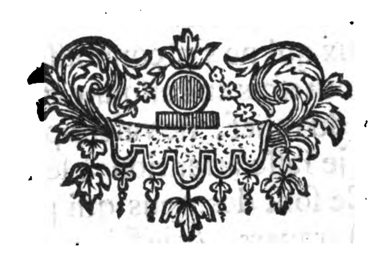
L'ouvrage, dont je donne ici la traduction eſt une allégorie des plus ingénieuſes que j'aye encore vu: je ſuis fort trompé ou le Public en portera le même jugement. On y remarque un feu d'imagination peu ordinaire, une cenſure fine & délicate des mœurs des Hommes ſurtout des Européens qui, quoiqu'ils ſe glorifient de pluſieurs avantages, ne valent peutétre pas mieux que les Peuples qu'il leur plait d'apeller infidèles & barbares. Si c'eſt un préjugé favorable pour l'ouvra-

l'ouvrage que le plaisir que j'ai eu à le traduire, je suis tenté de croire qu'il plaira: Mais comme je sai fort bien qu'un Original a des graces qu'il est quelquefois difficile d'atraper dans une traduction, je dois prendre sur mon compte les défauts de celle-ci; d'autant plus que, pour lui donner un air François, j'ai pris la liberté de m'écarter, mais fort rarement, des expressions de mon Auteur, & d'en substituer d'autres, qui en faisant le même sens, forment un tour un peu différent. Je l'ai fait à bonne intention, & si je n'ai pas réussi, on ne doit s'en prendre qu'à moi; car, outre que l'Original est écrit d'un stile très-pur, & très-beau par raport à la Latinité, il est encore rempli d'un badinage très fin, & de mille agrémens qu'il est bien plus aisé de sentir que d'exprimer. Les fautes d'impression, ne m'ont pas paru assés considérables pour mériter un Errata. La plus importante est à la pag. 347. lig. 16. où on lit - - - *En partant de notre camp,*

qu'ils

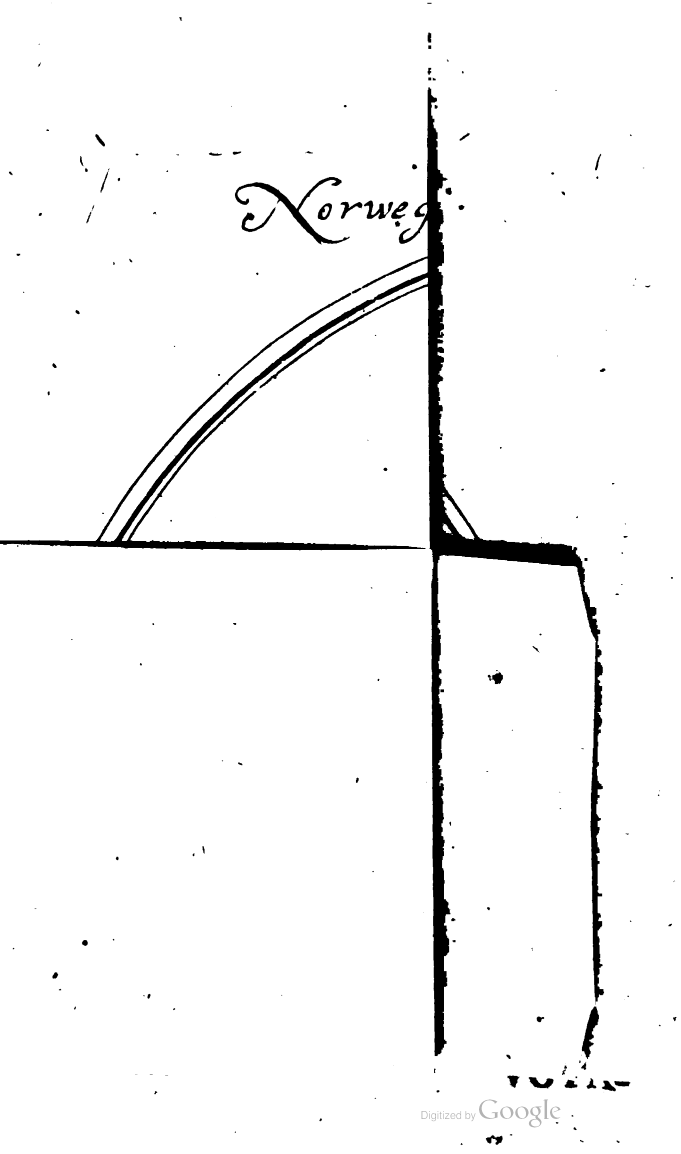
qu'ils y reviendroient chercher de plus amples instructions ; & où il faut lire - - - *En partant de notre Camp, qu'ils y reviendroient, & qu'ils alloient seulement chercher de plus amples instructions.* C'est ainsi qu'on lisoit dans ma copie, que j'avois écrite avec toute l'exactitude possible ; & à cet égard, comme à l'égard de quelques autres fautes plus légères, j'espère que les personnes raisonnables ne me feront point de procés. Il n'en est pas de même par raport à mon stile, c'est à moi d'en répondre, & non pas à l'Imprimeur. Ceux qui s'y connoissent ne le trouveront peutétre pas plus mauvais, que celui de quelques autres Ouvrages, qui sont sortis de ma plume, & qui ont eu le bonheur de plaire. Ceux qui ne s'y connoissent pas, & qui toutefois en raisonnent pour se donner du relief, ne valent pas la peine que je fasse attention à leur Critique. Ce sont des gens qui parlent à tort & à travers, & je fais cas de leurs injures comme Socrate en pouvoit faire de

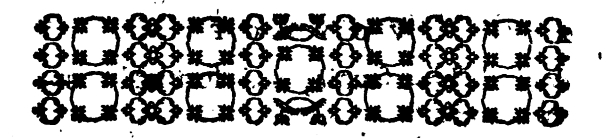
re de celles des petits Galopins d'Athénes. Quelque Chicaneur pourra bien me reprocher que je me compare à ce Sage; alte-là, Monsieur le chicaneur, je ne parle que du mépris des injures, & pour vous montrer que je n'ai pas autant de vanité que vous pensez, je vous avouerai, que ce mépris est plûtôt une suite de la mauvaise opinion que j'ai de certains Ecrivains, que l'effet de ma générosité. Ceux qui sont au fait m'entendront de reste, en tout cas je m'expliquerai mieux une autrefois; & ceux qui me connoissent, savent bien que je ne suis pas fâché d'étre critiqué par des gens raisonnables.



VOYA-




Norweg



VOYAGE
DE NICOLAS KLIMIUS
DANS LA RÉGION SOUTERRAINE.

CHAP. I.
DESCENTE DE L'AUTEUR DANS LES ABÎMES.

Après avoir subi les deux Examens dans l'Université de Coppenhague en 1664, & me trouvant revétu, par les suffrages des Tribunaux tant de Philosophie que de Théologie, du Caractère appellé *Louable*, je me disposai à retourner dans ma Patrie à bord d'un Navire, qui faisoit voile vers Berge Capitale du Royaume de Norwege.

J'étois chargé de témoignages avantageux de l'une & de l'autre Faculté, mais fort léger de finances: J'avois cela de commun avec les autres Etudians de Norwege, qui reviennent ordinairement chez eux

dotés de haut savoir, mais fort mal pourvûs d'argent.

Nous avions le vent en poupe, & après six jours d'une heureuse Navigation, nous abordames au port de Berge. Ce fut ainsi que je revins dans ma Patrie, plus Savant à-la-verité, que je ne l'étois quand j'en sortis, mais pas plus riche. Je vécus aux dépens de mes Amis, qui voulurent bien m'aider quelque tems, durant lequel ma vie quoique précaire, ne fut ni tout-à-fait oisive, ni entierement paresseuse: Car voulant me signaler par l'étude de la Phisique, dans laquelle j'étois déja initié, je parcourus avec soin les quatre coins de la Province *, fouillant avidement dans les entrailles de la terre & des montagnes, pour connoître leurs differentes qualités. Il n'y avoit point de rocher si escarpé où je ne gravisse, point de précipice si affreux où je ne tachasse de pénètrer, pour voir si je n'y trouverois pas par hazard quelque chose digne de la curiosité d'un Phisicien: Car la Norwege contient diverses Raretés qui, si elles étoient en France, en Italie, en Allemagne ou dans quelcun de ces Païs feconds en merveilles, où l'on fait faire valoir jusqu'aux moindres choses, ne man-

* Cette Province c'est le Bergenhus.

manqueroient pas d'être recherchées & considerées avec une diligence infinie. Parmi ces Curiosités, celle qui me parut la plus digne de mon attention, fut une Caverne située au haut d'une montagne que les Naturels du País nomment *Flöien* & dont l'entrée est taillée en écore. La Bouche de cette Caverne exhale de tems en tems un petit vent qui n'est pas desagréable, & qui formant un son pareil à des sanglots, semble tantôt vouloir élargir le passage, & tantôt le vouloir boucher. Cela a exercé plusieurs savans personnages de la ville de Berge, surtout le célèbre Abelin, & le Sr. Edouard Maitre-és-arts & Regent du Collège, tous deux fort versés dans la Phisique & dans l'Astronomie. Ces Mrs. ne pouvant, à cause de leur grand âge, se transporter sur les lieux pour examiner un effet si étonnant, avoient souvent excité leurs Compatriotes à sonder plus avant la nature de cette Caverne, & à examiner surtout les vicissitudes régulieres de ce soûpirail dont le soufle ressemble en quelque sorte à l'haleine d'un Homme qui respire avec difficulté.

Poussé par les discours des personnes en question, autant que par ma propre curiosité, je formai le dessein de descendre dans

 cette

cette Caverne, & je m'en ouvris à quelques-uns de mes Amis, qui bien loin de m'encourager, me traitèrent d'extravagant, & de desesperé. Je fus peu ému de leurs remontrances, & au-lieu de me détourner de mon entreprise, ils ne firent qu'acroître mon impatience. L'envie de faire de nouvelles découvertes dans la Nature me rendoit incapable d'écouter aucun avis, & le mauvais état de mes affaires domestiques étoit un puissant éguillon pour me faire affronter les plus grands périls.

En effet la misére me talonnoit, & il me sembloit bien dur de manger le Pain d'autrui dans le sein de ma Patrie, sans espérance de pouvoir me tirer d'affaires. Enfin je jugeois qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir, à moins que je ne m'illustrasse par quelque coup hardi qui rendît mon nom célèbre.

Dans cette idée, je fis les préparatifs nécessaires pour mon expédition, & sortis de la Ville un jeudi de grand matin, par un tems pur & serein, me flattant de revenir avant la fin du jour; mais je me trompois furieusement dans mon calcul, ne prevoyant pas que, comme un second Phaëton transporté dans un autre monde,

J'allois rouler en l'air par un espace immense; & que ce ne feroit qu'après avoir erré dix ans que j'aurois le plaisir de revoir ma Patrie & mes Amis.

Cependant je continuois mon chemin accompagné de quatre Hommes payés pour m'aider dans mon entreprise. Ils portoient les cordes, & les crocs dont j'avois besoin pour descendre dans la Caverne. Cette expédition extraordinaire commença en l'anneé 1665. Jean Munthe, Laurent Severin, Christiern Bertholdi, & Laurent Scandius étant Bourgmêtres & Sénateurs de Berge. Nous nous rendimes à *Sandwic*, par où l'on monte plus commodement sur la montagne. Arrivés au Sommet, nous gagnames le lieu où étoit l'antre fatal, & comme nous étions fatigués du chemin que nous avions fait, nous nous reposames un peu pour nous refaire l'estomac par un bon déjeuné dont nous nous étions nantis avant notre départ. Je sentis tout-à-coup mon cœur palpiter, comme s'il eût voulu me prédire quelque malheur prochain. Je me tournai vers ceux qui m'accompagnoient: Mes Amis, leur dis-je „y a-t-il quelcun de „vous qui veuille tenter le prémier l'en„trée de cette Caverne? Comme ils ne

me répondoient point, j'eus honte de ma foiblesse, & reprenant courage, j'ordonne qu'on me prépare une corde, & je recommande mon Ame à Dieu. J'avertis mes Gens de lâcher la corde jusqu'à ce que je criasse; qu'alors ils eussent à s'arreter, & que si je continuois à crier, ils me retirassent promtement. Je me munis moi-même d'un croc, qui me parut nécessaire, pour écarter les obstacles, qui pourroient s'oposer à ma descente, & pour tenir toujours mon corps suspendu dans un juste milieu des deux côtés de la Caverne.

A peine étois-je descendu à la hauteur de dix ou de quinze coudées, que la corde se rompit. Ce malheur me fut annoncé par les cris & les clameurs de mes gens, que je n'entendis bientôt plus; car je descendis avec une rapidité étonnante, & comme un autre Pluton,

Je m'ouvris un chemin jusqu'au fond des Abîmes *;

excepté qu'au lieu de sceptre, j'avois un croc dans la main.

Je

* Je continuerai à traduire en Vers François tous les Vers Latins qui se rencontrent en assés grand nombre dans le Corps de cet Ouvrage, & j'espère qu'on n'en sera pas fâché.

Je volai environ un quart d'heure, autant qu'il me fut possible de le remarquer dans l'agitation extrême où je me trouvois, au travers d'une épaisse obscurité; Mais enfin, j'aperçus une petite clarté pareille à celle qui nous vient du crépuscule du matin. La lumiére s'augmente, & je découvre bientôt moi-même un Ciel pur, & sans nuage. Je fus assés foû pour croire que cela étoit l'effet de la repercussion de l'air souterrain, ou que la violence d'un vent contraire m'avoit repoussé, ou que la Caverne m'avoit revomi par la reciprocation de son souffle. Néanmoins je ne reconnoissois plus ni le Soleil, ni le Ciel, ni les autres astres que je voyois, & ils me paroissoient tous plus petits que ceux de notre Firmament; de sorte que je me persuadai, ou que toute la machine de ce Ciel que j'avois devant mes yeux, n'existoit que dans mon cerveau égaré, & n'étoit que l'effet de mon imagination troublée, ou qu'ayant perdu la vie, je me trouvois dans le séjour des Bienheureux. Cette derniére pensée me faisoit rire, lorsque je me voyois armé de mon croc, & trainant après moi un bout de corde qui ressembloit à une queue, sachant bien qu'on n'alloit pas en Paradis dans un pa-

reil équipage, qui bien loin de plaire aux Saints, me feroit paroître à leurs yeux comme un nouveau Titan, qui venoit attaquer l'Olimpe, & troubler le repos des Dieux. Cependant quand je vins à penser serieusement les choses, je jugeai que je me trouvois dans un monde souterrain, & que ceux qui croyent que la terre est concave, & qu'elle renferme sous sa surface un monde plus petit que le nôtre, ne se trompent point. L'évènement fit voir que j'avois rencontré juste. En effet je sentois diminuer la violence de la secousse qui me portoit en bas, à mesure que j'approchois d'une Planète, ou d'un certain Corps céleste, qui s'offroit le premier sur ma route. Cette Planète me parut peu-à-peu si grande, que j'y pouvois distinguer sans peine à travers l'Athmosphére, qui l'environnoit, des montagnes, des Mers & des Valées;

Tout ainsi qu'un Oiseau vole & se précipite
A travers mille écueils sur les bords d'Amphitrite,
De même je volois entre la terre & l'air.

 Pen-

Pendant que je me considerois ainsi nâgeant au milieu des airs, je sentis tout-à-coup ma course, qui jusqu'alors avoit été perpendiculaire, devenir circulaire. Les chèveux m'en dressèrent à la tête; je me crus perdu sans ressource, craignant d'être transformé en un planète, ou en satellite de celle dont j'approchois, & que je ne fusse par-là condamné à tourner éternellement. Mais lorsque je faisois reflexion que cette métamorphose ne dérogeroit point à ma dignité, & qu'il valoit autant être un Corps céleste, ou le satellite d'un Corps céleste, qu'un Philosophe mourant de faim, je sentois rallumer mon courage; d'autant plus que par le bénefice de l'air pur dans lequel je nâgeois, je n'avois ni faim ni soif. Je me ressouvenois pourtant fort bien que j'avois mis dans mes poches quelques pièces de ce Pain que les Habitans de Berge nomment Bolken, qui est de figure ovale, ou plûtôt longue: j'en tirai un morceau bien résolu d'en manger, si je le trouvois encore à mon goût. Mais à peine j'y eus mordu dessus, que je compris, que toute nourriture terrestre n'étoit plus bonne qu'à me causer des vomissemens, surquoi, je pris le parti de jetter mon pain comme une chose qui m'étoit desormais

 inutile

inutile. Mais, ô Prodige! ce pain ne fut pas plûtôt parti de ma main, qu'il resta non seulement suspendu en l'air, mais commença même à décrire un cercle autour de moi; et ce fut alors que je reconnus les veritables loix du mouvement, qui font que les Corps posés en équilibre tournent en cercle. A la vuë de ce pain tournant autour de moi, je sentis ma rate s'enfler, & comment aurois-je pû me défendre des sentimens de l'orgueil? moi qui, ayant été jusqu'alors le jouet de la fortune, me voyois changé non pas en Planète subalterne, mais en planète qu'un Satellite devoit toujours escorter, & qui pouvoit être comptée parmi les astres majeurs, ou parmi les Planètes du premier ordre. Et s'il faut confesser ma foiblesse, j'ajoûterai, que cette idée me gonfla l'esprit de tant de vanité, que je crois que, si j'avois alors rencontré les Bourgmêtres de Berge, je les aurois reçus avec dédain, & les aurois regardés comme des atômes, qui ne valoient pas la peine que je les saluasse pas même du croc, que je tenois dans ma main.

Je fus trois jours dans cette situation, je dis trois jours; car comme je tournois sans cesse autour de la planète qui étoit proche de moi, je pouvois très bien distinguer

guer les jours & les nuits, & voir le Soleil souterrain se lever, s'abaisser & disparoitre de devant mes yeux, bienque je sentisse une grande difference entre ces nuits, & les nôtres; puisqu'après le coucher du soleil, le Firmament paroissoit lumineux, & d'un éclat à peu près égal à celui de la Lune; ce qui me faisoit juger que le lieu où j'étois, étoit la superficie du firmament la plus proche de la Région souterraine, ou l'Hémisphère de cette même Région, d'autant plus que la lumière que je voyois, étoit empruntée du Soleil placé au centre de ce globe. Je me forgeois cette Hypotése en Homme qui n'étoit pas tout-à-fait étranger dans l'étude de l'Astronomie. Je me croyois toucher au bonheur des Dieux, & me regardois déja comme un Astre d'importance que les Astronomes de la Planète voisine alloient placer, avec le Satellite dont j'étois environné, dans le catalogue des Etoiles, lorsque je vis paroitre à mes yeux un monstre ailé d'une grandeur énorme, qui me poursuivoit à droite, à gauche & au dessus de ma tête. Je crus au prémier aspect, que c'étoit un des douze signes du Ciel-Souterrain, & je souhaitois fort, au cas que ma conjecture se trouvât vraye, que ce fût la Vierge, ne

dou-

doutant pas que je ne vinsse à bout de l'appaiser, & de tirer parti d'elle dans la solitude où je me trouvois. C'étoit au fond le seul du systême des douze signe, qui pût m'être bon à quelque chose. Mais, lorsque ce Corps se fut approché de moi, je n'apperçus qu'un Grifon affreux, & cruel."

Je me sentis aussitôt saisi d'une frayeur mortelle, & dans mon prémier trouble m'oubliant moi-même, & ma dignité astrale* en même tems, je mis la main dans ma poche, & en tirai mon Témoignage academique que j'avois par hazard encore sur moi, & que je montrai à mon énémi, pour lui prouver que j'avois subi les examens de l'Université, que j'étois Etudiant, & Bachelier qui plus est, & que j'étois en état de repousser vertement toute sorte d'adversaires dans la dispute. Mais ce prémier transport s'étant dissipé, je revins à moi, & ne pus m'empecher de rire de mon extravagance. J'étois cependant encore incertain sur le dessein que pouvoit avoir ce Grifon en me suivant de si près, si c'étoit comme Ami, ou comme énémi, ou

* *Messieurs les Puristes me passeront ce terme. Je l'ai forgé, pour éviter la circonlocution, que je n'aimois pas.*

ou si attiré par la nouveauté de ma figure, il étoit venu simplement, pour me contempler: & cela se pouvoit fort bien; car la vuë d'un Corps humain tournant en l'air avec un croc à la main, & une longue corde en façon de queuë, pouvoit facilement avoir excité la curiosité d'une Brute; puisque, comme je l'ai appris depuis, cette même figure de ma Personne donna aux Habitans du globe, autour duquel je tournois, matiére à divers discours & à plusieurs conjectures: car leurs Philosophes, & leurs Matematiciens me crurent une Comète, & prirent la corde que je traînois après moi, pour la queuë de la Comète. Il y en avoit, qui me regardoient comme un méteore extraordinaire, qui préfageoit quelque malheur, tel que la Peste, la Famine, ou quelqu' autre catastrophe non moins funeste. D'autres étoient allés plus loin, & ils avoient tracé & dessiné la figure de mon Corps telle qu'elle leur avoit paru de loin; de sorte que j'étois décrit, défini, dépeint & gravé même sur l'airain par les Habitans de ce globe avant que j'eusse abordé chez eux. J'apris tout cela dans la suite & je m'en divertis beaucoup, lorsqu'ayant été porté sur ce globe j'eus apris la Langue souterraine.

Il

Il est à remarquer qu'il paroît aussi des astres soudains & inattendus, que les Souterrains appellent *scisci*, c'est-à-dire *chevelus*, & dont ils font des descriptions affreuses, car ils disent que les cheveux de ces Astres sont de couleur de sang, & raboteux vers la tête, de sorte que leur crinière ressemble à une longue barbe. Ils les mettent au rang des prodiges célestes, tout comme on a accoûtumé de faire dans notre monde. Mais, pour revenir à mon sujet, le Grifon dont je parlois tantôt, s'approcha enfin si fort de moi, qu'il m'incommodoit beaucoup par le battement de ses ailes: mais ce fut bien autre chose, lorsque je le vis prêt à me devorer la jambe. Je compris alors à quel dessein il suivoit son nouvel Hôte, & vis bien qu'il falloit faire de necessité vertu. Je commençai donc à me deffendre contre ce furieux Animal, et empoignant mon Croc avec les deux mains, je rallentis un peu l'audace de mon énemi, l'obligeant plusieurs fois à se battre en retraite, mais comme il revenoit sur moi, & qu'il continuoit à me harceler, sans qu'un ou deux coups que je lui avois portés eussent rien pû operer, je lui lançai mon croc, avec tant de roideur que l'ayant atteint

il

tant sur le dos, entre les deux ailes, je ne pouvois plus retirer le trait, dont je l'avois percé. Le Monstre ainsi blessé, jetta un cris terrible, et tomba un moment après vers le globe dont j'ai déja parlé. Pour moi qui étois dégouté de ma dignité *astrale*, que je voyois exposée à divers dangers, comme cela arrive d'ordinaire à ceux qui occupent les grands emplois,

A de pareils revers las de me voir en bute
Je suivis volontiers l' Animal dans sa chûte
Sans savoir où j'allois je volois au hazard.
Comme on voit souvent sur le tard
Quand le Ciel est serein, ou que la Lune éclaire
Plus d'une étoile passagère,
Qui voltigeant de haut en bas,
Semble vouloir tomber & qui ne tombe pas.

Ainsi le mouvement circulaire que je faisois tantôt, & que j'ai décrit ci-dessus, redevint perpendiculaire.

Je passai avec rapidité au travers d'un air plus épais que celui que je venois de quitter, & dont le bruit, & l'agitation m'étour-

m'étourdissoit. Enfin sans me faire mal, je tombai sur le globe avec l'oiseau qui mourut peu d'heures après de sa blessure. Il étoit nuit lorsque j'arrivai sur cette planète: je n'en pouvois juger que par l'absence du soleil, & non pas par les ténèbres; car il faisoit si clair, que je pouvois lire distinctement mon témoignage académique. Cette clarté nocturne vient du Firmament qui n'est autre chose que le revers de la surface de la Terre, dont l'hémisphère donne une lumière pareille à celle que la Lune rend chez nous; de sorte qu'à ne considerer que cela, on peut bien dire que sur le globe en question, les nuits différent peu des jours, si ce n'est que pendant la nuit, le soleil est absent, et que cette absence rend les soirées un peu plus fraîches.



CHA-

* *

CHAPITRE II.

DESCENTE DANS LA PLANETE DE NAZAR.

J'avois traversé les airs, comme je viens de dire, & le Grifon sur lequel j'étois décendu perdant de son activité à mesure qu'il perdoit ses forces, m'avoit posé doucement à terre sans le moindre inconvenient. J'étois couché en plein air, attendant tranquillement ce que le retour du soleil me feroit éprouver de nouveau, lorsque je commençai à sentir mes anciennes infirmités, la faim, et la soif, se réveiller. Je me repentis alors d'avoir si etourdiment jetté mon pain. Accablé de lassitude, et l'espit rempli de mille soucis, je m'endormis d'un profond someil. Il y avoit dèja, autant que je pouvois conjecturer, environ deux heures que je ronflois, lorsqu'un horrible beuglement vint troubler mon repos, & un réve agréable, qui occupoit alors mon esprit. Il me sembloit tantòt que j'étois

de retour en Norvege, & que je racontois mes avantures à ceux qui me venoient voir; & tantôt enfin je croyois être proche de Fanoë, & d'entendre chanter le Sr. Nicolas Diacre de l'Eglise de St. André, qui avec sa voix rude & stentorée, frapoit miserablement & selon sa coûtume, mes pauvres oreilles. Je me réveille en surfaut, croyant que le mugissement que je venois d'ouïr n'étoit autre chose que la voix de ce Diacre; mais ayant apperçu, pas loin de moi, un Taureau, je compris bien que c'étoit lui qui avoit interrompu mon sommeil par son beuglement. Je commençai à jetter mes yeux timides de tous côtés, & le soleil commençant à paroitre, me découvrit des champs fertiles, & couverts de verdure. Je voyois aussi des arbres; mais, o étonnement! ils se remuoient, quoiqu'il ne fît pas un soufle de vent capable d'agiter une plume. Dans le moment que j'examinois ce prodige, j'apperçois le Taureau venir contre moi en mugissant de plus belle. Je fus saisi de crainte, & comme je pensois un instant de quel côté je fuirois, je vis un arbre peu éloigné de moi, que je crus fort propre à me mettre à l'abri de la furie de cet Animal. Je m'ap-

m'approche de l'arbre, je l'embrasse, & commence à l'escalader; mais quelle fut ma surprise, quand je l'entendis former des accens doux, mais aigus & à peu-près semblables à ceux d'une Femme en colere! Ce fut bien autre chose lorsque ce même arbre me repoussant, me sangla un souflet à tour de bras avec tant de force, que j'en fus tout étourdi, & tombai à la renverse. Je crus que la foudre m'avoit frapé, & j'étois prèt à rendre l'ame, lorsque j'entendis des murmures & des bruits sourds de tous côtés, pareils à ceux qu'on fait dans les marchés, ou dans les Boutiques des Marchands quand elles sont bien fréquentées. Etant revenu de mon étourdissement, je vis toute une forèt animée, et le champ où j'étois, tout rempli d'arbres & d'arbrisseaux, quoique je n'en eusse vû que six ou sept un peu auparavant.

Je ne saurois exprimer jusqu'à quel point tout cela me troubla la cervelle, et combien j'eus l'esprit ému à la vuë de ces prestiges. Il me sembloit que je dormois encore, ou je me figurois que j'allois devenir la proye des spectres, & que je serois obsedé de ces malins Esprits; enfin il n'y eut sorte d'absurdité qui ne me passât

sât alors par l'esprit. Je n'eus pas le tems de réflechir sur la nature ou la cause de ces automates; car un autre arbre étant acouru vers moi, baissa une de ses branches, au bout de laquelle étoient six bourgeons qui lui servoient de doigts. Il me saisit avec cette main extraordinaire, & m'éléva en l'air en criant de toute sa force. Il étoit suivi d'un grand nombre d'autres arbres de différente espèce, qui formoient des sons & des accens articulés à la verité, mais tout-à-fait étrangers à mes oreilles, de sorte que je ne pus retenir que ces mots, *Pikel Emi*, qui furent souvent répétés, & à force de les entendre, ils me restèrent dans la mémoire. Je compris aussi bientôt que ces paroles signifioient une espece de singe extraordinaire; car ils jugeoient à ma figure, & à mon équipage que je devois être un singe peu différent de certains Sapajous * à longue queuë, que cette contrée nourrit. Quelques-uns me prirent pour un Habitant du Ciel, que le Grifon avoit entraîné à terre, ce qui étoit déja arrivé plus d'une fois, s'il en faut croire les annales

* C'est ainsi que j'ai traduit le mot *Cercopithecus*, qui est dans l'original, et qui signifie un petit singe qui à une queuë.

nales du Païs. Mais je ne pus savoir tout cela que quelques mois après, & lorsque j'eus appris la Langue souterraine; car dans l'état présent où je me trouvois, saisi de crainte & d'horreur, je savois à peine si j'étois au monde, bien loin d'étre en état de raisonner sur la nature des Arbres parlans & animés, ou de deviner quel pouvoit étre le but de cette procession, que je voyois faire lentement & à pas comptés. Tout ce que je pouvois comprendre par les voix & les murmures que j'entendois, c'est que les Arbres étoient indignés & en colère contre moi; & il faut avouer qu'ils en avoient grand sujet; car l'arbre, sur lequel j'avois voulu monter, lorsque je fuyois devant le Taureau, étoit la femme de l'Intendant de la Ville prochaine. La qualité de cette Femme offensée rendoit mon crime plus grave; car si c'eût été une femme du commun, le mal n'auroit pas été bien grand; mais d'avoir voulu escalader une Matrone de cet ordre, ce n'étoit pas bagatelle chez une Nation qui se piquoit de modestie & de pudeur. Nous arrivames enfin à la ville où l'on me menoit prisonnier. Elle étoit remarquable par la magnificence de ses Edifices, par l'ordre, et la Symetrie de ses ruës tirées

au cordeau, & par une campagne agréable qui l'environnoit. Les ruës étoient remplies d'arbres ambulans, qui se saluoient mutuellement en se rencontrant. Ce salut se faisoit en baissant les branches, & plus ils les baissoient, plus la révèrence étoit profonde. Dans le tems que nous passions, il sortit par hazard un Chêne d'une belle Maison, à la vue duquel tous les arbres qui me conduisoient baissant leurs branches, reculoient par respect, d'où il me fut aisé de juger que ce Chêne n'étoit pas un arbre du commun. En effet j'appris bientôt que c'étoit l'Intendant de la Ville, le même dont on disoit que j'avois voulu violer la Femme. Je fus emporté dans la maison de ce Magistrat, dont les portes furent aussi-tôt fermées sur moi, ce que voyant, je commençai à me regarder comme un Homme qui alloit avoir l'honneur de servir l'Etat en qualité de Membre * d'une Chiourme.

Ma-

* Il y a dans l'original, *tanquam pistrini candidatum intuebar.* C'est une allusion à la punition que les anciens infligeoient aux Esclaves; il les condamnoient à tourner la meule d'un moulin. *Hominem pistrino dignum!* Dit Chremes à Syrus dans Terence; *Un homme qu'on devroit envoyer au moulin.* J'ai taché de rendre l'agrement qu'il y a dans l'expression de mon Auteur.

Ma crainte redoubloit à la vuë de trois Gardes qui se promenoient devant l'Hôtel, comme des Sentinelles; Ils étoient armés chacun de six haches, selon le nombre de leurs branches; car autant de branches, autant de bras, autant de bourgeons autant de doigts. Les têtes etoient placées au haut des troncs, & ressembloient assés à celles des Hommes. Au lieu de racines, ils avoient deux pieds extremement courts, ce qui étoit cause que les Habitans de cette planète marchoient à pas de Tortuë. Il me sembloit aussi que si j'avois été libre, je leur aurois bien échappé, & je les eusse même deffiés de me rattraper, tant je faisois de différence entre leurs piés, & les miens.

Cependant je jugeois que ces arbres étoient non seulement les Habitans de cette Planète, mais encore qu'ils étoient doüés de raison; & j'admirois cette admirable varieté que la Nature se plaît à mettre dans ses Ouvrages. Ces arbres n'égalent point la hauteur des nôtres, & même la plûpart ne surpassent guére la taille ordinaire des Hommes; j'en voyois de beaucoup plus petits, qu'on auroit pris pour des fleurs, ou pour des plantes, & je jugeois que c'étoient des enfans. C'est une chose étonnante que le Labyrinte de diverses

pensées, où me jetta la vuë de ces Phénomènes, les soûpirs qu'elle m'arracha, & combien je regretois alors ma chère Patrie: Car quoique ces arbres parussent sociables par le bénèfice de la parole dont ils jouïssoient, & par une espece d'intelligence que je remarquois en eux, & qui pouvoit les faire compter parmi les Animaux raisonnables, je doutois néanmoins qu'on pût les comparer aux Hommes, & je ne pouvois me persuader que l'équité, la clémence, & les autres vertus morales fussent des vertus qui eussent lieu chez eux. Agité de cette foule de pensées, je sentis mes entrailles tressaillir, & des ruisseaux de larmes couler de mes yeux. Pendant que je me livrois ainsi en proye à la douleur, les Archers qui me gardoient entrèrent dans la chambre où j'étois. Je les pris pour des Licteurs à cause de leurs haches. Cependant, ils me font signe de les suivre, *& formant un cercle autour de moi,* ils me menent par la ville dans une grande maison bâtie au milieu d'une Place. En passant par les ruës, je croyois être revétu de la Dignité Dictatoriale, & je me regardois comme au dessus d'un Consul Romain; car les Consuls de Rome n'étoient

n'étoient accompagnés que de douze haches, & moi j'en avois dix-huit à ma suite. Sur la porte de la Maison, où j'étois conduit, paroissoit en bas relief, la figure de la justice tenant une balance à la main, ou pour mieux dire, à un rameau. Elle étoit representée sous l'Image d'une vierge; elle avoit l'air grand, le regard sevère, son visage ne paroissoit ni humble, ni cruel, mais mélé d'une certaine gravité respectable.

La vuë de cette emblême me fit aisément juger que j'étois devant le Palais du Sénat. Cependant les portes s'ouvrent & l'on me fait entrer dans la Salle de l'audience, dont le pavé étoit de marbre à la mosaïque, & fort reluisant, je vis un arbre au haut bout de cette salle placé sur un trône doré comme dans un Tribunal, c'étoit le Président. Il avoit à sa droite douze Assesseurs & autant à sa gauche; ceux-ci étoient assis sur des gradins chacun selon son rang. Le Président de l'assemblée étoit un Palmier d'une taille médiocre; mais il étoit remarquable parmi les autres Juges à cause de la variété de ses feuilles, qui étoient teintes de plusieurs couleurs. Il avoit à ses côtés vingt-quatre Huissiers armés de six ha-

chés chacun. Je frémis d'horreur en les voyant, & je jugeai que cette Nation devoit étre fort sanguinaire.

Cependant je ne fus pas plutôt entré, que les Juges se levèrent étendant leurs branches en haut, & après cette cèrémonie, chacun reprit sa place; pour moi je restai à la barre, entre deux arbres qui avoient chacun le tronc couvert d'une peau de Brebis. Je les pris pour des Avocats & c'en étoient aussi. Avant-qu'ils commençassent à plaider, on couvrit la tête du Président d'un manteau de feûtre. Le Plaignant fit un court plaidoyer, auquel le Defendeur fit une réponse aussi courte. Les Plaidoyers de l'un & de l'autre furent suivis d'un silence de demi-heure; au bout de laquelle le Président, ayant ôté le voile qui le couvroit, se leva, & étendant de nouveau ses branches, prononça avec décence certaines paroles que je crus qui contenoient ma sentence: car dès-qu'il eut cessé de parler, je fus renvoyé, & conduit dans vne vieille prison, d'où je me figurois qu'on m'alloit tirer comme d'un grenier, pour me faire foueter par la main du Bourreau.

Dèsque

Dèsque je me vis seul dans ce réduit, je me rappellai tout ce qui venoit de se passer, & je ne pouvois m'empecher de rire quand je réfléchissois sur la folie de la Nation, où je me trouvois; car ces Juges qui m'avoient fait mon Procés me paroissoient plûtôt des Pantomimes, que des Magistrats, & leurs gestes, leurs ornemens, leur manière de proceder, me sembloient plus dignes du Théatre que d'un Tribunal consacré à Thémis. Là-dessus je vantois le bonheur de nôtre Monde, & la Supériorité des Européens sur toutes les autres Nations. Mais quoique je blamasse la folie des Peuples soûterrains; j'étois pourtant obligé d'avouer, qu'on devoit les mettre au dessus des Brutes; car la splendeur de leur ville, la Symetrie de leurs Maisons indiquoient assés que ces arbres n'étoient pas dépourvus de raisonnement, ni tout-à-fait ignorans dans les Arts, & surtout dans la Mécanique; Mais je les croyois sans politesse ni éducation, et j'étois persuadé qu'il ne falloit pas chercher chez eux la vertu.

Pendant que je m'entretenois ainsi en moi même, je vois entrer un arbre tenant une palette à la main. Il s'approche de moi, me déboutonne ma poitrine, & me dépouille

depouille d'un côté, dont il me prend le bras, le retrousse, & me seigne. Quand il m'eut tiré la quantité de sang qu'il vouloit avoir, il me banda le bras fort adroitement. Il examina mon sang avec beaucoup d'attention, mélée d'une espece d'admiration, après quoi, il se retira.

Cette nouvelle avanture me confirma dans l'idée que j'avois déja de l'extravagance de cette Nation, idée dont je ne revins que lorsque j'eus appris la Langue du Païs, & qui se changea alors en étonnement & en admiration. Voici comme tout cela me fut expliqué dans la suite. On avoit crû à ma figure que j'étois un Habitant du firmament; & on s'étoit mis en tête que j'avois voulu violer une Matrone du prémier rang, c'est pourquoi on m'avoit trainé à l'Audience comme un Criminel. L'un des Avocats avoit exageré ma faute, & en avoit sollicité le chatiment selon la rigueur des Loix; l'autre avoit plaidé pour moi, & avoit demandé un délai du supplice, jusqu'à ce qu'on fût informé qui j'étois, d'où j'étois, & si j'étois brute ou animal raisonnable. L'élevation des branches n'étoit autre chose qu'un acte de Réligion, par lequel les Juges se préparoient à bien prononcer

sur

sur le Differend des Parties. Les Avocats étoient couverts d'une peau de Brebis, afin de se ressouvenir de l'innocence & de l'integrité avec laquelle ils devoient s'aquitter de leurs fonctions; & en effet il n'y en a point-là qui ne soient Gens de bien & intégres; ce qui prouve qu'on peut trouver dans un Etat bien policé des Avocats qui ont des sentimens & de la probité. Dans le Païs dont je parle, les Loix sont sevères contre les Prévaricateurs. Il n'y a ni subterfuges, ni échapatoires qui les mettent à l'abri de leur rigueur; point d'azile, point d'intrigue pour sauver ceux qui ont été condamnés; ni personne qui sollicite en faveur des Perfides.

On repète aussi trois fois les mêmes paroles chez cette Nation, à cause de sa lenteur naturelle à concevoir les choses, qui la distingue des autres Peuples. Il y a peu de gens chez celui-ci, qui comprennent d'abord ce qu'ils n'ont lû ou entendu qu'une seule fois. Ceux qui ont la conception plus vive, & qui comprennent avec plus de facilité, sont regardés comme incapables de juger des procés; & ne sont que fort rarement élevés aux emplois de quelque importance: car

ou

on a éprouvé que l'Etat s'étoit trouvé en danger toutes les fois qu'il avoit été administré par des gens qui avoient beaucoup de pènétration, & qu'on appelle ailleurs de grands Génies : Qu'au contraire ceux que le vulgaire appelle des hébètés avoient toujours reparé le mal que les autres avoient fait. Tout cela a fort l'air paradoxe, je l'avoue, mais lorsque je le pesois mûrement, je ne le trouvois pas aussi absurde qu'on pourroit se l'imaginer.

L'Histoire qu'on me fit au sujet d'une Femme, qui avoit exercé l'emploi de Président, me surprit encore d'avantage. Ce Président-fémelle, étoit une Fille native de la ville en question, elle fut élevée par le Prince à la dignité de *Kaki*, c'est-à-dire de Juge suprême de la ville; car telle est la coutume de cette Nation de ne mettre aucune difference de Séxe par rapport aux charges de l'Etat, & de n'avoir égard qu'au merite en les conférant. Mais afin de pouvoir juger des qualités d'un esprit, & de cocnnoitre la portée d'un chacun, il y a des seminaires établis, dont les Directeurs sont appellés *Karattes*, ce qui signifie à proprement parler des examinateurs ou Scrutateurs. Leur office est de sonder & d'examiner le naturel &

les

les qualités des jeunes Gens, dont ils doivent mettre à part ceux qui ſont propres aux emplois publics, & envoyer un rôle particulier au Prince, avec une liſte générale des differens talens, par leſquels les autres peuvent ſe rendre utiles à la Patrie. Ayant reçu ce catalogue, le Prince fait écrire ſur un livre les noms de tous les Candidats, afin d'avoir toujours préſens à ſon eſprit, &, pour ainſi dire, devant ſes yeux, ceux qu'il doit révétir des emplois vacans.

La Fille en queſtion avoit merité, depuis quatre ans, un témoignage avantageux de la part des Karattes; le Prince y eut égard, & l'établit Préſidente du Sénat de la ville où elle étoit née; c'eſt un uſage ſacré, & immuable chez les *Potuans* (c'eſt le nom de ce Peuple) d'être employé dans la ville où l'on eſt né, étant perſuadés qu'on a toujours plus d'affection pour l'endroit où l'on a reçu la naiſſance & l'éducation, que pour un autre, *Palmka* (c'eſt le nom de cette Fille) exerça ſon emploi avec beaucoup de gloire pendant l'eſpace de trois ans, & fut regardée comme l'arbre le plus ſage de la ville. Elle avoit d'ailleurs la conception ſi tardive, qu'elle ne pouvoit comprendre les choſes

qu'on

qu'on lui disoit, qu'à la troisieme, ou quatrième répétition; mais aussi dès-qu'elle avoit compris une chose, elle en connoissoit tous les tenans & les aboutissans; & elle prononçoit si judicieusement sur les affaires les plus épineuses, que toutes ses décisions étoient regardées comme des Oracles.

Comme une autre Thémis dans sa juste balance
Elle examinoit tout au poids de l'équité:
On ne la vit jamais oprimer l'innocence,
Ni jamais s'éloigner de son intégrité.

Enfin on m'a assuré qu'elle ne prononça jamais de sentence qui ne fût confirmée par le suprême Tribunal des Potuans, & qui ne reçût même de grands éloges. Je pensois donc, en considerant toutes ces choses, que cet établissement en faveur du beau-sexe n'étoit pas aussi mal imaginé, qu'il me l'avoit paru d'abord; & je me disois à moi-même; quel mal y auroit-il, par exemple, quand la Femme du Bourguemaitre de Berge connoitroit des causes, & prononceroit les sentences? Quel mal y auroit-il encore quand la Fille de l'Avocat Severin, qui est une personne qui ne manque ni de Savoir, ni d'éloquence,

ce, plaideroit à la place de ſon ſtupide père? non, cela n'apporteroit aucun préjudice à nôtre jurisprudence, & peutétre Thémis ne recevroit pas les ſouflets qu'on lui donne. Enfin il me ſembloit, vû la maniére précipitée avec laquelle on procéde aux jugemens parmi nos Européens, que ces ſentences hâtives, & précoces, ſeroient ſujétes à une terrible cenſure, ſi elles étoient tant ſoit peu examinées de plus près.

Mais pour revenir à l'explication de ce qui m'étoit arrivé, voici ce que j'appris au ſujet de la phlébotomie que j'avois ſouferte. C'eſt la coûtume chez ce Peuple, que dès-qu'il y a un Criminel qui merite le foüet, ou la torture, ou la mort; on lui ouvre la veine avant que de l'exécuter, pour voir s'il a agi par malice, ou par la diſpoſition du ſang ou des humeurs qui ſont dans ſon Corps, & ſi par cette opération, il y auroit moyen de le rendre plus homme de bien. De manière qu'à le bien prendre, les Tribunaux de ce Païs-là ſont plûtôt établis pour corriger les gens que pour les tourmenter. Cette manière de corriger par la ſaignée renferme pourtant une eſpèce de chatiment, puiſqu'on a attaché une note d' infamie à ſubir cette opé-

ration par sentence juridique. Que si ceux qui ont passé par cette correction, viennent à faire une rechûte, on les relegue au firmament, où ils sont tous reçus sans distinction; je parlerai tantôt plus au long de cet exil, & de sa nature. Quant à l'étonnement que le Chirurgien qui m'avoit phlébotomisé, avoit marqué à la vuë de mon sang, la cause en étoit telle: Il n'avoit jamais vu de sang rouge; car les Habitans de ce globe, n'ont dans les veines qu'un suc blanc, qui, plus il a de blancheur, plus il marque la pureté des moeurs.

Voila ce dont on m'informa, lorsque j'eus appris la Langue souterraine, & qui commença à me faire juger plus favorablement de cette Nation, que je n'avois fait auparavant, l'ayant d'abord condamnée avec assés de témerité. Cependant quoiqu'au prémier abord j'eusse pris ces arbres pour des fous, & des extravagans, j'avois bien remarqué qu'ils n'étoient pas déstitués de tout sentiment d'humanité, & que par conséquent ma vie n'étoit point en danger. Ce qui me confirmoit dans cette espérance, c'est que je voyois qu'on m'apportoit réglément à manger deux fois par jour. Les mêts consistoient

en

en fruits, herbes, & legumes. La boiſſon étoit compoſée d'une certaine liqueur douce & agreable.

Le Magiſtrat ſous la garde duquel j'étois, donna bientôt avis, au Prince de la Nation, lequel faiſoit ſa réſidence dans une ville peu éloignée, qu'il lui étoit tombé entre les mains, & par cas fortuit, un Animal raiſonnable, mais d'une forme inouïe & particulière. Surquoi le Prince excité par la nouveauté du fait, ordonne qu'on me faſſe apprendre le Langage du Païs, & qu'enſuite on m'envoit à ſa Cour. Auſſitôt, on me donne un Maitre de langue, des inſtructions duquel je ſus ſi bien profiter, que dans ſix mois je me trouvai en état de pouvoir converſer avec les Habitans. J'avois à peine fait ces progrés dans la Langue ſouterraine, qu'il vint un ſecond ordre de la Cour touchant mon établiſſement ultérieur; en vertu de cet ordre, je fus mis dans le Seminaire, afin que les Karattes puſſent examiner & ſcruter les forces & la portée de mon génie, obſervant ſoigneuſement le genre de profeſſion où je pourrois le mieux me diſtinguer. Tout cela fut exécuté à la lettre; & pendant tout le cours de cette épreuve, on n'eut pas moins de ſoin de mon corps

que de mon esprit. Surtout on tachoit de me donner autant qu'il étoit possible, la forme, & la figure d'un arbre par le moyen des branches postiches qu'on agençoit sur mon corps.

Cependant, je revenois tous les soirs chez mon Hôte, qui m'exerçoit de son côté par des discours, & des questions à perte de vuë. Il se plaisoit surtout à m'entendre faire le récit des avantures que j'avois euës dans mon Voyage en la région souterraine; mais ce qui le frapoit d'avantage c'étoit la description de nôtre monde, de l'immense étenduë du Ciel qui l'environnoit, & de cette quantité innombrable d'étoilles dont ce même Ciel étoit parsemé. Il écoutoit tout cela avec une avidité extrême, mais il rougissoit un peu quand je lui parlois de nos arbres, que je lui représentois inanimés, immobiles, attachés fixément à la terre par des racines; & il ne pouvoit s'empêcher de me regarder avec quelque espèce d'indignation, quand je l'assurois, que nous coupions ces arbres pour en chaufer nos poëles, & pour cuire nos mêts. Néanmoins après avoir réfléchi un peu sérieusement la-dessus, sa colère s'appaisoit, & il élevoit ses cinq branches (car il n'en avoit ni plus ni moins)

vers

vers le Ciel, admirant les jugemens du Créateur, dont les desseins, lui paroissoient impénètrables. La Femelle, ou si l'on veut, l Epouse de cet arbre, avoit jusqu'alors évité ma présence, à cause du sujet qui m'avoit fait trainer devant la justice; mais quand elle eut apris que c'étoit la coûtume dans mon Païs de monter sur les arbres, & que c'étoit cela qui avoit causé ma méprise, elle bannit ses soupçons, & s'accoûtuma à me voir; mais comme je craignois, au commencement que le souvenir de ma faute involontaire ne lui revint dans l'esprit, & ne me privât pour jamais de sa bienveillance, j'avois la précaution de ne lui parler qu'en présence de son mari.



* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE KE'BA.

J'étois encore au Seminaire, occupé à mon épreuve, lorsqu'un jour il prit fantaisie à mon Hôte de me faire voir la ville, & de me mener dans les lieux les plus dignes de ma curiosité. Nous marchames sans aucun embaras, & ce qui me parut le plus surprenant, sans qu'aucun Habitant acourût pour me voir: ce qui est bien différent de ce qui se pratique chez nous, où toutes les fois qu'il passe quelque chose d'un peu extraordinaire, les Hommes viennent par troupes repaitre leurs yeux curieux: mais les Habitans de cette Planète peu avides de nouveautés, ne cherchent que le solide. La Ville porte le nom de *Kéba*, & tient le second rang parmi les Villes des *Potuans*. Les Habitans ont tant de gravité & de retenuë, qu'on les prendroit tous pour des Sénateurs, plûtôt que pour de simples Citoyens. C'est-là le veritable Domicile des Vieillards: je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où l'on fasse plus de cas de l'âge, ni où la

la vieillesse soit plus honorée, non seulement on respecte ses décisions, mais on regarde les moindres signes de sa volonté, comme des régles qu'il faut suivre. Une chose m'étonnoit, c'étoit de voir cette Nation si sage, & si modeste se plaire aux spectacles, aux Comedies, & à voir des combats ridicules. Tout cela me sembloit peu s'accorder avec cette gravité qu'ils affectoient. Mon Hôte, s'appercevant de mon étonnement; *ne soyez pas surpris*, me dit-il, *de ce que vous voyez; tous les Habitans de ce Païs partagent leur tems entre les choses serieuses, & les badinages;*

Nous savons acorder Jupiter & Saturne.

Parmi les beaux établissemens qu'il y a dans la Principauté des *Potuans*, on doit particulierement remarquer la liberté que chacun a de se procurer tous les plaisirs, qui ne portent aucun préjudice, qui semblent étre faits pour fortifier l'esprit, & le rendre plus propre à s'aquitter des fonctions les plus éminentes: car qui ne sait que les plaisirs honnêtes & innocens dissipent les vapeurs bilieuses & les nuages épais de la melancolie qui obscurcissent la sérénité de l'Ame, & qui sont des sources

intarissables, de seditions, & de mauvais desseins. Les *Potuans* ont fort bien reconnu cette verité, c'est pourquoi, ils ont jugé à propos de faire succeder les jeux à leurs occupations sérieuses; & ils ont si bien trouvé l'art de méler l'urbanité à la sevèrité, que la prémière ne dégènère jamais en pétulance, ni l'autre en tristesse. Il n'y avoit qu'une chose qui me choquât dans leurs divertissemens, c'étoit de les voir compter parmi leurs spectacles & leurs jeux scéniques les disputes de l'Ecole. En effet à certains jours de l'année, il se fait des gageures, & l'on fixe un certain prix pour les Vainqueurs: Les Disputeurs entrent en lice comme des Gladiateurs; on les anime à peu près comme on fait chez nous les coqs, ou les Bêtes féroces. Les Riches de ce Païs-là nourissent des Disputeurs, comme on nourit en Europe des Chiens de chasse: Ils les font dresser, & instruire dans l'art de disputer que nous appellons Dialectique, afin qu'ils soient rendus propres aux combats, établis pour un certain jour de l'année. Il y a tels de ces Disputeurs dont les Victoires ont enrichi ceux qui les ont nourris & dressés. Un certain *Henoch* avoit amassé dans l'espace de trois ans quatre mille

mille *Ricats* des triomphes d'un seul Disputeur qu'il entretenoit, & pour lequel des gens, qui cherchoient à gagner quelque chose par cette sorte de profession, lui ont offert plus d'une fois des sommes exorbitantes; mais il ne vouloit point encore se priver de ce trésor, qui lui rapportoit de si bons revenus tous les ans. Ce Disputeur avoit une admirable volubilité de Langue; quand une fois il étoit sur les bancs, rien ne lui résistoit: Il changeoit le blanc en noir, les quarrés en longs; il mettoit tout en combustion par le moyen de ses sillogismes, & de ses raisonnemens captieux. Il n'y avoit point d'Oposant assés brave pour lui tenir tête; il les réduisoit tous au silence quand il vouloit avec ses *distinguo*, *subsumo &c.* J'assistai à ces spectacles non sans chagrin, & sans me fâcher de voir changer en comédies, ce qui fait le plus bel ornement de nos colleges, & il me paroissoit indigne & impie de tourner en jeux mimiques ce que nous avons de plus auguste dans nos Ecoles. Certainement j'avois bien de la peine à retenir mes larmes, quand je me rappellois que j'avois soûtenu chez nous trois fois des théses qui m'avoient couvert de gloire, & attiré les applaudissemens des savans. Mais ce qui

me déplaisoit le plus, c'étoit la matière dont on disputoit. On amenoit certains Agaceurs nommés *Cabalcos* qui portoient des éguillons avec les quels ils piquoient les flancs des Disputeurs, dés-qu'ils remarquoient leur feu s'amortir, afin de les ranimer, & de rallumer en eux l'ardeur de la dispute. Je passe sous silence bien d'autres choses que j'ai remarquées à ce sujet, dont le souvenir me fait encore rougir de honte, & que je ne pouvois m'empécher de condamner dans une Nation si bien policée. Outre les combats de ces Disputeurs, que les *Potuans* nomment *Masbakos*, c'est-à-dire, Brouillons, on en voyoit encore de Quadrupédes tant féroces que privés, & d'oiseaux sauvages pour les-quels les Spectateurs payoient quelques pieces d'argent.

Je demandois à mon Hôte, comment il se pouvoit faire qu'une Nation si raisonnable changeât en jeux de Cirque des exercices destinés à faciliter les moyens de parler en public, & à decouvrir la verité. A cela il me répondoit que pendant les siécles de la barbarie, on avoit fait à la verité beaucoup de cas de ces exercices; mais qu'ensuite l'expérience ayant fait toucher au doigt que la dispute ne faisoit qu'ob-

scur-

fcurcir & étoufer la verité, rendre les jeunes gens arrogans, exciter des troubles, & anéantir les ſciences ſolides, on les avoit bannis des Univerſités, pour les releguer au Cirque: qu'enfin l'évènement avoit fait voir que par le ſilence, la lecture, & la méditation, les Etudians étoient plûtôt parvenus au grade de Maitre-ès-Arts.

Cette réponſe toute ſpécieuſe qu'elle étoit, ne put jamais me ſatisfaire. Il y avoit dans la Ville une Univerſité, ou Académie, où l'on enſeignoit, avec décence & gravité, les Arts Libéraux. Mon Hôte m'introduiſit dans l'Auditoire de cette Ecole un jour qu'on devoit créer un *Madic*, c'eſt-à-dire, un Docteur en Philoſophie. Cette création ſe fit ſans cérèmonie, ſi ce n'eſt que le Candidat prononça un fort beau & fort docte diſcours ſur un certain problême de Phiſique: dès-qu'il eût fini ſa tâche, les Préſidens de l'Univerſité ne firent autre choſe que de l'inſcrire parmi ceux, qui jouiſſent du privilège d'enſeigner publiquement. Mon Hôte m'ayant demandé, comment cela m'avoit plû, je lui répondis ingenûment, que cet Acte m'avoit paru trop ſec & trop maigre, eû égard à l'appareil qui ſuit ordinairement nos promotions. Je me mis en même

tems

tems à lui expliquer comment cela se pratiquoit chez nous, & comment ces sortes d'Actes étoient précèdés de divers genres de dispute. A ces mots de disputes, mon Hôte fronçant le Sourcil, me demanda de quelle nature elles étoient, & en quoi elles différoient de celles des Universités souterraines. Je lui repartis qu'elles rouloient pour l'ordinaire sur des sujets doctes & curieux, surtout sur ce qui regardoit les mœurs, le langage, & les habillemens de deux Nations antiques, qui avoient fleuri jadis en Europe, & je l'assurai bien sérieusement que dans trois thèses savantes que j'avois soûtenues, j'avois fait une fort belle dissertation sur les vieilles pantoufles de ces deux Nations. Là-dessus mon Hôte fit un si grand éclat de rire que toute la maison en rétentit. Son Epouse attirée par le bruit qu'il faisoit en riant, acourut pour lui en demander la cause. Pour moi, j'étois dans une si grande colère, que je ne daignai pas lui répondre; il me sembloit vilain, & indigne de traiter des choses si graves & si importantes avec des risées. Mais le Mari ayant dit lui-même à sa femme dequoi il s'agissoit, celle-ci, en rit de tout son cœur. Cette affaire étant ensuite divulguée par

la Ville, n'y excita pas moins de ſujets de rire ; & j'ai ſû que la Femme d'un certain Sénateur, quand on lui fit ſe recit, ſe prit ſi furieuſement à rire, qu'elle en penſa crêver : quelque-tems après, la fiévre l'ayant emportée au tombeau on crut communément qu'elle étoit morte des efforts qu'elle avoit faits en riant, qui lui avoient enflé les poûmons, & cauſé la maladie qui l'avoit retranchée du nombre des vivans : mais tout cela n'étoit pas bien averé, & n'étoit que des conjectures. Au reſte c'étoit une Dame de beaucoup de mérite, & une illuſtre Mère-de-famille ; car elle avoit ſept branches, ce qui eſt fort rare dans ce Séxe. Tous les honnêtes arbres la regretèrent. Elle fut enterrée vers la minuit au-delà des vergers de la ville, & dans les mèmes vétemens qu'elle avoit en mourant. C'eſt une ſage coûtume chez ces peuples, qui eſt paſſée en loi, d'enterrer les morts hors de la ville, car ils croyent que les humeurs qui ſortent des cadavres corrompent l'air ; Ils ne ſont pas moins aviſés quant à l'uſage d'enſévélir les morts ſans pompe, ni ornemens ; & rien ne me paroit moins prudent que d'orner, & de parer des Corps tout prèts à étre rongés des vers. On fait cependant une eſpece de

de funérailles, & l'on prononce une oraison funèbre à l'honneur de chaque défunt, laquelle n'est autre chose qu'une exhortation à bien vivre, & un tableau de la mort que l'on présente, en quelque sorte, aux yeux des Auditeurs. Des Censeurs gagés assistent toujours à ces sortes de sermons; ils ont ordre de remarquer attentivement si l'Orateur exagère, ou exténue le mérite de la personne morte. De-là vient que les Orateurs de ce Pais-là sont extremement économes de louanges, de peur d'encourir la peine portée contre ceux qui loüent les gens au-delà de leur mérite. Me trouvant un jour à une pareille oraison, je m'informai de mon Hôte, quel rang avoit tenu dans le monde le Héros dont on célébroit la mémoire, & quelle charge il avoit exercée. Il me répondit que c'étoit un Laboureur, qui venant des champs à la ville, étoit mort en chemin. Pour lors, je crus avoir trouvé l'occasion de me vanger des risées de mon Hôte, & de repousser contre les Habitans souterrains les traits qu'ils avoient lancés à mon occasion contre les Européens. *Et pourquoi de grace*, lui dis-je avec un ris moqueur, *ne fait-on pas aussi une harangue à l'honneur des Boeufs & des Taureaux, qui sont les*

les compagnons & les camarades des Païsans? & si l'on trouve matière à une oraison funèbre dans ceux qui mènent la charruë, les Animaux qui la tirent n'en fourniront-ils point?

Mais mon Hôte sans s'émouvoir, me pria de modèrer mon rire, & m'apprit que les Laboureurs étoient infiniment estimés & honorés dans tout le Païs, à cause de la noblesse de leur profession, & qu'il n'y avoit point d'art plus honnète que celui de l'agriculture; qu'ainsi tout honnête Païsan étoit regardé comme un bon Père-de-famille, le Père nouricier, & le Patron de tous les citoyens; & qu'enfin c'étoit pour cette raison que lorsque dans l'Automne, ou au Printems les Païsans venoient avec un grand nombre de chariots chargés de grains, les Magistrats alloient au devant d'eux suivis de Trompettes & de timballes & les introduisoient triomphans dans la ville au bruit des fanfares.

J'étois dans une étrange surprise en entendant ces choses, me rappellant le triste sort de nos Laboureurs qui gémissent sous une cruelle servitude, & dont les occupations nous paroissent plus viles, & plus abje-

abjectes qu' aucune autre espèce de profession, surtout que celles qui servent à nos plaisirs & à notre luxe, comme les cuisiniers, les tailleurs, les Danseurs, les Musiciens &c. Je fis part de mes réflexions à mon Hôte; mais ce ne fut que sous le sceau du silence; car je craignois que la Nation souterraine ne portât un jugement trop desavantageux contre le Genre-Humain: mais mon Hôte m'ayant promis de se taire, me mena une seconde fois dans un autre auditoire, où l'on devoit aussi faire une oraison funèbre. J'avoue que je n'ai de ma vie rien entendu de plus solide, ni de plus éloigné de toute sorte de flatterie. Cette oraison me parut un modèle sur lequel devroient se régler tous ceux qui sont engagés à faire des discours de cette espèce. D'abord l'orateur nous fit envisager le Défunt du côté de ses vertus, ensuite il nous fit un détail de ses vices, de ses foiblesses, exhortant ses Auditeurs à les éviter.

A nôtre retour, nous rencontrames sur nos pas, un Criminel, que trois sergens de justice conduisoient. Il avoit aussi subi la peine du bras (c'est ainsi qu'ils appellent la saignée faite par sentence juridique) & on

on le menoit dans l'Hôpital public. Je m'informai de la nature du crime pour lequel il avoit été condamné, & l'on me répondit que c'étoit pour avoir disputé sur l'Essence & sur les attributs de Dieu; chose expréssement défendue dans tout le Païs, où l'on tient pour téméraires, & extravagantes les disputes de cette espèce, qui ne se glissent jamais chez des créatures qui ont l'esprit droit & bien fait. C'est pourquoi on traite de foûs ces Disputeurs subtils, on leur ouvre la veine, & on les enferme jusqu'à ce qu'ils cessent d'extravaguer. „Helas! me disois-je alors à moimême „que deviendroient ici nos Théo„logiens, eux que nous voyons tous les „jours aux prises, & disputer comme des „Furieux sur la nature Divine, & sur ses „attributs, sur les qualités des Esprits, & „sur diverses autres espèces de semblables „mistères? Quel seroit le sort de nos Mé„taphisiciens, qui tout orgueilleux de leurs „Etudes transcendentales, se croyent non „seulement au dessus du Vulgaire, mais „égaux aux Dieux? Certainement au lieu „des couronnes, des Bonnets & des Bar„retes Doctorales, dont ils sont décorés „chez nous, ils seroient condamnés ici à „la phlébotomie, aux coups de nerfs de

„bœuf* aux tenebres & à la paille.“ Je notois tout cela pendant le tems de mon épreuve & bien d'autres choses encore qui ne me paroissoient pas moins paradoxes. Enfin le jour fixé par l'ordre du Prince pour la fin de cette épreuve, & pour m'envoyer à la Cour avec le témoignage des Examinateurs, ce jour-là, dis-je, étant arrivé, je me promettois des Eloges, & des attestations magnifiques, comptant beaucoup sur mon propre mérite, sur celui que j'avois aquis en apprenant la langue souterraine plus vîte qu'on n'avoit pensé, sur la faveur de mon Hôte, & sur l'intégrité si vantée de mes Juges. Enfin je reçois ce témoignage si désiré; je l'ouvre en tressaillant de joye, tout impatient de lire mes louanges, & de connoitre par-là, quelle seroit ma destinée: mais à peine j'en eus fait la lecture, que j'entrai dans une telle rage & un tel désespoir, que je ne me possedois plus

* Il y a dans l'original; *Iter sibi panderent ad ergastula, aut nosocomiorum candidati fierent; Ils se frayeroient le chemin de la prison, ou deviendroient des Candidats de Lazaret.* Il m'a semblé que cela sentiroit trop la traduction, & j'ai cru pouvoir substituer l'autre expression, qui donne plus de force selon moi à la pensée de mon Auteur.

plus. Voici en quels termes étoient conçuës ces Lettres de recommandation:

„En vertu des ordres que nous avons „reçus de la part de votre Sérènité, nous „vous renvoyons l'Animal soi disant Hom„me, qui est venu ici, il y a quelque tems „de l'autre monde; nous l'avons instruit „avec beaucoup de soin dans notre Collé„ge. Après avoir examiné avec toute „l'attention possible la portée de son gé„nie, & épié ses mœurs, nous l'avons trou„vé assés docile, & d'une conception très „promte, mais d'un jugement si louche, „que, vû la précipitation de son esprit, à „peine nous l'osons compter parmi les „Créatures raisonnables, bien loin de le „juger propre à exercer aucun emploi tant „soit peu considerable. Cependant, com„me il surpasse tous les Habitans de cette „Principauté dans la légerèté des pieds, nous „le croyons trés-capable de bien s'aquit„ter de l'Emploi de Coureur de Vôtre Sé„rènité. Donné dans le Seminaire de Ké„ba, au mois des Buissons par les très-hum„bles Serviteurs de Votre Sérènité.

NEHEC. JOCHTAN. RAPOSI. CHILAC.

Après la lecture de ces Lettres, je fus trouver mon Hôte, le priant humblement

& la larme à l'oeil, d'interposer son autorité, pour me faire obtenir un témoignage plus favorable de la part des *Karattes*, & de leur montrer, pour les y disposer plus aisément, mes attestations Académiques, dans lesquelles il étoit parlé de moi sous le tître d'Homme d'esprit, & de Citoyen de grande espérance. A cela, il me répliqua, que ces attestations pouvoient avoir leur prix dans mon Païs, où l'on prenoit peutétre l'ombre pour le Corps, l'écorce pour la moelle; mais que dans le sien, où l'on fouilloit jusqu'aux moindres réplis, elles ne serviroient de rien; qu'ainsi il m'exhortoit à souffrir mon mal en patience, d'autant plus qu'on ne pouvoit ni ajoûter, ni retrancher, ni changer quoi que ce fût au témoignage que l'on m'avoit une fois donné; puisqu'il n'y avoit pas de plus grand crime parmi eux que de vanter des vertus fausses, & imaginaires. Cependant voulant guérir ma blessure,

Il tache d'adoucir le chagrin qui me ronge.
Les Dignités ne sont, me dit-il, qu'un vain songe.
Cessez de désirer des bonheurs superflus,
Qui brillent le matin, & le soir ne sont plus.
Le pouvoir le plus grand, le rang le plus sublime
Peut-il parer les traits que l'envie envenime?
Tel court après les Biens, les emplois, les honneurs
Qui forge l'instrument de ses propres malheurs.
Plus il est élevé plus sa chûte est profonde;

Et

Et enfin il ajouta que cela n'étoit point à craindre dans une fortune médiocre: Que pour ce qui étoit du témoignage des Karattes, on ne pouvoit nier qu'il ne fût une preuve de la sagacité, & de l'integrité de ces Juges, qui ne sauroient être corrompus par des présens, ni épouvantés par des ménaces, que rien ne seroit capable de détourner un moment du chemin de la plus exacte verité, & qui à cause de cela, ne pouvoient être soupçonnés d'avoir agi à mon égard par d'autres principes. Il m'avoua ingenûment qu'il avoit aussi remarqué depuis long-tems la foiblesse de mon jugement; & qu'il avoit compris par la fécondité de ma mémoire, autantque par la vivacité de ma conception que je n'étois pas du bois dont on * faisoit les grands personnages; que, vû la petitesse de mon esprit il n'y avoit pas moyen de me con-

* *Lignum me non esse, ex quo Mercurius fieri posset.* Ce sont les paroles de l'Original. Je remarquerai qu'on attribue à Pythagore l'origine de cette expression métaphorique; car ce Philosophe disoit par manière d'avis; *Non ex quolibet ligno exsculpi debere Mercurium*; qu'il ne falloit pas conférer les charges publiques à toute sorte de gens, v. Apulejum Apologiâ. p. 302. L'allusion est prise des statues de bois représentant Mercure, que les Anciens plaçoient sur les Ponts & sur les chemins.

fier aucun emploi important; Qu'enfin il avoit conclu par mes discours, & les rélations que je lui avois faites touchant les Européens,

Que ma Patrie étoit le centre des fadaises.

Il finit en m'assurant de son amitié, & en me conseillant de me préparer au départ sans aucun délai. Je suivis l'avis de ce sage personnage, d'autant plus que la necessité m'y contraignoit; car enfin, c'auroit été la plus grande des témèrités de vouloir m'opposer aux ordres du Souverain.

Je me mets donc en chemin, acompagné de divers jeunes arbres, qui étant sortis du seminaire comme moi, étoient envoyés à la Cour. Le Chef de la Troupe étoit un Vieillard d'entre les *Karattès* ou Directeurs du seminaire. Il étoit monté sur un taureau, à cause de la foiblesse de son âge, & de la difficulté qu'il avoit à marcher. Car il ne faut pas croire que dans ce Pais-là, il soit permis à un chacun de se faire porter quand bon lui semble; il n'y a que les Vieillards & les Infirmes qui ayent ce privilége, quoiqu'en général tous les Habitans de cette Planète dussent l'avoir, à cause de leur lenteur naturelle à marcher. Je me souviens à propos de cela,

cela, que la prémiere fois que je fis dans ce Païs-là la description de nos voitures tant chevaux que carosses & chaises à porteurs où nous nous faisons charier tout empaquetés comme des marchandises, ceux à qui je parlois, ne purent s'empécher de me rire au nez ; surtout quand ils m'entendirent dire, que les voisins ne se visitoient guére chez nous qu'en carosse ou en chaise, & qu'on se faisoit traîner dans les ruës par quatre Animaux des plus fougueux & des plus fringans.

La lenteur de ces Arbres raisonnables, fut cause que nous mîmes trois jours à aller de Kéba à la résidence du Prince, quoiqu'il n'y ait que quatre milles de l'une à l'autre ; & si j'avois été seul, j'eusse pû fort aisement faire ce chemin en un jour. Je m'aplaudissois de l'avantage que j'avois à cet égard, au dessus de la Nation souterraine ; mais j'étois mortifié, quand je songeois que ce même avantage, étoit cause que j'étois reservé à un emploi vil & méprisable. *Je voudrois*, m'écriois-je, *avoir le même défaut de pieds que ce Peuple, je ne serois point destiné à un office si servile, & si ignoble.* Là-dessus le chef de la bande me dit ; *Pauvre Homme, si la Nature n'avoit pas compensé par la*

vertu de tes pieds la petitesse de ton génie; nous te regarderions tous comme un fardeau inutile à la terre; car à cause de la précipitation de ton esprit, tu ne vois que la coquille des choses & non le noyau; & comme tu n'as d'ailleurs que deux branches, tu es de beaucoup inférieur aux Habitans de ce Païs dans les ouvrages manuels. Lorsque j'eus ouï les paroles de ce vénérable Vieillard, je rendis grace à Dieu de m'avoir donné de bons piés; puisque sans cela, je n'aurois peutêtre pas eu l'honneur d'être compté parmi les Créatures raisonnables.

Pendant notre chemin je voyois, non sans étonnement, les Païsans si attachés à leur travail, qu'aucun d'eux ne tournoit seulement la tête pour nous voir passer, quoiqu'ils n'eussent vraisemblablement jamais vû de figure pareille à la mienne. Mais quand le jour est fini, & qu'ils cessent de travailler, ils se procurent mille sortes de recréations, que le Gouvernement leur permet dans la pensée que les divertissemens innocens contribuent autant à la santé des Creatures, que le boire, & le manger. Je fis ce voyage avec beaucoup de plaisir; j'en trouvois un infini à voir les recréations de ces Habitans, & outre

de cela rien n'étoit plus riant que la campagne par où nous passions. Il me sembloit voir une espèce d'Amphithéatre, de ceux j'entens, que la Nature seule fait former; & dans les endroits où elle avoit été moins prodigue, l'industrie des Habitans y avoit suplééé. Le Magistrat destine des recompenses aux Païsans qui se distinguent dans la culture de leur champ, & met à l'amende ceux qui négligent le leur. Nous passames au travers de plusieurs Villages agréables, qui forment un fort beau point de vuë, & qui, à cause de la proximité de la Ville, sont toujours fort fréquentés. Nous fumes néanmoins un peu incommodés dans notre route par certains singes sauvages, qui passoient & repassoient, & qui me prenant, à cause de la ressemblance, pour quelcun de leur Race, me harceloient continuellement. Cela me mettoit extrémement de mauvaise humeur, surtout à cause des risées des arbres qui étoient avec moi, & qui se divertissoient de cette Séne; car il est bon de remarquer qu'on m'envoyoit chez le Prince dans le même équipage où j'étois quand j'arrivai dans le Païs; cela veut dire, que j'avois mon croc à la main, afin que sa Sérénité pût voir quelle étoit la parure des Européens, &

avec quel appareil j'étois venu dans sa principauté. Cependant je faisois jouer mon croc contre Mrs. les Singes, & je tachois, mais en vain, de les mettre en fuite, car comme ils fondoient sur moi par troupes, & qu'ils se succedoient les uns aux autres, il m'étoit impossible de les chasser tous, & il falloit que je fusse toujours en défense.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE IV.

RELATION DE LA COUR DU PRINCE DES POTUANS.

Nous arrivames enfin dans la Ville Royale de Potu, qui donne son nom à toute la contrée. Cette Ville est belle & magnifique; ses édifices sont plus exhaussés que ceux de Kéba, & ses ruës sont plus larges, mieux pavées & plus commodes. La prémière place que nous traversames, étoit environnée de boutiques de Marchands, d'Artissans & d'Ouvriers de toute sorte. Je fus frapé de voir au milieu de cette Place un Criminel debout, & la corde au coû. Il étoit environné d'Arbres respe-



Figure d'un Potuane

respectacles qui formoient en cercle une espèce de Sénat autour de lui. Je m'informai de ce que cela pouvoit signifier, & pour quel sujet ce pauvre diable d'Arbre alloit être pendu, vû qu'il étoit si rare chez cette Nation de voir condamner quelcun à la mort. On me dit, que le Criminel, que je voyois, étoit un Innovateur, c'est-à-dire, un Faiseur-de-projets, qui vouloit qu'on abrogeât un certain usage fort ancien; que ceux qui l'entouroient étoient des Sénateur préposés pour examiner, selon la coûtume, le nouveau projet, & que s'ils le trouvoient bien-imaginé, avantageux à l'Etat, le Criminel ne seroit pas seulement absous, mais recevroit encore une récompense considérable: Que si au contraire le projet étoit trouvé pernicieux, & le Projeteur convaincu de n'avoir cherché, dans l'abrogation de cet ancien usage, que son interet particulier, il seroit étranglé sans misericorde. Cette severité à l'égard des Innovateurs est cause, que peu de Gens osent se hazarder dans ce Païs-là de proposer l'abolition d'aucune loi, ou coûtume; à moins que la chose ne soit si juste & si claire que l'on puisse être sûr du succés: Car la Nation souterraine est si jalouse de ses anciens statuts,

ſtatuts, & elle eſt ſi fort perſuadée que les anciens ſont toujours les meilleurs, qu'elle ne ſoufre pas impunément les innovations, de peur que la liberté de changer & d'abolir les loix & les coûtumes, n'ébranlent les fondemens de l'Etat. „Helas! „me diſois-je alors à moi-même, *que* „deviendroient ici les Faiſeurs-de-pro„jets de notre Païs, eux qui ſous couleur „du bien public, méditent tous les jours „de nouveaux Réglemens, non à cauſe „de l'interêt général, mais en faveur de „leur interet particulier? Cependant nous arrivons devant une grande Maiſon où l'on a coûtume de recevoir ceux qui ſortent des ſeminaires de tout le Païs, & qu'on envoit dans la Ville Capitale. C'eſt de cette Maiſon qu'on les introduit, à la Cour. Le Karatte ſous la conduite du-quel nous étions venus, nous ordonna à tous de nous préparer à paroitre devant le Prince, pendant qu'il iroit lui annoncer notre arrivée.

A peine étoit-il ſorti, qu'un bruit extraordinaire, ſemblable aux cris d'une multitude qui triomphe, & ſe réjouit, vint fraper nos oreilles. Ces aclamations étoient accompagnées de fanfares qui réſonnoient de tous côtés. Surpris d'entendre

tout

tout cela, nous sortimes pour voir de quoi il étoit question, & nous aperçumes un Arbre qui marchoit suivi d'un nombreux cortége. Il portoit une couronne de fleurs sur sa tête, & sa vuë nous offrit le même Citoyen que nous avions remarqué debout & la corde au coû au milieu de la place. La cause de ce triomphe venoit de l'approbation du projet, lequel n'est point venu à ma connoissance, non plus que les raisons, dont l'Innovateur s'étoit servi, pour combatre la coûtume, ou la loi qu'il avoit fait abroger. Ce sont-là des choses qu'il n'est pas possible de découvrir chez cette Nation, qui se pique d'un secret & d'un silence impénêtrable par rapport aux choses qui regardent la République & qui ont été debatues dans le sénat; jamais il ne transpire rien au dehors de ce qui a été résolu, ou agité dans cette auguste assemblée, en cela bien différente des nôtres, au sortir desquelles on va dans les Cafés, & dans les Cabarets, raconter ce qui s'est passé dans le Conseil, & en faire le sujet de ses causeries. Cependant au bout d'environ une heure, notre *Karatte* arrive, & nous ordonne à tous de le suivre; il est obéi sur le champ. Nous nous mettons à marcher par les ruës, & en passant j'apperçois des Arbres

Arbres du commun, portant plusieurs livrets qui traitoient de toute sorte de choses curieuses & mémorables. Parmi la foule de ces ouvrages, j'en vois un, qui avoit pour titre, *Dissertation sur le nouveau & rare Phénomène qui a paru l'année dernière, ou sur le Dragon-volant :*

Je me reconnus tel que j'étois lorsqu'avec mon croc, & ma queue de corde, je tournois autour de la Planète ; ma figure paroissoit en taille douce ; je ne pus m'empêcher de rire en la voyant, & me dis à moi-même.

Quel bizarre portrait ! quelle figure horrible !

J'achetai pourtant le livre, & j'en payai trois *Kilacs*, ce qui revient à la valeur de deux florins de notre monnoye. Je continuai mon chemin avec mes camarades, & j'avois bien de la peine à m'empêcher de faire des éclats de rire en révant à cette avanture. Nous arrivames enfin au Palais, qui me parut plus remarquable par la proprèté & le bon goût qui y régnoit, que par la magnificence des apartemens,

Où le marbre luisant formoit cent camaïeux.

Je ne voyois que fort peu de Domestiques ; car la Sobrieté du Prince est si gran-

de,

de, qu'elle exclut tout ce qui est au-delà du simple nécessaire; & par conséquent, cet attirail de Valets & d'Officiers, qui servent dans les Cours de l'Europe, seroit fort superflu dans celle-là: & d'ailleurs, comme je l'ai dèja remarqué, autant de branches, qu'ont ces Arbres autant de bras, de sorte que pour ce qui regarde le travail des mains, ils peuvent plus en expédier en une minute que nous en trente.

C'étoit environ l'heure du diné lorsque nous entrâmes dans le Palais du Prince, & comme Son Altesse Sérènissime souhaitoit de me parler avant que de se mettre à table, je fus introduit tout seul auprès d'Elle. Ce Monarque avoit l'abord extremement doux & affable, mélé d'un peu de gravité. Il étoit d'une si grande égalité d'ame, qu'aucune espèce de chagrin n'étoit pas capable d'obscurcir la sérénité de son front. Dèsque j'eus apperçu ce Prince, je me prosternai les genoux en terre, pour lui marquer mon respect. Tous les Assistans parurent étonnés de mon action, le Prince me demanda la raison de cette adoration, & après que je la lui eus expliquée, il me commanda de me relèver, ajoûtant que ce n'étoit que par le travail & l'obéissance que l'on gagnoit ses bonnes

graces,

graces, & non pas par des actes de respect qui ne convenoient qu'à l'Etre suprême. Après que je me fus redressé, il me fit diverses questions,

Apprens-moi, me dit-il, d'un air affable & doux,
Ton nom, et le sujet qui t'amène chez nous,
Quel chemin as-tu pris, & quelle est ta Patrie?
Le Païs d'où je suis, est plutôt grand, que beau,
Repris-je; & j'ai pour nom Klimius ou Klimie:
Je ne suis point venu par terre, ni par eau.
Ni par barque, ni par batteau;
Mais au travers des airs je m'ouvris une route.

Le Prince continua à me questionner sur ce qui m'étoit arrivé en chemin, & sur les mœurs & les coûtumes des Peuples de notre globe.

Alors je lui exposai, le plus patétiquement qu'il me fut possible, les belles qualités des Hommes, leur génie, leur politesse & les autres choses dont le genre-humain se glorifie. Mais il reçut ce récit fort froidement, & il bâilloit, pour ainsi dire, aux traits que je croyois les plus capables d'exciter son admiration. *O Ciel!* me dis-je alors tout bas, à moi-même, *que les gouts des Mortels sont différens; ce qui nous chatouïlle le plus, paroit fade à ces gens-ci!*

De

De tout ce, que j'avois rapporté au Prince, rien ne l'avoit tant choqué, à ce qui me parut, que notre manière de proceder en justice, l'éloquence de nos Avocats, & la promtitude des Juges à prononcer les sentences. J'allois m'étendre d'avantage sur ce sujet, lorsque le Prince m'interrompant, me dit d'en venir au Culte, & à la Religion des Hommes. Je lui expliquai aussitôt en abrègé les articles de nôtre Croyance, à quelques-uns desquels, je voyois son front se rider, témoignant par-là qu'il les approuvoit, & y souscriroit sans peine. Il s'étonnoit qu'une Espèce comme la nôtre privée du sens-commun, eût des idées si saines de la Divinité, & qu'elle eût les principes du culte qui lui est dû. Mais lorsque j'en vins aux sectes inombrables, qui divisent les Chrétiens, & que je lui racontai qu'à cause de la diversité de leurs opinions, ceux de cette Réligion se déchiroient leurs propres Entrailles, il me dit, „qu'il y avoit aussi parmi ses sujets diffé„rens sentimens par rapport au Culte di„vin; mais qu'on ne persécutoit personne „à cause de cela. Que toute persécution „excitée au sujet de matières purement „speculatives, ou d'erreurs qui ne par-

„tent que des différentes manières d'en-
„visager les choses, étoit l'effet de l'or-
„gueil, & de ce que chacun se croit plus
„habile que son Compagnon, idée qui ne
„sauroit plaire à Dieu, qui ne recom-
„mande rien tant que la modestie & l'hu-
„milité. Je ne trouble personne, ajou-
„ta-t-il, pour s'écarter, de bonne
„foi dans les choses de speculation, de
„l'opinion reçue, pourvû aussi qu'on ne
„trouble point la pratique extérieure du
„culte divin, & en cela je ne fais que sui-
„vre les traces de mes Prédecesseurs,
„qui ont toujours pensé, que c'étoit une
„chose cruelle, que de vouloir lier & ga-
„rotter, en quelque sorte, les pensées des
„Créatures raisonnables, & dominer sur
„les consiences. J'observe scrupuleuse-
„ment la même régle par rapport aux af-
„faires politiques; de sorte que je me
„mets peu en peine, si mes sujets ont
„des opinions différentes à l'égard de ma
„figure, de ma manière de vivre, de mon
„économie, & de plusieurs autres choses
„de cette nature, pourvû qu'ils reconnois-
„sent, que je suis leur légitime souverain
„à qui ils doivent l'obeissance: moyen-
„nant cela, je les tiens tous pour bons
„Citoyens.

Seigneur

Seigneur, lui répondis-je alors, *ce que vôtre Altesse Sèrénissime vient de dire, c'est ce que nous appellons chez nous le Syncretisme, & nos Savans se dechaînent fort contre ce systême.*

Il ne me laissa pas parler d'avantage; & s'en allant un peu en colere; il m'ordonna de demeurer jusqu'après le repas.

Ce Prince se mit à table ayant son Epouse à sa droite, le Prince son Fils de l'autre côté & ensuite le Kadoke ou grand-Chancelier. Celui-ci s'étoit aquis une grande réputation parmi les Potuans, à cause de sa politesse, & de sa prudence. Depuis vingt ans qu'il exerçoit sa charge, il n'avoit ouvert aucun avis qui n'eût été bien reçu du tous les Membres du Conseil; & n'avoit rien établi dans les affaires publiques qui n'eût été inébranlable: Ses paroles étoient autant d'axiomes pour la Nation. Mais ce Ministre avoit une conception si tardive, que pour dresser le plus petit Edit, il lui falloit quatorze jours. C'est pourquoi je m'imagine qu'il auroit joué un pauvre rolle chez nous, où l'on donne volontiers au temporisement le nom de paresse, & de lâcheté. Jamais il ne concevoit la moindre chose qu'il ne la considerât de tous les biais, & n'éta-

n'établissoit jamais rien qu'au préalable il n'eût mûrement examiné ce qu'il alloit faire, & si pourtant, on pourroit dire qu'il a plus fait que dix de ceux, qui expédient les affaires promtement & à la hâte, que l'on appelle vulgairement de grands génies, & dont les entreprises sont d'ordinaire réformées, changées, redressées après eux, de sorte qu'ils ne sont pas plutôt hors de charge qu'on s'apperçoit qu'ils ont tout essayé, & n'ont rien achevé. Aussi un apophthégme fort remarquable à la Cour de Potu, c'est celui-ci, qu'on peut comparer ceux, qui entreprennent plusieurs choses en fort peu de tems, aux gens qui se promenent par oisiveté, qui allant & venant toujours par le même chemin, se donnent beaucoup de mouvement pour ne rien faire.

La Famille du Prince s'étant mise à table on commença à servir le diné; je vis entrer une Fille qui avoit huit branches, à chacune desquelles, elle portoit, ou un plat, ou une assiéte; de sorte que dans un instant la table fut toute servie. Un moment après un autre Arbre parut, portant huit bouteilles pleines de moût, & d'une autre

espèce

espèce de liqueur douce. Cet arbre avoit neuf branches, & on faisoit beaucoup de cas de lui, à cause de l'avantage qu'il avoit sur bien d'autres au travail que l'on exige des domestiques dans une maison. C'est ainsi qu'à la Cour de Potu, deux Domestiques font plus, que ne font dans nos Cours ces Cohortes de Valets & de Pages. On désservit avec la même promtitude. Le repas étoit frugal, mais servi proprement. De tous les mets que l'on présenta, le Prince ne goûta que de celui qu'il avoit trouvé bon, fort différent en cela des Grands de nôtre monde qui ne trouvent jamais que le repas ait été bon, si les prémiers mêts n'ont été remplacés par d'autres meilleurs, & en plus grand nombre, & si les services ne se sont succedés de la sorte les uns aux autres. Durant le diné, le Prince s'entretint d'affaires d'Etat, afin de toujours méler l'Etude avec les plaisirs. On fit aussi mention de moi, & l'on dit qu'à considerer la célèrité de mon esprit, il y avoit apparence que j'étois d'un bois dont on pourroit à peine faire un Messager *.

Après

* C'est la même expression de tantôt, mais prise dans un autre sens. *Credebant, lignum esse, e*

quo

Après qu'on eut cessé de manger, & de boire.

On m'ordonna de produire le témoignage que j'avois apporté du seminaire, & on le lut à haute voix, après quoi le Prince jettant les yeux sur mes pieds, dit, que les Karattes avoient parfaitement bien jugé, & que leur sentiment à mon égard seroit suivi ric-à-ric. Cette réponse fut pour moi un coup de foudre; mes larmes commencèrent à couler abondamment & je demandai revisions de pièces, allèguant que, si on examinoit encore une fois plus attentivement les qualités de mon génie, j'osois esperer un jugement plus gracieux. Le Prince qui étoit équitable, & rempli de clémence, ne se mit point en colère à cette demande; quoiqu'elle fût desagreable, & inouïe; mais il ordonna un nouvel examen, & en chargea le Karatte qui nous avoit amenés, & qui étoit présent à cette Séne. Le Prince sortit là-dessus, & le Karatte se mit à me proposer de nouvelles questions, que je tachois de résoudre avec ma vivacité ordinaire. *Il faut avouer*, me dit-il, *que tu saisis le sens*

quo vix Mecurius fieri possit. On sait que Mercure étoit le Messager des Dieux, C'est à quoi l'Auteur fait à-présent allusion.

sens des choses qu'on te dit, avec une admirable promtitude, mais elles t'echâpent aussitôt; & tes réponses montrent assés évidemment qu'une difficulté est chez toi plutôt conçue, que bien connue.

A la fin de cet examen, le Prince rentra dans l'apartement, & ayant apris ce qui s'étoit passé, il prononça bientôt la sentence suivante: „Qu'ayant mal-à-„propos revoqué en doute le jugement „des Karattes, j'avois encouru le chatî-„ment porté contre les Calomniateurs „par l'espace troisième de l'espace majeur „& quatrième de la Loi, (Ils entendent par espace majeurs & mineurs, ou Skibal & Kibal, les livres & les Chapitres), „qu'en conséquence je méritois d'étre „saigné de mes deux branches, selon la „forme ordinaire, & d'être enfermé dans „un cachot. Les termes de la Loi, liv. 4. „chap. 3. *des calomnies*, sont proprement „ceux-ci *Spik. antri. Flak. Skak. mak.* „*Tabu Mihalatti Silac*. Que quoique ce „passage fût fort clair, la Loi expresse, & „ne souffrant aucune exception, néan-„moins sa Serènité Potuane avoit résolu „par une faveur particulière de me faire „grace, & de me pardonner mon crime, „tant à cause du défaut de mon esprit

„précoce, qu'à cause de l'ignorance où „j'étois par rapport à la Loi-même, & „aussi parce qu'on pouvoit faire grace à „un nouveau venu, un Etranger, sans vio„ler la Loi. Qu'enfin, pour me mi„eux témoigner sa faveur & sa bienveil„lance, il m'avoit accordé une place par„mi ses Coureurs ordinaires, dont il espé„roit que je serois satisfait.

En achevant ces mots, il manda le Kiva ou Secrétaire d' Etat, & lui ordonna de m'inscrire sur la liste des Candidats qui venoient d'arriver, & qui devoient être promûs. Ce Secrétaire étoit d'une figure avantageuse; car il avoit onze branches; & pouvoit par conséquent écrire onze lettres à la fois, en aussi peu de tems que nous en mettons à en écrire une: Cependant comme il étoit d'un jugement médiocre, il n'a jamais pû monter plus haut, & on le laissoit vieillir dans cet emploi, qu'il exerçoit dèja presque depuis trente ans. C'étoit lui pourtant à qui je voyois bien que j'aurois le plus à faire, & à qui je devois le plus m'attacher, puisque c'étoit lui qui écrivoit les Edits & les dèpéches.

Je me suis souvent étonné de la dexterité avec laquelle il s'aquittoit de ses fon-

fonctions: Ce n'étoit point une chose rare de le voir écrire onze copies d'une Lettre à la fois, & les cacheter toutes onze en même tems. L'avantage que cela donne, fait qu'on juge de la prospérité d'une Famille par le nombre des branches que les Enfans ont. De-là vient que dans ce Pais-là, les Acouchées qui se sont heureusement délivrées, en l'envoyant annoncer à leurs Voisins, & voisines, observent de faire spécifier le nombre de branches qu'a eu l'Enfant qu'elles ont mis au monde. Le bruit commun étoit que le Père du Secrétaire en question, avoit eu douze rameaux, & que toute sa Race étoit fameuse pour la quantité de branches.

Cependant je reçois le Diplome ou la Patente de ma nouvelle dignité, & me voila installé parmi les Coureurs de Son Altesse. Je fus me coucher dans la Chambre qu'on m'avoit préparée; mais quoique je me sentisse fort fatigué, je passai pourtant la meilleure partie de la nuit sans pouvoir fermer l'oeil: car j'avois continuellement dans la tête la bassesse de l'office à quoi j'étois condamné. Il me sembloit bien honteux & bien vilain à un Candidat du Ministère, un Bachelier du

grand globe d'être obligé de joüer le vil personnage de Coureur, & de Coureur d'un Prince Souterrain. Ce fut dans ces sortes de pensées que je passai une grande partie de la nuit sans pouvoir m'endormir: dans cette triste Situation, je lisois & relisois mon témoignage Académique, que j'avois apporté avec moi (j'ai déja dit que les nuits de ce Païs ne différoient guére des jours, quant à la clarté). J'étois toujours agité des mêmes réflexions, mais insensiblement je m'endormis tout-à-fait. Il me passa bientôt par l'esprit quantité d'images diverses. Il me sembloit encore que j'étois de retour dans ma Patrie, que je racontois aux gens jusqu'à m'enroüer, tout ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage en la Région souterraine. Bientôt il me sembloit, que je naviguois encore en l'air, et que j'étois aux prises avec un autre Oiseau sauvage, qui me donnoit bien de la tablature; les efforts que je croyois de faire, m'éveillèrent, mais à peine j'avois ouvert les yeux, que je vis devant moi un Singe d'une grandeur énorme, qui me frapa de crainte & d'horreur. Il étoit entré par une porte de ma chambre, qui n'étoit pas trop bien fermée, & s'étoit venu plaf-

cer

cer fur mon lit. La vuë de ce Phénomène imprévu me fit frémir, & m'éfraya de telle forte, que je me mis à crier au fecours, & à faire un fi terrible tintamare que toute la chambre en rétentit. Le bruit que je fis réveilla quelques Arbriffeaux, qui couchoient dans des lieux contigus à celui où j'étois. Ils entrent chez moi, & me trouvent luttant contre le Singe, ils ne balancent pas à me fecourir contre ce vilain Animal qu'ils chaffent enfin dehors. J'appris quelques jours après, que le récit de cette avanture avoit beaucoup divertit le Prince, qui de peur que pareil cas n'arrivât une feconde fois, & que je n'en fuffe mauvais marchand, ordonna qu'on m'habillât à la Souterraine, qu'on m'ornât avec de fauffes branches. (Car j'ai deja dit qu'on m'avoit renvoyé du feminaire, dans le même Etat où j'étois, quand j'arrivai dans la Principauté). On m'ôta donc mes Habits à l'Européenne, & pour la rareté du fait, on les pendit dans la Garderobe du Prince, avec cet Ecriteau, *Habillement d'une Créature Surterraine*. La - deffus, je penfois en moi-même; „Que diroit Maitre Jean „André tailleur à Berge, lui qui m'a fait „cet habit-là, s'il favoit qu'il y a de fon

„ouvrage

„ouvrage dans la Garderobe d'un Prince
„souterrain, & qu'il y est conservé avec
„soin parmi les choses les plus rares? Cer-
„tainement il iroit tout boufi d'orgueil, &
„cederoit à peine le pas aux Bourgmêtres,
„& aux Capitains de la ville.

Depuis ce tems, je dormis toujours fort tranquillement toute la nuit, & ne me réveillai jamais qu'au lever du soleil.

Cependant ayant reçu, comme je l'ai déja dit, mes lettres patentes de Coureur, on me chargea bientôt de quantité de commissions, & il me falloit toujours avoir les pieds en l'air pour porter des dépeches dans les Villes du second & du prémier rang. J'eus dans ces expéditions plus d'occasions d'examiner de plus près le naturel de cette nation, & je remarquai en plusieurs de ses Individus une admirable affabilité. Les seuls Habitans de la Ville de *Maholki* en étoient exceptés; ce ne sont que des Buissons, qui m'ont toujours paru rudes & peu civils. Chaque Province a ses propres Arbres ou Habitans; ce qu'il est aisé de remarquer chez les Païsans, qui ne se mêlent point avec ceux des autres districts, & qui sont tous natifs de celui où ils demeurent: mais pour les gran-

des

des Villes & furtout la Ville Royale, c'eſt un ramas de toute ſorte d'arbres. A meſure que je fréquentois d'avantage cette nation, je ſentois croitre en moi l'opinion que j'avois conçue de ſa prudence. Les loix & les coûtumes, que j'avois d'abord le plus blâmées, me paroiſſoient louables & remplies de juſtice & d'equité, mon mépris s'étant ainſi changé en admiration.

Il me ſeroit facile de donner ici une liſte complète de certains uſages, que j'ai condamnés, quand je les connoiſſois à peine, & que j'ai admirés après les avoir mieux connus. De Six cens exemples, je n'en veux rapporter qu'un ſeul qui exprime au naturel le caractère intérieur de cette Nation. Un certain Etudiant en Philologie briguoit le Rectorat d'un Collège. Sa Requête étoit acompagnée d'une lettre de recommandation fort ſingulière de la part des Habitans de la ville de *Nahami*. Leur Lettre portoit, que le Candidat avoit vécu dans le mariage avec une femme fort laſcive durant quatre ans, que pendant ce tems-là il s'étoit comporté en Homme paiſible, qui ſait ce que c'eſt que de porter des cornes en patience. Le témoignage étoit à-peu-près conçu de la manière ſuivante.

„Le

„Le favant & vénérable *Joctban Hu* „ayant demandé aux chefs de la Tribu, un „témoignage de vie & de mœurs, Nous „Citoyens du district de la ville de *Posko*, „attestons, que ledit *Joctban Hu* a passé „quatre ans entiers dans l'état de mariage „avec une Epouse infidelle, que durant „tout ce tems, il a vécu en fort bonne in„telligence avec elle, supportant ainsi pa„tiemment, & avec une fermeté d'ame „merveilleuse ses cornes, & son cocuage; „de sorte que si son Savoir répond à ses „mœurs, nous le jugeons très-propre à „remplir l'emploi de Recteur de l'Ecole „vacante. Donné le 10 du mois de Pal„mier 3000 après le grand Déluge. A ce témoignage étoit joint celui des Karattes concernant la Sience du Postulant, laquelle paroissoit être plus necessaire que les cornes, dont je devinois pourtant bien la rélation avec l'emploi de ce Maitre-cocu; & voici le sens de l'enigme renfermée dans le certificat en question: Une des vertus qui rendent surtout un Docteur recommandable, c'est la douceur; car s'il n'est armé d'une patience de fer, tout l'attirail, ni l'étalage de son érudition, ne le rendront pas plus propre à enseigner, ni à exercer l'emploi de Régent d'une Ecole où la co-

lère & l'emportement ne font que retarder les progrés des jeunes gens, en leur aigrissant l'esprit par des chatimens infligés mal à propos. Or, comme on ne sauroit donner de plus belles marques de modération qu'en supportant aussi patiemment un tel malheur domestique, que l'avoit supporté ledit Postulant, les Habitans du lieu n'avoient pas balancé d'insister sur cet argument, pour obtenir ce qu'ils demandoient en faveur d'un Maitre d'Ecole, dont ils se promettoient beaucoup, vû l'exemple éclatant qu'il avoit donné d'une patience à toute épreuve. On m'a assuré, que le Prince avoit ri de tout son cœur, à la vue de cette recommandation extraordinaire, qu'il ne crut pourtant pas si absurde qu'elle le paroit, puis qu'il confera l'emploi vacant au Postulant de question, qui de son côté ne démentit point l'idée que ses Amis avoient conçuë de lui, s'étant aquité des devoirs de sa charge avec toute l'adresse imaginable. Il régenta avec tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira l'amitié de tous ses Disciples, qui le regardoient plûtôt comme leur Père, que comme leur Régent. Ils se portoient à l'étude avec tant d'ardeur sous un maitre si patient & si débonnaire, qu'il y a peu d'école aujourd'hui dans tou-

te-

te la Principauté, d'où il sorte tous les ans autant d'Arbres savans & éclairés, qu'il en sortoit de celle-là.

Cependant ayant eu tout le tems d'étudier les proprietés du Païs, aussi bien que les mœurs & le caractère de la Nation, dans l'espace de quatre ans que j'y ai exercé l'office de Coureur, & comme ce qui regarde sa Police, sa Réligion, ces loix & ses Etudes, n'a été que fort legerement touché jusqu'à-présent dans cet Ouvrage, & que je n'en ai donné que quelques traits répandus cà & là, le Lecteur sera bien aise de voir dans le chapitre suivant cette matière traitée plus au long, & tous ces traits rassemblés comme en un faisceau.



CHA-

CHAPITRE V.

DE LA NATURE DU PAIS DES POTUANS, ET DU CARACTERE DE SES HABITANS.

La Principauté de Potu n'est pas bien grande, puisqu'elle ne fait qu'une petite partie du globe, où elle est placée. Tout ce globe s'appelle *Nazar*; il a à peine deux cens milles d'Allemagne en circuit; & on peut commodément le parcourir sans aucun guide; car on n'y parle partout qu'une seule & même Langue; quoique les Potuans soient fort différens des autres Peuples de ce globe dans les affaires publiques, & en tout ce qui regarde le gouvernement, aussi bien que dans les mœurs, & les coûtumes. Ils sont par rapport aux autres Peuples de Nazar, ce que les Européens sont à l'egard des Nations de nôtre monde, c'est-à-dire, qu'ils les surpassent tous en prudence & en sagesse. Tous les chemins du Païs de Potu sont distingués par des pierres placées à la distance d'un mille les unes des autres. Ces pierres ont des espèces de bras, ou d'autres figures, sur lesquelles on lit le chemin

qu'il faut tenir pour aller à telle ville ou village que l'on veut. Toute la Principauté est remplie de Bourgs, Villages, & Cités. Ce que je trouve de plus étonnant, c'est ce que je viens de remarquer, que non-obstant la diversité de mœurs, de coûtumes & de génie, les Habitans de ce globe s'acordent dans le langage, & parlent tous le même. Cela surprend agreablement un Voyageur, & le ravit, pour ainsi dire, en extase.

Le Païs est entrecoupé de rivières & de canaux, sur lesquels on voit voguer des batteaux à rames, qui fendent les ondes, non à force de bras comme chez nous, mais par des ressorts qui les font agir à la manière des automates, & qui font aller la Barque comme par une espèce de vertu magique; car il n'est pas possible, à moins qu'on n'ait des yeux d'Argus & une pénétration surnaturelle, de découvrir le nœud de cet artifice, tant ces Arbres sont ingénieux, & subtils dans leurs inventions.

Le mouvement de ce Globe est triple, comme celui de notre Terre, de sorte qu'on y distingue les tems tout de même que chez nous, par les jours, les nuits, les Etés, les Hyvers, les Printems & les Autom-

tonnes. Les lieux situés sous les Poles, sont plus froids que ceux qui en sont plus éloignés. Pour ce qui regarde la clarté, il y a peu de différence entre les nuits & les jours pour les raisons que j'en ai données ci-dessus. Et l'on peut même assurer que les nuits y sont plus agréables; car il n'est pas possible de rien imaginer de plus resplendissant que cette lumiére du soleil, qui est reflêchie & reverbèrée par l Hémisphère, ou le Firmament compacte, & renvoyée sur la Planète où elle se répand au long, & au large, comme si une Lune d'une grandeur immense, luisoit continuellement autour d'elle.

Les Habitans consistent en Arbres de diverses espèces, comme Chénes, Tilleuls, Peupliers, Palmiers, Buissons &c. d'où les seize mois de l'Année reçoivent leurs différens noms. L'Année souterraine contient seize mois, c'est l'espace de tems que la Planéte de *Nazar* est à faire sa révolution. Elle recommence son cours au bout de cet intervalle; mais comme le jour de ce recommencement n'est pas fixe, à cause du mouvement irrégulier de la Planète, qui varie comme celui de notre Lune, Mrs. les Faiseurs d'Almanachs se trouvent souvent hors de Game dans leurs calculs.

Les différentes Epoques reçoivent leurs noms des principaux évènemens. Le plus remarquable est l'apparition d'une comète, qui se fit voir il y a trois mille ans, & qui causa, dit-on, un déluge universel qui submergea toute l'espece *Arborienne*, aussi bien que toutes les autres créatures vivantes. Il y eut pourtant quelques individus, qui s'étant sauvés sur le sommet des montagnes, échapèrent à la fureur des flots. C'est de ces arbres échapés, que descendent ceux qui habitent aujourd'hui cette Planète. La terre y produit des herbes, des legumes, & presque les mêmes sortes de fruits que nous avons en Europe; mais on n'y voit point d'aveine, aussi n'y est-elle point nécessaire, puis qu'il n'y a pas de chevaux. Les Mers & les Lacs fournissent des poissons exquis, & ornent le païs de plusieurs rivages agreables, sur lesquels on voit des villes & des villages. La boisson ordinaire des Habitans est faite du suc de certaines Herbes qui sont toujours vertes, dans quelque saison que ce soit. Ceux qui vendent cette boisson, sont nommés vulgairement *Minhalpi*, Herbicocteurs *. Le nombre en est fi-

xé

* Voici encore un terme dont je me sers pour ma com-

xé dans chaque Ville, & ils ont seul le privilége de cuire ou distiler ces herbes. Ceux qui font ce métier ne peuvent exercer aucune autre profession, ni faire aucune autre espèce de commerce que ce soit. En revanche, il est expressément défendu à toutes les personnes qui ont des emplois publics, ou qui ont des pensions de la Cour, de s'ingerer dans ce négoce; par la raison que ces personnes à la faveur du crédit qu'elles ont aquis dans leur charge, attireroient tous les Acheteurs à elles, & donneroient la boisson à meilleur prix à cause des autres émolumens dont elles jouissent. Et c'est-là un inconvenient qui n'arrive que trop dans notre Monde, où l'on voit des Officiers & des Ministres, négocier, trafiquer, & s'enrichir en peu de tems par ces indignes monopoles, pendant qu'ils causent la ruine des Ouvriers & des Marchands.

Le nombre des Habitans s'acroit merveilleusement chaque jour, grace à un certain Edit, connu sous le nom de *Loi en faveur de la Propagation*. En vertu de cette Loi, les bienfaits, & les immunités aug-

commodité: je prie Mrs. les Puristes de me le passer. *Hanc petimus veniam damusque vicissim.*

mentent ou diminuent, selon le nombre d'Enfans qu'on a engendrés. Quiconque est père de six Enfans, est exempt de tout tribut ordinaire, & extraordinaire: car dans ce Païs-la, on croit que rien n'est plus avantageux à l'Etat que la vertu prolifique des mâles & la fécondité des femmes, en cela on pense bien différemment de la manière dont on pense dans notre Païs, où l'on impose un Tribut sur chaque Enfant, comme sur la chose du monde la plus inutile, & la plus pernicieuse. Personne dans cette Région-là ne peut exercer deux charges à la fois; car les Potuans ont pour maxime, que la moindre occupation demande une Personne tout entière. Surquoi je remarquerai, avec la permission de Mrs. les Habitans de notre globe, que les charges sont beaucoup mieux administrées chez cette Nation, que parmi nous; & la coûtume de ne pas exercer deux emplois dans le même tems, est si sacrée, qu'un Medecin n'ose point s'étendre, ni s'ingèrer dans toutes les parties de la Medecine, mais est obligé de s'en tenir à un certain genre de maladie; un Musicien, à un seul Instrument; & enfin il n'en va pas-là comme dans nôtre globe, où la plûralité des fonctions énerve les forces des Hommes

mes, augmente leur mauvaise humeur, fait négliger les Emplois, & est cause que nous ne sommes nulle part, parceque nous voulons être par tout. De-là vient qu'un Medecin élevé à la dignité de Ministre, voulant guérir les maladies des particuliers & celles de l'Etat, aigrit les unes & les autres; & si un Musicien veut joüer du luth, & faire le Magistrat en même tems, on ne peut attendre de lui que des dissonances. Insensés que nous sommes! nous admirons des gens qui ont l'audace de vouloir exercer plusieurs emplois à la fois, de s'ingèrer des plus importantes affaires, & qui se croyent propres à tout. Nous ne voyons pas que ce n'est-là que l'effet d'un téméraire orgueil, qui aveugle ces gens-là sur leur foiblesse; car s'ils connoissoient bien tout le poids des affaires, & la petitesse de leurs propres forces, ils refuseroient les faisceaux, & trembleroient au seul nom de Magistrature. Chez les Potuans, personne n'entreprend rien au-delà de ses talens. Il me souvient à ce propos d'avoir ouï discourir sur cette matière un illustre Philosophe nommé *Rakbasi*, lequel disoit. „Que chacun connoisse son propre génie; qu'il juge sévèrement „de ses vices & de ses vertus, de peur que

 „les

„les Comédiens ne paroissent plus avisés „que nous, car ils choisissent toujours les „Piéces qui sont le plus à leur portée, & „non pas celles qui sont les meilleures ? „Quoi donc, un Baladin saura sur le théâ„tre faire un discernement que le Sage ne „saura pas faire dans la vie ?

Les Potuans ne sont pas distingués en Patriciens & en Plébeïens, ou en Nobles & en Roturiers. Cette distinction avoit bien lieu autrefois parmi eux ; mais les Princes, ayant remarqué, que cela étoit une source de discordes & de divisions, abolirent toutes les prérogatives attachées à la naissance, & voulurent qu'on n'estimât plus que la vertu, & que l'on n'eût plus égard qu'à elle. Si la naissance donne quelque privilège aujourd'hui, ce n'est qu'à cause de la quantité des branches que l'on aporte en venant au monde, car l'on est estimé plus ou moins noble, à proportion de ce que l'on a de branches, par où l'on est rendu plus ou moins propre au travail des mains. Quant au génie & aux mœurs de la Nation, j'en ai déja parlé plus haut. J'y renvois le Lecteur, & je termine ce chapitre, pour passer à d'autres choses.

CHA-

* * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE VI.

DE LA RELIGION DES POTUANS.

Tout le systême de la Religion des Potuans se réduit à quelques articles, qui forment une confession de foi abrégée; mais pourtant un peu plus étendue que notre simbole Apostolique. Il est défendu sur peine d'être exilé au Firmament, de faire, des Commentaires sur les Livres saints. Et, si quelcun a la hardiesse de disputer sur l'Essence & les attributs de la Divinité, ou sur les proprietés des Esprits & des Ames, il est condamné à la phlébotomie, & renfermé dans l'Hôpital général; car ils prétendent, qu'il faut être fou, pour vouloir définir des choses où nôtre entendement se perd & s'obscurcit, comme la vuë d'un Hibou devant les raïons du soleil. Ils conviennent tous qu'il faut adorer un Etre suprême, dont la souveraine Puissance a créé toutes choses, & qui les conserve par sa Providence. A l'exception de ce culte universel, on ne chagrine personne pour avoir des sentimens opposés à ceux de la multitude sur les autres cho-

choses qu'on peut regarder comme des modifications de ce même culte. Ceux qui combattent publiquement la Réligion établie par les Loix fondamentales de l'Etat, sont punis comme perturbateurs du repos public. Pour moi qui ne me mêlois point de faire le Missionnaire, j'avois liberté entière de suivre mes sentiments à l'égard de ma Réligion, & personne ne m'inquiétoit sur ce sujet-là.

Les Potuans font rarement de prières; mais quand ils en viennent-là, c'est avec une telle ferveur, qu'on croiroit qu'ils sont extasiés. Quand je leur disois que dans mon Païs, on chantoit de saints Hymnes en vacant à des occupations manuelles, ils en paroissoient fort scandalisés, & me répondoient, qu'un Prince de la terre trouveroit tres-mauvais qu'on lui demandât une grace en se faisant friser ou en vergettant son habit. Ils n'aprouvoient pas plus nos Hymnes; estimant qu'il est ridicule de vouloir exprimer de la douleur & du repentir par des chants. Ils ajoutoient que c'étoit par des soupirs, & par des larmes que l'on pouvoit fléchir la colère divine, & non par la musique, ou par le son des flûtes & des trompètes. J'écoutois tout cela avec indignation, quand

je pensois surtout, que feu mon Père avoit été Chantre d'une Eglise, & avoit mis en musique divers Hymnes, qu'on chante à present dans les Temples, & que moi-même j'avois aussi voulu briguer autrefois une place de Chantre. Mais je retenois ma colère, sachant que ceux de cette nation souterraine défendent leurs opinions par tant de raisons spécieuses, qu'il n'est pas aisé de les ramener de leurs erreurs, quelque évidentes qu'elles soient. Il y a encore bien d'autres verités qu'ils combattent avec non moins d'adresse, & de vraisemblance: par exemple, quand je disois à ceux avec qui je vivois un peu familièrement, qu'il n'y avoit point de salut à espérer pour ceux qui croupissoient dans les ténèbres de l'erreur, ils me répondoient aussitôt, qu'il ne falloit pas être si promt à damner les gens, de peur de se damner soi même, par des jugemens si téméraires; & que cette facilité à damner les autres, ne partoit que d'un esprit d'arrogance, & de présomtion qui ne pouvoit plaire à Dieu, qui aime l'humilité: Que de condamner les sentimens d'autrui, & de vouloir faire recevoir les nôtres par la force, c'étoit déclarer qu'on vouloit avoir seul les lumières de la raison en partage, & tomber

ber par conséquent dans le défaut des Foûs, qui croyent seuls être sages. Mais lorsque j'objectois à mon Adversaire ce que je croyois dans ma consience, il loüoit mon argument, & m'exhortoit à suivre toujours le témoignage de cette même consience, ajoutant qu'il tacheroit de m'imiter en cela, puisqu'en suivant chacun le dictamen de sa consience, on coupoit court à la dispute, & qu'on faisoit cesser tout Differend.

Voici encore quelques erreurs que mes Potuans défendoient avec beaucoup de chaleur. Ils ne nioient pas que Dieu ne dût récompenser les bonnes, & punir les mauvaises oeuvres; mais ils prétendoient que cette rétribution de récompense & de châtiment n'auroit lieu qu'aprés cette vie. Je leur aportois pourtant plusieurs exemples de gens qui avoient été châtiés dès cette vie à cause de leurs crimes; mais eux m'en alleguoient autant de contraires de plusieurs Arbres tres-scelerats, qui avoient joui de toute sorte de bonheur pendant tout le tems qu'ils avoient vécu. „Toutes les fois, disoient-ils, que nous „disputons contre quelcun, nous tirons „nos principales preuves des exemples „de la Vie ordinaire, & nous ne faisons at-

„ten-

„tention qu'à ceux qui peuvent fortifier „nos raisonnemens, sans nous soucier des „autres exemples qui pourroient les com- „battre. : Je voulois encore leur objecter le mien-propre, leur montrant, que ceux qui m'avoient causé du mal, avoient tous fait une fin malheureuse. A cela ils ré- pliquoient, que c'étoit un sot amour de moi-même qui me le persuadoit, une va- nité qui me faisoit croire que je valois mieux, & que je méritois plus devant Dieu, que d'autres Personnes, qui après avoir souffert mille injures, sans les avoir méritées en aucune façon, avoient vû vi- vre leurs Persécuteurs dans une Prosperi- té continuelle, jusqu'à une extrême vieilles- se. Enfin, lorsque je leur soûtenois, qu'il falloit prier Dieu au moins une fois par jour; ils répondoient qu'ils ne nioient point la necessité de la prière; mais qu'ils étoient persuadés, que la vraye pieté ne consistoit pas en cela, mais dans l'exacte observance de la Loi divine. Pour preu- ve de ce Systême, ils se servoient de la comparaison familière d'un Prince ou d'un Legislateur. „Un Souverain, disoient-ils, „a deux sortes de sujets, les uns, soit ma- „lice, soit foiblesse, transgressent tous les „jours ses ordonnances, & paroissent néan-

„néanmoins à sa Cour où ils lui font con-
„tinuellement de nouvelles priéres, & lui
„demandent sans cesse le pardon de leurs
„fautes, où ils vont bientôt retomber.
„Les autres sujets au-contraire, ne vien-
„nent que rarement à la Cour, si ce n'est
„qu'on ne le leur commande, & se tenant
„toûjours chez eux, ils observent fidéle-
„ment, & exécutent avec courage les Edits
„du Souverain: ils ne laissent échaper
„aucune occasion de lui témoigner leur
„obéissance. Qui doute qu'il ne juge ceux-
„ci plus dignes de son affection, & ne
„regarde les autres comme des sujets
„lâches, méchans, à cause de leurs trans-
„gressions, & incommodes à cause de leurs
„continuelles demandes?

Je me exerçois quelque fois à de pareilles disputes avec quelques-uns de mes Amis, quoique ce fût sans aucun succés. J'obmettrai quelques autres Controverses de même espéce, & je continuerai à expliquer les principaux dogmes de la Réligion de ces Peuples. laissant au Lecteur le soin de noter ce qui lui paroitra le plus digne de son admiration.

Les Potuans croyent un seul Dieu souverainement puissant, créateur, & conservateur de toutes choses; ils prouvent son

son unité & sa toute-puissance par la grandeur, & l'harmonie qui se rencontre dans les oeuvres de la création. Comme ils sont fort versés dans l'Astronomie & dans la Phisique, ils ont des idées si grandes au sujet de l'Essence, & des Attributs de Dieu, qu'ils ne peuvent souffrir qu'on en raisonne, comme si l'esprit pouvoit pénétrer dans ce sanctuaire impénètrable. L'année est partagée en cinq jours de fête, dont le prémier est célèbré avec beaucoup de dévotion dans des lieux obscurs, où la lumière du Soleil ne peut pénètrer; pour marquer que la Divinité qu'ils adorent est incompréhensible. Ils paroissent dans ces lieux comme hors d'eux mêmes, transportés de respect, & d'admiration pour l'Etre suprême. La cèrémonie dure depuis le matin jusqu'au soir, & ils sont comme immobiles durant tout ce tems-là. Cette Fête est appellée *le jour du Dieu incompréhensible*. Elle tombe au prémier du Mois de Chêne. Les autres quatre fêtes se célébrent à d'autres tems de l'année, & sont instituées pour rendre des actions de graces à Dieu, pour les bienfaits qu'on en a reçus. Il y a peu de gens dans tout le Païs qui n'assistent à ces solennités. Ceux qui s'en absentent, passent pour de mau-

vais

vais sujets, & sont toujours méprisés, à moins qu'il n'y ait eu des raisons légitimes qui les ayent empêchés. Les Formules des Oraisons publiques sont conçues de manière, qu'il n'est pas question de ceux qui prient, mais seulement du salut du Prince & de celui de l'Etat, de sorte que personne ne peut faire en public de prière particulière pour soi. La raison de ce règlement est, afin que les Potuans soient toujours bien persuadés, que le salut de chacun d'eux en particulier, est si étroitement lié avec celui de l'Etat, que l'un ne peut être separé de l'autre.

Ils ne contraignent personne, ni par force, ni par des amendes pécuniaires, à assister au Culte Divin; car comme ils font consister la pieté dans l'amour de Dieu, & qu'on sait d'expérience, que la violence réfroidit l'amour, bien loin de le rallumer; ils disent, qu'il est non seulement inutile, mais même criminel de vouloir exciter les tiédes à force de coups. Ils appuyent ce sentiment d'une autre comparaison familière. Si un Epoux, disent-ils, voulant exiger de son Epouse un amour reciproque, s'y prend par la violence, acable cette Femme de coups de poings, & la rosse pour l'amener à son but,

but, tant s'en faut, qu'il lui inspire par-là, de l'amour, qu'au contraire, il ne fait qu'acroitre sa froideur qui se change enfin en haine & en horreur.

Tels sont les principaux points de la Théologie Potuane, qui paroitra à quelques-uns la pure Réligion naturelle, comme elle me le parut d'abord à moi-même. Mais les Potuans soûtiennent que tous leurs Dogmes sont fondés sur la révélation, & se trouvent contenus dans un Livre qui leur fut envoyé du Ciel, il y a quelques siécles. „Autrefois, disent-ils, nos „Ancêtres se contentoient de suivre la Ré„ligion naturelle; mais l'expérience a „montré que les lumières de la seule nature „ne suffisoient pas pour régler le cœur, „& que les préceptes qu'elles prescrivent, „s'éfacent avec le tems par la paresse & la „négligence des uns, & par les subtilités „philosophiques des autres, n'y ayant rien „qui puisse arrêter la liberté de penser, ou „la réduire dans de justes bornes, ce qui „entraîne d'ordinaire la dépravation; que „c'étoit à cause de cela que Dieu leur „avoit voulu donner une Loi écrite.„ Ces raisons me faisoient toucher au doigt l'erreur de ceux qui prétendent que la révelation n'est d'aucune necessité: Et je ne

puis m'empêcher d'avouer ici, que si les différens articles de la croyance des Potuans ne me paroissoient pas mériter de grands éloges, je croyois du moins qu'ils n'étoient pas tous à mépriser, bien qu'il y en ait quelques-uns auxquels je ne saurois souscrire. Une chose me sembloit digne de louange & d'admiration, c'est que dans leurs guerres, & lorsqu'ils revenoient victorieux de leurs Ennemis, au lieu de réjouïssances & des *Te Deum* que nous chantons chez nous, ils passoient plusieurs jours dans la retraite & dans le Silence, comme s'ils eussent eu honte de leur triomphe, acheté au prix du Sang de leurs semblables. Ce sont ces sentimens d'humanité, qui sont cause que dans les chroniques souterraines il est fait rarement mention d'actions militaires; mais on y voit seulement, les Etablissemens, les Loix & les Fondations de l'Etat.



CHA-

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE VII.

DE LA POLICE.

Chez les Potuans, la Souveraineté est héréditaire, & affectée à une seule Famille ; Cette succession se soûtient depuis mille ans entiers, & est observée fort réligieusement. Ces Peuples s'en sont neanmoins écartés une fois, comme on le peut voir dans les annales du Païs. Le bon-sens leur avoit dicté, que ceux qui commandent aux autres doivent les surpasser en prudence, & dans toutes les autres Vertus morales. Sur cela, quelques-uns d'entr'eux se mirent en tête, qu'il falloit plutôt avoir égard au mérite qu'à la naissance, & élever à la supréme dignité celui qui seroit reconnu pour le plus Sage des Citoyens. Dans cette pensée ils interventirent l'ordre dèja établi dans le Gouvernement, & d'un commun accord, ils élevèrent à la Souveraine Puissance un certain Philosophe nommé Rabaku. Celui-ci gouverna d'abord avec tant de douceur & de sagesse, qu'il commença à être regardé comme le modéle des Princes. Cependant ce bonheur fut

de peu de durée; les Potuans s'apperçurent, mais trop tard, que la maxime vulgaire est fausse, qui dit que les Etats sont heureux qui sont régis par des Philosophes Rois. Car le nouveau Monarque tiré de la poussière & élèvé au plus haut rang ne pouvoit supléer par ses seules Vertus à ce grand art de régner, qui concilie le respect & la vénération, & qui lui manquoit absolument. Ceux qui s'étoient vus autrefois ses égaux, ou ses supérieurs, ne pouvoient guère se résoudre à obeïr à un personnage qu'ils croyoient au-dessous d'eux, & toutes les fois que le nouveau Prince leur donnoit des ordres, ils ne les exécutoient qu'en murmurant ne réfléchissant point sur ce qu'étoit alors Rabaku, mais sur ce qu'il avoit été avant son élèvation.

Le Prince espérant de ramener les Esprits par la douceur, caressoit tous ses Courtisans; mais ses caresses ne lui servirent de rien, & l'on commença à lui résister & à le contredire ouvertement. Rabaku crut alors, qu'il falloit recourir à d'autres remèdes, pour contenir ces gens inquiets; il cessa d'user de clémence, & donna dans la cruauté. Mais cette autre extrèmité ne fit qu'enflamer ces étin-

celles, qui dégènérèrent bientôt en Incendie. Les sujets se révoltèrent ouvertement contre lui, & la première rébellion ayant été mal-assoupie, alloit bientôt être suivie d'une seconde, si Rabaku, considérant enfin qu'un Etat ne peut subsister, s'il n'est régi par quelcun dont la naissance illustre & le souvenir de ses Ancêtres, lui concilie l'amour & le respect des Peuples, n'avoit abdiqué la Souveraineté en faveur d'un Prince, que le droit de naissance y appelloit. Ainsi la Paix fut rendue à l'Etat avec son légitime Prince: & les Potuans ont toujours observé depuis de ne rien changer à l'ordre de la Succession; & ils ne s'en départiront jamais, sans une necessité pressante. On lit néanmois dans les annales, qu'un autre Philosophe voulut aporter un tempérament à la Loi faite en faveur de la Succession; c'étoit non pas de renoncer à l'ordre établi pour la Famille souveraine, mais de choisir parmi les enfans du Prince celui qui paroitroit le plus digne de régner, & de lui déférer le sceptre. Ce Philosophe ayant ainsi proposé le nouveau réglement, se soûmit à l'examen accoutumé dans sa Patrie. On lui mit la corde au coû, pendant qu'on délibéroit

 sur

sur l'utilité qu'on pourroit retirer de son Projet. Le Sénat s'étoit assemblé à cet effet. On récueillit les voix, & le plus grand nombre se trouva contraire. Il fut dècidé que la nouvelle Loi étoit témèraire & pernicieuse, & comme telle, on la condamna. Les Sénateurs crurent que ce nouveau réglement ouvriroit la porte à une infinité de troubles & de dissentions, donneroit occasion aux autres jeunes Princes d'exciter des seditions, & qu'ainsi il valoit mieux s'en tenir au droit de primogéniture, & reconnoître pour légitime successeur à la couronne l'Aîné des Princes, quoique les Cadets eussent plus de mérite que lui. La nouvelle Loi ayant donc été abolie, l'Innovateur fut étranglé; car les Innovateurs ou Faiseurs-de-projets sont les seuls qu'on punit de mort dans ce païs-là. Les Potuans croyent que les Réformations, quelque justes, & bien digèrées qu'elles soient, ébranlent les fondemens de l'Etat, & qu'elles le renversent de fond en comble, lorsqu'elles sont hâtées & mal-conçues.

Quoique l'autorité du Souverain ne soit point bornée par les loix, on peut dire néanmoins que les Princes Potuans gouvernent plutôt en Pères, qu'en Souverains.

rains. Ils aiment la Justice, non pour se conformer aux Loix, mais uniquement pour l'amour d'elle-même. Ils savent acorder la liberté des Peuples avec les droits de la souveraine puissance, deux choses qui par tout ailleurs paroissent incompatibles.

Parmi les maximes de ces Princes, l'une des plus louables, est celle qui les porte à maintenir entre leurs sujets une juste égalité, autant que la sûreté de l'Etat le peut permettre. Là, on ne voit point ces différentes classes de dignités qui sont parmi nous; Les inférieurs obéissent à leurs superieurs, les jeunes-gens vénèrent les Vieillards, & puis c'est tout.

Il est vrai, que les Annales du Païs font foi, que quelques siècles auparavant, les distinctions de Dignités & de rangs avoient eu lieu parmi les Potuans, & avoient été même règlées par des ordonnances publiques; mais il paroit aussi qu'elles occasionnèrent divers troubles dans les familles; car l'Aîné ne vouloit pas ceder à son frère Cadet, ni le père à ses Fils, de sorte qu'un Arbre fuyoit la présence de l'autre, pour prévenir les disputes de rang; ce qui interrompoit le commerce

 de

de la vie, les converfations & les Societés. Ce n'étoit pas-là le feul inconvenient: car ces diftinctions allant toujours en augmentant, il arrivoit que les Arbres les plus recommandables par leurs qualités perfonnelles, & par la quantité de leurs branches, lorfqu'ils fe trouvoient par hazard à quelque feftin, ou à quelqu'autre affemblée, étoient toujours assis fur des tabourets aux dernières places, parceque tout Arbre qui avoit un mérite intérieur, de la fageffe & de la grandeur d'ame, ne pouvoit jamais fe réfoudre à affecter un vain caractère de primauté, qu'il méprifoit; Mais les Arbres fans mérite, qui n'étoient bon à rien, voulant cacher ce defaut-là, fous un clinquant propre à éblouir les foibles, fatiguoient le Prince par des follicitations continuelles; jusques à ce qu'ils euffent obtenu quelque titre. De-là vint que les titres devinrent dans la fuite la marque à quoi l'on connoiffoit les Arbres les plus méprifables.

C'étoit une chofe bien rifible pour les Etrangers, qui fe trouvoient dans quelque affemblée des Potuans de ce tems-là, de voir les plus vils Buiffons placés dans des fauteuils, ou fur des Sofas; pendant que des Palmiers, des Chênes, ou des Cédres

à dix

à dix ou douze branches, étoient assis sur des bancs ou des tabourets; car il est à remarquer qu'il y avoit peu de Buissons qui n'eussent un Caractère. Cette marote d'avoir des titres, avoit surtout saisi les Femelles des Arbres; les unes étoient Conseillères d'Economie, d'autres Conseillères d'Etat, & d'autres Conseillères de la Cour. Enfin l'aveuglement de quelques Arbres causé par cette sotte ambition, étoit montée à un si haut degré, que quoiqu'ils n'eussent reçu de la nature que quelque, deux, ou trois branches, ils vouloient néanmoins avoir le titre d'Arbres à dix ou douze branches; le plus petit buisson vouloit être appellé Palmier: ce qui est aussi impertinent que lorsqu'on donne le titre de *Bien-né*,* à un homme horrible, ou celui de *noblement-né* à un autre qui est issu de bas lieu.

G 5 Cette

* Il y a dans l'original en parenthése, *Wohlgebohrn*, & *Edelgebohrn*; ce sont des titres par où les Allemands ont coûtume de commencer leurs Lettres quand ils écrivent à certaines Gens; car chez eux chaque état, chaque profession à ses titres particuliers: ceux qui voudront les apprendre n'ont qu'à lire Schmotter, qui en a donné une longue Liste.

Cette tendresse pour les titres étant devenue parmi les Potuans une espèce de maladie épidèmique, un Citoyen de Kéba osa proposer une Loi qui abrogeât cette coûtume. Il fut aussi tôt mené, selon l'usage, sur la place publique, & on lui mit la corde au coû. Le Sénat assemblé, il ne se trouva personne dans cette auguste compagnie qui osât combatre ouvertement le nouveau projet, ainsi il fut déclaré, à la plûralité des voix, utile & avantageux à l'Etat, & celui qui l'avoit proposé fut couronné, & mené en triomphe par toute la Ville. On trouva même quelque tems après qu'il avoit rendu un très grand Service à l'Etat, & on l'éleva à la dignité de Kadoki ou de Grand-Chancelier.

Depuis lors la Loi de l'égalité entre les Citoyens a été saintement observée, & s'il y a encore de l'émulation parmi eux, c'est de se surpasser en vertus & en mérite les uns les autres. Il paroit néanmoins par l'histoire de ce Païs-là, que depuis l'abrogation de la coûtume en question, il s'est trouvé un particulier, qui à la vérité n'a été imité d'aucun autre, mais qui travailla deux fois sous main à faire revivre les dignités & les titres. Ayant d'abord été découvert, on lui ouvrit la veine pour la

pre-

première tentative, & à la seconde, il fut relegué au Firmament. De sorte qu'à présent les dignités & les titres sont à jamais banis du Païs de Potu; il est bien vrai que les hauts Magistrats déclarent par une espece de distinction, certaines professions plus nobles que les autres; mais cela ne peut s'appeller ni titre, ni dignité, vû qu'on n'aquiert par-là aucun droit de primauté, aucun honneur de rang dans nulle assemblée. Ces distinctions se remarquent dans les Edits, ou les ordonnances du Prince, qui sont ordinairement terminées par ces paroles: Mandons, & enjoignons à tous nos Laboureurs, Fabricans, Ouvriers, Philosophes, Artisans, & Officiers de notre Cour. On m'a même assuré que dans les Archives du Souverain, on trouvoit un catalogue de ceux qu'on distinguoit du reste des Sujets, selon les Classes suivantes.

1. *Classe*. Ceux qui ont secouru de leur Patrimoine, l'Etat dans des tems difficiles.

2. *Classe*. Les Officiers qui servent *gratis*, & sans aucun salaire.

3. *Classe*. Les Païsans, & les Laboureurs qui ont huit branches, ou d'avantage.

4. *Classe*.

4. *Classe.* Les Laboureurs à sept branches, ou moins.

5. *Classe.* Les Fabricans, ou Manufacturiers.

6. *Classe.* Les Ouvriers qui exercent des professions nécessaires.

7. *Classe.* Les Philosophes & les Docteurs mitrés de l'un & de l'autre Séxe.

8. *Classe.* Les Artisans.

9. *Classe.* Les Marchands.

10. *Classe.* Les Officiers de la Cour qui ont 500 *Rupats* de gages;

Et ceux enfin qui en ont 1000.

L'arrangement de ces distinctions me parut tout-à-fait ridicule, & il n'y a personne en Europe qui ne le trouve tel, s'il en entend jamais parler. Pour moi je cherchois la raison de ce renversement de l'ordre reçu parmi nous, sur quel motif il pouvoit étre fondé, & par quels argumens ceux du monde souterrain le défendoient; mais j'avoue que je n'y ai jamais rien pû comprendre, & que je le trouve encore tout aussi paradoxe, que lorsque je le vis pour la prémière fois.

Voici quelques autres traits qui m'ont paru dignes d'attention. Plus un Potuan reçoit de bienfaits & de gratifications de la part de l'Etat, plus il se montre humble & sou-

soûmis. Ainsi je voyois *Bospolak*, qui passoit pour le plus riche de la Nation, saluer avec tant d'humilité ceux des Citoyens qu'il rencontroit en ruë, qu'il baissoit toutes ses branches; & lorsque je demandai la cause de cette étonnante soûmission, on me répondit que ce personnage étoit le plus riche des Citoyens, qu'il étoit redevable de ses richesses aux bienfaits dont le Public l'avoit comblé, qu'ainsi il devoit d'autant plus d'attention aux membres de la République, qu'il en avoit plus reçu de bienfaits que personne. Il n'y a néanmoins aucune Loi qui oblige à cette attention; mais comme les Potuans considérent chaque chose avec un grand sens, & beaucoup de jugement, ils se sont imposé tacitement eux-mêmes ce devoir, qu'ils ont regardé comme l'effet naturel de la reconnoissance; & en cela ils pensent bien autrement qu'on ne pense dans nôtre monde, où ceux que l'Etat élève & enrichit le plus, sont les plus orgueilleux, & ceux qui affectent le plus de dédain envers les Pauvres. Les Citoyens à qui les Potuans sont obligés de marquer le plus de respect, sont ceux qui ont procréé beaucoup d'Enfans. Voilà leurs Héros, voilà ceux dont la Postérité chèrit le souvenir, & à qui seuls elle

le acorde le surnom de *grande*; agissant en cela bien plus sagement, que nous, qui donnons cette Epithète à des Destructeurs du genre humain. On peut aussi juger par-là de ce que les Potuans penseroient d'Alexandre, & de César, qui ont fait mourir des millions d'Hommes, & sont morts eux-mêmes sans laisser de successeur. Il me souvient d'avoir vû à Kéba l'Epitaphe d'un Païsan, contenant les paroles suivantes: Ci git Jochtan le grand, qui fut Père de trente Enfans, & le Héros de son tems. Il est pourtant à remarquer que ce talent prolifique ne suffit pas pour aquerir tant de gloire; & que ce n'est pas assés d'engendrer des Enfans, mais il faut encore leur donner une bonne éducation.

Quand on veut publier une Loi ou un réglement de police, on procède avec beaucoup de lenteur à la manière des anciens Romains. On affiche l'Edit, ou la Loi, dans les marchés de chaque Ville, chacun est en droit de l'examiner, & d'en raporter son sentiment au Conseil des Prudens, assemblé à cette fin dans chaque Ville de la Principauté. Lorsque la Loi n'est point rejettée par le Peuple, on l'envoit au Prince qui la confirme, la souscrit, & la fait publier.

publier. Cette lenteur paroitra peutétre ridicule à quelques-uns; mais on doit faire attention que l'effet naturel de ces précautions, c'est la durée éternelle de la Loi; & je sai de bonne part, qu'il y en a telle chez ce peuple, qui dans cinq cens ans n'a pas reçu le moindre changement.

Le Prince a une liste des Arbres les plus illustres de ses Etats, avec le témoignage des Karattes, à l'égard de leur savoir, & celui des Chefs de Tribu, à l'égard de leurs mœurs. Par ce moyen, il y a toujours un nombre suffisant de sujets capables, pour remplir les Charges vacantes. Personne ne peut s'aller établir dans un endroit, ou y faire quelque séjour, s'il n'est muni de bonnes attestations touchant la vie qu'il a menée dans le lieu où il a habité ci-devant; & s'il ne donne caution pour celle qu'il veut mener dans celui où il vient. Il est défendu sur peine de mort de faire des commentaires, ou d'interprèter une loi qui a été une fois reçue & établie par l'autorité publique. De sorte qu'on est encore plus sevère à cet égard, qu'à l' égard des livres qui concernent la Réligion: la raison que les Potuans en donnent eux-mêmes, c'est, disent-ils, que „lorsque quelqun entre dans „les

„les matières de la Foi, il ne fait tort qu'à
„lui seul; au-lieu que s'il erre en donnant
„un faux sens à la Loi civile, ou en dou-
„tant de celui qu'elle exprime naturelle-
„ment, il s'opose à l'autorité légitime, &
„trouble la tranquillité de l'Etat.

J'ai dèja parlé de la Cour du Prince de Potu; j'ai aussi remarqué que le Kadoki ou Grand-Chancelier tient le premier rang parmi les Officiers de la Cour. Après lui vient le *Smirian*, c'est-à-dire le Grand-Tréforier. L'Arbre qui possedoit alors cet emploi étoit une Veuve à sept branches, nommée *Rahagna*. Son intégrité, & les autres vertus qu'on louoit en elle, l'avoient fait élever à ce poste considérable. Il y avoit déja quelque tems qu'elle l'occupoit, & même on peut dire qu'elle en avoit fait les fonctions plusieurs années avant la mort de son Mari, qui ne faisoit rien sans consulter son Epouse, dont il étoit plutôt le Vicaire que l'Epoux; car il ne signoit, & ne scelloit aucun papier tant-soit-peu considérable, que lorsque sa Femme étoit en couches. Rahagna avoit deux Frères, dont l'un étoit Inspecteur des Apartemens du Prince, & l'autre Boucher de la Cour, & quoiqu'ils eussent une sœur elevée à un si haut rang, ils n'ont jamais pû

pû devenir autre chose, tant il y a d'équité & de discernement à cette Cour-là dans la distribution des charges.

Cette même Rahagna, occupée à des fonctions si relèvées, ne s'est jamais dispensée d'alaiter un Enfant postume qu'elle avoit: & comme cela me paroissoit trop incommode, & peu digne d'une Femme si distinguée. „Et quoi, me répondit un „Potuan, vous imaginez-vous que la Na„ture n'ait donné de mamelles aux Fem„mes, que pour orner leur gorge, & non „pas pour nourrir leurs Enfans? Le Lait „influe plus qu'on ne pense sur les mœurs „des Enfans, qui sucent souvent avec lui „le génie & les inclinations de la Nourri„ce. Les Mères qui refusent d'alaiter „leurs Fruits rompent le lien le plus doux „de l'amour qui doit étre entre elles & eux. „C'est pourquoi toutes les Dames de ce „Païs-ci sont les seules Nourrices de leurs „Enfans. Le Prince Hérèditaire n'avoit alors que six ans. Il donnoit de grandes espérances, & on remarquoit en lui de belles semences de vertu, & un heureux Naturel. Il étoit déjà orné de six branches, ce qui est rare dans un âge si tendre. Personne n'en aporte autant en naissant, mais elles viennent, & croissent

avec les années. Le Precepteur du jeune Prince, étoit le plus ſage de tous les Arbres. Il inſtruiſoit ſon diſciple dans la connoiſſance de Dieu, dans l'Hiſtoire, les Matématiques & dans la morale. J'ai vû moi-méme le célèbre Traité de Morale, ou l'abregé politique qu'il avoit compoſé à l'uſage de ſon Elève. Cet ouvrage a pour titre: *Mabalda Libab Helil:* c'eſt-à-dire, *le Gouvernail de l'Etat*. Il renferme des préceptes très-ſalutaires, dont je me rapelle encore quelques-uns, que voici.

1. Il ne faut pas aiſément ajoûter foi à la louange, ni au blâme; mais ſuſpendre ſon jugement jusqu'à ce qu'on ait une connoiſſance parfaite de la choſe blâmée, ou louée.

2. Si quelcun eſt accuſé, & convaincu d'un crime, on doit examiner s'il n'auroit point fait ci-devant quelque bonne action, & comparant ainſi le bien & le mal, avoir égard à l'un & à l' autre en prononçant la ſentence.

3. Le Souverain doit ſe confier aux Conſeillers incommodes & contrediſans, comme aux plus ſages de ſes ſujets: car on ne va pas s'expoſer au danger de déplaire

plaire pour dire la verité, si l'on ne préfère le salut de l'Etat au sien propre

4. Que le Souverain n'admette personne dans son Conseil qui n'ait des fonds dans le Païs, car ces sortes de gens ont toujours leurs interets liés avec ceux du Public, au lieu que ceux qui ne possédent point de biens immeubles dans l'Etat, ne le regardent pas comme leur Patrie, mais comme une espèce d'Auberge où ils s'arrètent en voyageant.

5. Le Prince peut se servir du ministère d'un méchant Arbre en quelques rencontres, s'il le trouve propre à certaines affaires: mais ce seroit une imprudence à lui d'honorer de ses bonnes graces un tel Arbre; car, si un mauvais sujet jouït de la faveur de son Maître les emplois ne seront plus occupés que par des Méchans, que le favori se fera un plaisir d'avancer.

6. Les Souverains doivent tenir pour suspects ceux qui leur font la cour, & qui se promènent continuellement dans leur Antichambre; car quiconque paroit trop souvent à la Cour, sans y étre appellé, a déja commis quelque vilaine action, ou en médite quelcune.

7. Les gens avides d'honneurs ne méritent point l'attention du Souverain; car

comme on ne mandie que quand on est pauvre, & pressé par la faim, ainsi on n'est avide de titres, & d'honneurs, que lorsqu'on n'est point en état de s'aquerir de l'estime par le mérite, & la vertu.

8. (Voici un précepte très utile à la vérité, mais que je ne pouvois approuver à cause de l'exemple odieux dont il est apuyé.) Il ne faut pas croire qu'aucun Citoyen ne soit absolument bon à rien; car personne n'est si hèbété ni si stupide, qui, au moyen d'un bon choix, ne puisse rendre quelque service, & qui n'excelle même en quelque chose. Par exemple, celui-ci a du jugement, l'autre de l'esprit; l'un a la force du génie, l'autre celle du Corps; celui-ci est propre à étre Juge, l'autre à étre Gréfier; l'un a le don d'inventer, l'autre celui de bien exécuter; & ainsi peu de Gens peuvent passer pour inutiles dans ce monde. Que s'il se trouve néanmoins des Créatures qui nous paroissent telles, ce n'est pas la faute du Créateur, mais de ceux qui ne consultent point assés les talens, & les forces d'un chacun, & ne les employent point selon leur portée. (Ce sentiment étoit confirmé par mon propre exemple en ces termes) Nous avons vû de notré tems un Animal

sur-

furterrain, que chacun regardoit comme le poids le plus inutile de la terre, à cause de la promtitude de son esprit, mais qui pourtant ne nous a pas été d'un petit usage par la légerèté de ses piés. (Quand j'eus lû cet article, je me dis tout bas à moi-même; *Le commencement est d'un honnête Personnage, mais la fin est d'un fripon.*)

9. Ce n'est pas une petite affaire à un Prince, qui sait l'Art de régner, que de faire choix d'un bon Précepteur, pour celui de ses Fils qui doit lui succèder. Il ne faut confier cet emploi qu'à une personne d'une pieté, & d'une érudition reconnuë, vû que le salut de l'Etat dépend de l'institution ou de l'éducation de celui qui est destiné à le gouverner; & que ce qu'on apprend dans l'Enfance, devient une seconde nature. Il est nécessaire qu'un Souverain aime sa Patrie, & que cet amour se répande sur tous ses sujets: C'est vers ce but qu'il faut diriger l'esprit d'un Elève que sa naissance appelle au Trône, & c'est à quoi tous les soins du Précepteur doivent tendre.

10. Un Souverain doit connoitre à fond le genie & le tempérament de ses sujets, & s'y conformer. S'il veut remédier à leurs

leurs défauts, il faut que son exemple opère ce changement, & non pas ses Edits; car

Les exemples des Grands ont beaucoup d'influence
Sur ceux qui sont soûmis à leur obéïssance.

11. Il ne doit pas souffrir que personne vive dans l'oisiveté; vu que les Gens oisifs sont à charge à la Patrie, & que ce n'est que par l'industrie, & le travail continuel, que les forces de l'Etat s'acroissent, & qu'on prévient les mauvais desseins, & les machinations, qui sont les fruits ordinaires de l'oisiveté, ainsi il vaut mieux occuper les esprits par des jeux & des divertissemens, que de les laisser dans le repos après le travail.

12. Le Prince doit se faire un devoir d'entretenir l'union & la concorde parmi ses sujets; mais il ne fera pas mal de fomenter de petites divisions, entre ses Ministres; puisque par-là on découvre souvent bien des verités, comme les Juges découvrent l'état d'une cause par les disputes des Avocats.

13. Le Souverain agit prudemment qui assemble son Conseil pour délibèrer sur des affaires importantes; mais il agira encore mieux, s'il consulte chaque Conseil-ler

ler en particulier; car dans une aſſemblée où il faut dire ſa penſée à haute voix; il arrive d'ordinaire, que le plus éloquent des Conſeillers entraîne les autres à ſon avis, & le Souverain au lieu du ſentiment de pluſieurs, n'entend que celui d'un ſeul.

14. Les chatîmens ne ſont pas moins néceſſaires, que les récompenſes; car les uns arrétent le vice, & les autres encouragent la Vertu. Ainſi il faut récompenſer juſqu'aux Méchans lorſqu'ils ſont quelque choſe de bon, afin d'exciter par-là un chacun à ſe bien aquiter de ſes devoirs.

15. Dans les promotions aux charges publiques, il faut ſurtout avoir égard à la capacité des gens: Car quoique la pieté, & l'intégrité ſoient des vertus infiniment plus récommandables; ce ſont néanmoins celles dont les aparences trompent le plus; & lorſqu'on ſait que la dévotion eſt un moyen pour parvenir aux Dignités, il n'y a perſonne qui ne l'affecte extérieurement; & qu'on ne prenne au prémier abord pour ce qu'il ſe donne, & qu'il n'eſt pourtant pas. Ajoûtez à cela qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la fauſſe piéte de la véritable, & que ce n'eſt que dans les fonctions d'une Charge, comme ſur un grand théatre, que

l'on montre si l'on est vertueux. Quant à la capacité, il est aisé d'en juger par un examen préalable; car il est plus difficile à un hébèté, ou à un ignorant de cacher sa stupidité, qu'il ne l'est à un Hypocrite, à un scélerat de cacher son impieté, & ses autres vices. Mais comme, la capacité, & la probité ne sont pas des vertus qui s'excluent tellement, qu'elles ne se puissent rencontrer dans un même sujet, & que d'ailleurs l'imbecillité ne se trouve pas toujours non plus avec la probité, on doit absolument préfèrer celui qui semble reünir les deux prémières vertus en lui-même. Uu Stupide est bon, ou méchant; s'il est méchant, on sait assés dequoi est capable la stupidité jointe avec la malice; s'il est bon, cela ne lui sert de guére, puisque son imbecillité ne lui permet pas d'exercer sa probité; car s'il ne peut se résoudre à faire du mal, ceux qui l'aideront dans les fonctions de sa charge, en feront pour lui; & l'on voit d'ordinaire que le Seigneur d'une terre, lorsqu'il est imbecille, a un Fermier qui est rusé, & un Juge stupide a ordinairement un Gréfier frauduleux & trompeur, qui exerce sans crainte ses pirateries à l'abri de son maître. D'où je conclus que dans la distribution des charges

ges il faut furtout faire attention à la capacité.

16. Il ne faut pas toujours condamner les Ambitieux, ni les exclure des emplois; car si le Prince suivoit trop exactement cette métode, il donneroit lieu aux Ambitieux de se couvrir du masque de l'humilité dans la croyance que par ce moyen, ils parviendroient mieux à leurs fins. Le souverain fera donc sagement de préfèrer ces chasseurs de dignités, à ces faux humbles, qui au moindre bruit d'emploi vacant, feignent de prendre la fuite, & de chercher quelque coin pour se cacher, ayant grand soin de faire publier par leurs Amis, qu'ils ont de l'aversion pour les Emplois, & pour les charges publiques. On cite à ce propos l'exemple d'un personnage, qui brûlant d'obtenir un certain emploi vacant, écrivit au Prince qu'ayant oui dire que son Altesse avoit dessein de lui confèrer l'emploi en question, que plusieurs personnes briguoient, il le suplioit très-humblement de jetter les yeux sur quelcun qui en fût plus digne: que pour lui, il reconnoissoit qu'il n'y étoit point propre du tout, & que d'ailleurs il étoit content de l'état où Dieu l'avoit placé, & n'aspiroit pas à une plus haute fortune.

Le Prince n'aperçut point le piége, & touché de cette fausse humilité, il éleva ce fourbe à l'emploi qui vaquoit, contre ce qu'il avoit déja résolu: mais il vit bientôt qu'il avoit été la dupe de cette feinte humilité; car le nouveau Ministre porta le faste, & l' orgueil au dernier période.

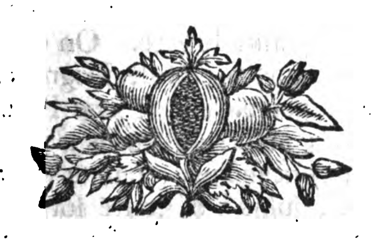
17. Donner la direction des finances à un pauvre insolvable, ce seroit remettre la clé des provisions à un famélique. Le même inconvenient auroit lieu à l'égard d'un avare; car si l'insolvable n'a rien, l'avare n'a jamais assés.

18. Il ne faut point confirmer de leg, ou de fondation faite pour l'entretien des Arbres oisifs; & qui ne tend qu'à nourrir leur fainéantise.

Par où on peut juger que dans les Monastères, & les Collèges de la Principauté de Potu, on n'admet que des Arbres actifs, laborieux, capables de porter de bons fruits; des Arbres, dis-je, qui par le travail de leurs mains, ou par leur érudition peuvent se rendre utiles à la societé dont ils sont membres. Il faut seulement excepter quelques Monastères où l'on nourrit des Arbres épuisés d'années & de travail, qui à cause de cela sont dispensés d'agir.

19. Quand les vices de l'Etat demandent une réforme, il faut y procèder à pas lens: car de vouloir tout d'un coup extirper des défauts invètérés, c'est comme si on ordonnoit des vomitifs, la saignée & la purgation en même tems à un malade.

20. Ceux qui se mélent témèrairement de tout, & se chargent de diverses affaires à la fois, sont ou des extravagans qui ne connoissent pas leurs propres forces, ou des méchans Citoyens, qui cherchent leur interèt, & non pas celui de l'Etat. Le Sage éprouve ses Epaules avant-que de se charger d'un fardeau, & celui qui a le salut de la Patrie véritablement à cœur ne se fait point un jeu des affaires de l'Etat.



CHA-

CHAPITRE VIII.

DES UNIVERSITES DES POTUANS.

Il y a trois Ecoles Supérieures, ou trois Universités dans le Païs des Potuans. La prémière est à Potu, la seconde à Kéba, & la troisième à Nahami. Les Siences qu'on y enseigne sont l'Histoire, l'Economie, les Matématiques, & la Jurisprudence. Quant à la Théologie des Potuans, elle est si concise & si abrégée qu'on pourroit facilement l'exposer toute en deux pages, puisqu'elles ne contient que deux ou trois Préceptes, savoir qu'il faut aimer un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses; que ce même Dieu récompensera la Vertu & punira le Vice. On comprend bien que pour si peu de Dogmes, il ne vaut pas la peine d'établir une Faculté de Théologie; aussi les Potuans n'en ont-ils point, & vont même, comme je l'ai déjà remarqué, jusqu'à défendre sur peine de punition corporelle les disputes de Réligion. Ils ne comptent pas non plus la Medecine pour une étude d'Université; car comme ces Arbres sont fort sobres, ils con-

connoissent peu les maladies internes. Je ne parle point de la Métaphisique, ni des autres siences transcendentales, j'ai déjà rapporté ce que cette Nation pense à cet égard.

Les exercices de l'Université consistent à proposer des questions curieuses, & à les résoudre. Il y a des tems destinés à cela, & des prix pour ceux des Etudians qui reüssissent le mieux à donner ces sortes de solutions. C'est par-là qu'on éguise les Esprits, & que les Professeurs peuvent juger de la capacité de leurs Disciples, & dans quel genre chacun d'eux en particulier pourra se signaler. Personne n'ose s'adonner à plusieurs sortes de siences; mais chacun est obligé de s'en tenir à une seule: Car la Polymathie * est regardée dans ce Païs-là comme la marque d'un génie vague & flottant. Dè-là vient que les siences renfermées dans des bornes si étroites, parviennent dans peu à leur maturité. Les Docteurs eux-mêmes, sont obligés tous les ans de donner des preuves de leur savoir. On charge ceux qui se sont apliqués à la Philosophie morale, de

* Tous mes Lecteurs n'entendront peutétre pas ce mot-là; il signifie, une multiplication de siences Πολυμαθία *multiplex eruditio.*

de résoudre certains problêmes difficiles. Ceux qui ont étudié l' Histoire doivent traiter quelques points de cette sience. Les Matématiciens sont tenus de découvrir les verités cachées, & de répandre un plus grand jour sur les siences par de nouvelles Hypotéses. Les Jurisconsultes ont pour leur tâche, de faire quelques discours éloquens: car ils sont les seuls qui étudient la Rhétorique, comme les seuls à qui elle pourra un jour être avantageuse, lorsqu'ils seront appellés à être Avocats. Quand je racontois aux Potuans que toutes nos épreuves académiques ne consistoient qu'à composer des discours oratoires, ils desaprouvoient hautement cette coûtume. „Si tous les Artisans, disoient-ils, étoient „obligés de faire un soulier pour leur chef „d'œuvre, certainement les Cordonniers „remporteroient le prix. Cette réponse me fermoit la bouche, & je n'avois garde de parler de nos disputes d'Ecole, vû que cette Nation les met au rang des spectacles comiques. Les Savans de ce païs-là proposent doucement les choses qu'il est avantageux de connoitre & de croire. Ils ne font pas comme nos Philosophes* qui pren-

* C'est un effet de l'orgueil humain, & un défaut qu'on peut reprocher au plus grand Philosophe de nos jours, ou qu'on croit du moins tél.

prennent le ton aigre, impérieux & févère pour perfuader ceux qu'ils ne peuvent même convaincre. Ils foûtiennent leurs fyftêmes d'une manière enjouée & agréable, fans infulte, fans invective, de forte qu'il y a du plaifir à les entendre difcourir fur des vérités falutaires.

C'eft une chofe admirable de voir avec quelle décence & quelle gravité, on procède aux promotions qui fe font dans les Univerfités. On a grand foin d'éviter dans ces occafions tout ce qui pourroit donner matière à rire, ou qui pourroit avoir l'air de comédie; car on a pour maxime que la fimplicité & la gravité doivent diftinguer les ufages de l'Univerfité d'avec les jeux de Théatre, de peur que les Arts-libéraux ne tombent dans le mépris & l'aviliffement. Cela m'empéchoit de faire mention de la manière dont on confère les grades, & dont on célébre les promotions dans nos Univerfités; & ce que j'avois vu & ouï à Kéba à la promotion du Docteur en Philofophie, m'avoit affés fait connoitre que je devois me taire fur cet article.

Outre les trois Univerfités dont je viens de parler, chaque Ville à fon propre Collège, où l'on enfeigne les baffes-claffes, & où l'on examine de bonne heure les talens

de

de chaque Ecolier, le genre d'étude * où il promet le plus, & la sience dans laquelle il pourra exceller. Dans le tems que j'étois au Seminaire de Kéba à faire mon épreuve, j'avois pour condisciples quatre Fils du Grand-Prétre de la Nation, qui aprenoient l'Art militaire, quatre autre Fils de Sénateurs étoient instruits dans divers métiers, & deux Filles aprenoient la Navigation. J'ai dèja dit qu'on n'a point d'égard aux différences de Séxe, & qu'au sortir des Seminaires, on reçoit un témoigage de la part des Examinateurs. Ces témoignages, je le repete encore, sont extremement sincères & impartiaux, quoiqu'à l'égard du mien j'en jugeasse autrement, parceque je

* *Quænam sit Rhodus, in qua quisque saltabit.* C'est l'expression de mon Auteur; & elle est prise du proverbe Latin, *Hic Rhodus, Hic salta.* La III Fable d'Esope a donné lieu à ce proverbe: il y est dit qu'un certain voyageur, étant de retour chez lui, se vanta d'avoir dansé la danse de Rhodes que personne de son païs ne savoit danser, & qu'il pouvoit produire des témoins de son habileté à cet égard, surquoi quelcun lui répondit, que s'il savoit cette danse les témoins étoient inutiles; *Heus tu, inquit, si verum hoc est, haud tibi opus est testibus.* L'Isle de Rhodes est célébre dans l'antiquité & dans l'Histoire des Chevaliers de St. Jean de Jerusalem. La danse de Rhodes signifie, chez les Anciens, ce que nous appellons *Gasconnade*.

je le trouvois extravagant, abſurde & injuſte.

Aucun ſavant ne peut écrire de livre, s'il n'a atteint l'âge de trente ans acomplis; & qu'il n'aît été trouvé capable d'écrire par les Profeſſeurs. De-là vient qu'il paroit peu d'ouvrages au jour; mais en revanche, on n'en voit que de bons & de bien digerés. Quand je me rappelloit à ce propos qu'avant l'âge de puberté, j'avois dèja écrit cinq à ſix Diſſertations; j'étois tout confus, & je n'avois garde d'en dire mot à perſonne, de peur de m'expoſer à de nouvelles riſées.

Mais en voila aſſés ſur cette matiére, il me reſte encore à parler de quelques autres choſes remarquables & particulières à cette Nation. Si un Arbre en apelle un autre en duel, on interdit l'uſage des Armes à l'Agreſſeur, & on le condamne à vivre ſous tutéle, comme un Enfant, qui ne ſait pas commander à ſes paſſions, ce qui eſt bien différent de chez nous, où ces ſortes de défis ſont regardés comme des marques d'un courage héroïque, ſurtout dans notre Nord, où cette abominable coûtume a pris naiſſance; car les Grecs, ni les Romains n'ont jamais ſû ce que c'étoit que duels.

Voici un Paradoxe, que j'ai remarqué

 dans

dans la manière dont les Potuians administrent la Justice. Dans les procés civils, les noms des Plaideurs restent inconnus aux Juges, & les différends ne sont point terminés dans les lieux où ils naissent, mais on les envoit à des Tribunaux éloignés. L'expérience apprend que les Juges se laissent, ou corrompre par des présens, ou prévenir par leurs liaisons avec les Parties. Or pour obvier à tant de sujets de tentation, on trouve à propos de cacher le nom des parties litigantes, & celui des fonds & terres qui sont en litige. On envoit seulement l'état de la cause, & les raisons de part & d'autre à un Tribunal arbitraire, & que le Prince nomme selon son bon plaisir; tout cela se fait sous certains caractères; par exemple, on demande, si *A, qui est en possession d'un certain Bien doit le restituer à la requisition de B.*

Quelque extraordinaire que me paroisse cette manière de plaider, je voudrois pourtant qu'elle eût lieu chez nous, où l'on n'éprouve que trop souvent les tristes effets de la corruption, & de la partialité des Juges.

Au reste la Justice s'administre avec beaucoup de liberté dans le Potuan; le Prince est le seul contre qui on ne puisse intenter action pendant sa vie; mais dès-

qu'il

qu'il est mort, les Accusateurs publics, ou les Avocats du Païs, le citent en jugement. Le sénat s'assemble, on y examine à loisir les actions du défunt, & on prononce sa sentence, laquelle contient certains termes particuliers qui expriment la conduite qu'il a tenuë. Ces termes reviennent à-peu-près à ceux-ci; *Louablement, non inlouablement; Bien, pas mal; Tolérablement, Médiocrement*. Le Crieur public va repeter ces mots au milieu de la place; & on les grave ensuite sur le tombeau du Prince défunt.

Les Potuans donnent pour raison de cet usage, que pendant la vie du Prince, il n'y a pas moyen de l'appeller en justice, sans troubler l'Etat; qu'on lui doit d'ailleurs une obeissance aveugle, & un respect inviolable, sur lequel est fondé le repos de la République; mais que sa mort rompant ce lien, donnoit à ses sujets la liberté de juger de ses actions, & de procèder librement contre lui. Ainsi par cet usage salutaire quoique paradoxe, on a égard à la sûreté du Prince, on ne porte aucune atteinte à son autorité, & l'on pourvoit en même tems au salut de l'Etat. En effet, quoique ces caractères ne conviennent qu'au Prince, qui est décedé, ils servent néanmoins d'é-

guillon à son successeur, & à toute sa Posterité pour les animer à la vertu. On aprend par l'Histoire de ce païs-là que pendant quatre cens ans entiers, il n'y a eu que deux Princes, qui aient reçu le dernier caractère qui est celui de *Médiocre*. Presque tous les autres ont eu celui de *Louable*, ou de *non-inlouable*: comme il est aisé de s'en convaincre par les inscriptions qui sont sur leurs tombeaux, & qui ont échapé aux injures des tems. Le caractère de *Médiocre* que les Potuans expriment par *Rip-fac-si*, cause tant de douleur à la Famille du Souverain que son successeur & tous ceux de son sang en portent le deuil six mois durant. Et tant s'en faut que le successeur s'opose à la publication de ces sortes de Jugemens, ou qu'il s'évisse contre les Juges, qu'au contraire, il les regarde, comme un motif pour lui de se distinguer par sa sagesse, & d'éfacer par une conduite vertueuse, pleine de justice, & de douceur la tâche faite à toute la Maison souveraine.

Mais pour revenir aux deux Princes qui avoient reçu le caractère de *Médiocres*, L'un d'eux s'apelloit *Méklèta*: voici ce qui lui attira ce titre honteux.

Quoique les Potuans soient fort bons soldats, & fort entendus dans l'art militaire, néan-

néanmoins ils ne déclarent jamais la guerre à personne; mais quand on la leur déclare, ils la font avec vigueur. Cette sage conduite les a fait choisir presque toujours pour arbitres des différends qu'ont eu entre eux les Habitans de ce Globe. Mais le Prince Méklèta, peu content du personnage de médiateur, voulut devenir Conquérant; dans cette vue il fit la guerre à ses voisins, & les subjugua. Cet acroissement de puissance, ne servit qu'à faire déchoir les Potuans de leur ancien lustre: l'amour que leurs voisins avoient eu pour eux jusqu'alors, se changea en crainte, & en jalousie; & l'idée qu'on s'étoit faite de leur équité commença dès-lors à s'évanouir. Mais Méklèta ne fut pas plutôt mort, que les Potuans plus jaloux de leur réputation, que de leurs conquêtes, s'en dessaisirent, & notèrent le Conquérant de cette marque d'infamie.

Les Docteurs publics sont ceux, qui ont atteint le troisième âge. Pour bien comprendre ceci, il faut observer, que la vie des Arbres est divisée en trois classes différentes. Le prèmier âge est celui, où ils sont instruits dans les affaires publiques; le second est celui où ils exercent ce qu'ils ont apris, & le troisième c'est lorsqu'étant

honnêtement démis de leur emplois, ils instruissent les autres, & leur font part des lumières qu'ils ont aquises. Ainsi personne ne peut enseigner publiquement, s'il n'a vieilli lui-même dans l'administration des affaires publiques; & cela est d'autant plus sensé, que personne n'est en état de donner des leçons sur une sience, si une longue pratique ne lui en a donné à lui-même une connoissance parfaite.

Si quelcun perdu d'honneur & de réputation ouvre un avis salutaire à l'Etat, on en fait un decrèt, sous le nom de quelque personnage de probité; de peur que celui de l'Auteur ne souille le decrèt; à cela près l'avis est suivi; on ne fait que changer le nom honteux de celui qui l'a donné.

J'ai appris qu'au sujet de la Réligion, il n'étoit défendu de disputer que sur les Articles fondamentaux, & particuliérement sur l'Essence & les attributs de Dieu. A cela près il est permis d'agiter des questions, & de proposer des sentimens particuliers sur des points de moindre importance; car les Potuans prétendent que le mal qui naît de ces sortes de disputes peu considérables, doit étre comparé aux orages qui renversent les Arbres & les toits, mais qui servent à purifier l'air, & empéchent

chent qu'il ne se corrompe par un trop long calme. La raison pour quoi ils ont si peu de fêtes, c'est de peur que l'oisiveté ne s'introduise chez eux; d'ailleurs ils croyent, que Dieu n'est pas moins honoré par un travail utile, que par des voeux & des prières.

Les Potuans ne s'adonnent guére à l'étude de la Poësie, quoiqu'ils ne manquent pas de bons Poëtes. Leurs vers ne différent de la prose que par la diction, & par la sublimité du stile. C'est pourquoi, on se moquoit de moi, quand je leur parlois de nos rimes, & de nos syllabes *.

Parmi les Docteurs de cette Nation, il y en a qu'on nomme *Professeurs du bon-goût*. Leur emploi est de prendre garde qu'on n'occupe pas l'esprit des jeunes gens à des fadaises; qu'on ne publie point d'ouvrage trivial, qui sente ** la polissonerie, & dant la lecture gâte le goût; & qu'on suprime ceux qui sont écrits en dépit du bon-sens. C'est dans cette vuë qu'on a établi des censures, & des révisions de livres,

 lesquel-

* L'Auteur parle de piés; mais j'ai cru devoir m'accommoder au génie de la poësie Françoise qui ne connoit que les rimes & les nombres de syllabes.

** De tels Professeurs seroient fort bons en France où l'on imprime quantité de sottises *comme les mille & une faveurs*, & diverses autres polissoneries pareilles, qui gâtent le cœur, & l'esprit.

lesquelles s'exercent un peu plus judicieusement que dans notre Monde, où nos Censeurs n'ordonnent la supression d'un Ouvrage, d'ailleurs excellent, que parcequ'il s'écarte de quelque opinion en vogue, ou de quelque façon de parler reçue, ou parcequ'il attaque avec un peu trop de sincerité, & de vivacité les vices des Hommes. De-là vient que les Etudes languissent, chez nous & que les Ecrits marqués au bon coin pourrissent, & sont rongés des vers dans le fond d'un cabinet. Le Commerce libre que les Potuans acordent chez eux à leurs Voisins, fait que parmi plusieurs marchandises, il se glisse quelque fois de mauvais livres dans leur Païs. Pour obvier à cet inconvenient, on a établi des Censeurs qui visitent de tems en tems les Librairies. On les appelle *Syla-Macati*, c'est-à-dire, Purgeurs de Bibliothéques: car comme dans notre monde il y a des Ramoneurs, pour netteier, tous les ans les fourneaux & les cheminées, de même ces Censeurs examinent les livres que l'on vend, confisquent ceux qui leur paroissent bas, rampans, capables de corrompre le bon goût, & les font jetter dans des cloaques. *Hélas*, me disois-je quelque fois à moi-même, *s'il y avoit un pareil établissement chez nous, quelle déconfiture de Livres !* Il

Il me semble qu'on ne sauroit assés louer les soins de ceux des Potuans préposés, pour sonder le génie des jeunes gens, & le genre de vie qui convient le mieux à chacun d'eux; car tout comme dans la musique les oreilles distinguent les moindres faux tons, de même, ces scrutateurs de vices & de vertus, jugent des grandes choses par les moindres : les regards, la manière de froncer, ou de baisser les sourcils, la tristesse, la gaieté, le rire, la loquacité, le silence, tout cela sont des préjugés favorables, ou desavantageux ; & c'est par-là que l'on peut connoitre aisément à quoi chacun est propre, & ce qui est contraire à son tempérament.

Je reviens à present à ce qui me regarde. Il faut avouer que je passois mon tems bien peu agréablement avec ces Arbres à qui j'etois un sujet de mépris & de risée à cause de la précipitation d'esprit qu'ils m'imputoient; & je suportois impatiemment le sobriquet qu'ils m'avoient donné à cette occasion, car ils ne m'appelloient pas autrement que *Skabba*, c'est-à-dire, l'Etourdi. Il n'y avoit pas jusqu'à ma Blanchisseuse, qui ne s'émancipât jusqu'à me donner ce titre, quoique ce ne fût qu'une misérable Gourgandine du plus bas étage, un tilleul qui ne valoit pas deux liards, & c'est ce qui me fâchoit le plus.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE IX.

VOYAGE DE KLIMIUS AU TOUR DE LA PLANETE DE NAZAR.

Après que j'eus exercé deux ans le fatigant emploi de Coureur, & parcouru toute la Principauté de Potu, chargé des plus importantes depéches de l'Etat, je commençai à m'ennuyer d'un Office si bas & si desagréable; & je résolus de demander qu'on m'en dechargeât, pour étre employé d'une façon plus digne de moi. J'en parlai plusieurs fois au Prince, mais sans aucun succés, il me répondit toujours, que toute autre chose plus importante étoit au-dessus de mes forces. Il m'alleguoit aussi les Loix, & les coûtumes du païs qui ne permettent pas qu'on emploit les gens au-delà de leur capacité. Il faut donc, me dit-il un jour, te contenter de l'emploi qu'on t'a donné, jusqu'à ce que par ton mérite tu te frayes la route à des charges plus considérables. Il termina son discours par les avis suivans.

Il faut se consulter, & rentrer en soi-même,
Avant-que de briguer les emplois, les honneurs.
Cet oracle important vient de l'Etre Suprême,
Et je voudrois qu'il fût gravé dans tous les Cœurs.

Ces

Ces refus continuels me firent venir dans l'esprit un dessein hardi, & désespéré. Je tachois d'imaginer quelque chose de nouveau, capable de faire connoitre la supériorité de mon Génie, & de laver la tache qu'on avoit faite à mon honneur. Depuis près d'un an j'étudiois les loix, & les coûtumes de cette nation, & je m'y apliquois avec tout le soin possible, pour voir si je ne découvrirois point par hazard quelque défaut qui demandât une réforme. Je fis part de mes meditations à un Buisson, avec qui j'étois lié d'une étroite amitié, mélant dans nos conversations le sérieux avec le badin. Celui-ci ne trouva pas que mon dessein fût tout-à-fait absurde, mais il doutoit fort qu'il pût étre d'aucune utilité à l'Etat. „Il faut, me disoit-il, qu'un Réformateur connoisse à fond le naturel de ceux „qu'il veut réformer; car une même chose „produit divers effets, selon les différens „génies des Peuples, comme il arrive aux „médicamens, qui sont bons pour certains „Malades, & dangereux pour d'autres.„ Ensuite il me fit souvenir qu'il y alloit de ma tête; que je devois prendre garde à moi; que le sénat decideroit de ma Vie, ou de ma mort, & que si par malheur mes projets étoient condamnés, on me feroit périr sans

fans remiſſion. Enfin il me pria ardemment de ne rien hâter, & de peſer toutes choſes à loiſir. Je convins, qu'il avoit raiſon, mais je ne renonçai point à mon deſſein, & je n'attendis plus qu'une occaſion favorable qui me découvrît quelque choſe d'utile à l'Etat, pour le mettre en exécution. En attendant, je continuai mon emploi de Coureur, allant de ville en ville, de Province en Province, ſelon ma coûtume. Ces courſes continuelles me mirent à-même d'examiner toute la Principauté, & les Païs circonvoiſins: & de peur que mes remarques ne m'échapaſſent, je m'étois muni d'un crayon, avec lequel j'écrivois tout ce que je trouvois de remarquable. Dès-que j'eus formé un volume raiſonnable, je le préſentai au Prince. Il en fut ſi ſatisfait, qu'il loüa mon travail en plein Conſeil, & bientôt après il me donna la commiſſion de parcourir toute la Planète de Nazar, & de découvrir les Païs inconnus aux Potuans. J'avouë que je m'étois attendu à une autre récompenſe de mes peines; mais enfin il me fallut dire avec le Poëte,

Le mérite eſt loué, mais chacun le néglige.

Mais comme j'étois avide de nouveautés, & que je me flattois qu'à mon retour, j'éprou-

prouverois de plus doux effets de la bonté du Prince, je ne fus pas fâché de ma nouvelle commission, & je me mis en devoir de l'exécuter.

Le Globe, ou la Planète de Nazar n'a qu'à peine deux cens milles d'Allemagne de circuit; mais à cause de la lenteur des nations qui l'habitent, il paroit d'une étendue immense. De-là vient que les contrées un peu éloignées, sont inconnuës aux Habitans souterrains placés d'un côté oposé; car deux ans ne suffiroient point à un Potuan pour parcourir tout ce globe à pied; mais moi, je pouvois faire cela en un mois à la faveur de la légereté de mes jambes. Ce qui m'embarassoit le plus, c'étoit la difficulté de me faire entendre, car je m'imaginois que la diversité de langues avoit lieu dans ces païs-là, tout comme dans nôtre monde; mais on me désabusa, & l'on m'assura que quoique les Habitans de la Planète fussent extremement différens entre eux quant aux mœurs, ils n'avoient néanmoins qu'un même dialecte; & ce qui acheva de me rehausser le cœur, c'est que l'on me dit, que toute l'espèce Arborienne étoit douce, affable, sociable & bienfaisante, de sorte que je pourrois parcourir tout le Globe habité par les Arbres, sans courir le moindre risque de

de la part de ces Peuples. Là-dessus, je sentis redoubler ma curiosité, & je me mis en chemin au commencement du Mois de Peuplier.

Les choses que je raconterai dans la suite de cette rélation vont paroître inventées à plaisir; on les prendra pour des fictions poëtiques, ou pour des jeux d'esprit; surtout par rapport à la diversité des corps & des génies que j'ai rencontrés dans ce Voyage, qui est telle, qu'à peine on pourroit le croire des Nations les plus reculées les unes des autres, & qui vivroient sous un soleil différent. Il faut d'abord remarquer que la plûpart de celles de ce Globe sont separées par des bras de mer, & que le Globe lui même ressemble à un Archipel. Ces bras de mer sont peu fréquentés, & les Batteliers qui se tiennent sur le rivage, n'y sont placés qu'en faveur des Voyageurs; car les Naturels du Païs ne passent guére les limites de leur Province, & s'ils sont obligés de traverser un bras de mer dans certaines occasions, ils reviennent le plûtôt qu'ils peuvent, n'aimant point à s'arrêter long-tems sous un autre climat. De-là vient qu'autant de Nations autant de différens mondes. La principale cause de cette dissemblance vient de la nature même des terres

terres, dont on reconnoit la différence par les diverses couleurs qu'elles ont, par celles des plantes, des fruits, & des légumes. De sorte que quand on considére combien ces choses-là différent dans une Province de celles d'un autre, on n'est plus si surpris de voir tant de diversité parmi les Habitans. Dans notre monde, le tempérament, les mœurs, les inclinations des Nations même les plus reculées, ne différent que légèrement, & cela n'est point étonnant, vû que les qualités du Soleil qui l'éclaire, sont presque par tout les mêmes, excepté, qu'en certains lieux, la terre est plus fertile qu'en d'autres; néanmoins la nature des fruits, des Herbes & des eaux y est par tout semblable, & de-là vient encore que notre globe ne peut pas produire tant de Créatures hétérogènes, comme on en voit sur la Planète de Nazar, où chaque portion de terre à ses qualités particulières. Les Etrangers peuvent passer d'une Province à l'autre; mais on ne leur permèt pas de s'établir hors de leur Patrie; & cette permission ne peut guère être acordée, eu égard aux diverses natures des terres. C'est pour cela que les Etrangers qu'on rencontre, ne sont que des Voyageurs, ou des Marchands. Les Païs limitrophes à la principauté de Potu, lui ressem-

ressemblent assès. Leurs Habitans ont eu autrefois de grandes guerres avec les Potuans; mais aujourd'hui, ou ils sont leurs Alliés, ou ayant été domtés, ils sont assujetis à leur douce domination: Mais dès-qu'on a traversé le Canal, ou le bras de Mer, qui coupe toute la Planète par le milieu, on rencontre de nouveaux Animaux, & de nouveaux mondes. Tout ce qu'ils ont de commun avec le Païs de Potu, c'est qu'ils sont tous habités par des Arbres raisonnables, qui parlent tous le même langage, ce qui est fort commode en voyage, surtout à cause que la fréquentation des Marchands, & des voyageurs, à accoutumé ces Peuples à voir chez eux des Créatures fort différentes d'eux-mêmes. Il m'a semblé nécessaire de faire ce petit préambule, pour prévenir toute chicane à l'égard des choses merveilleuses que je vais raporter.

Il seroit trop long & trop ennuyeux de raconter dans un ordre historique toutes les particularités, que j'ai remarquées: il suffira de s'arréter sur ce que j'ai vu de plus considérable chez les Nations principales dont le caractère est si paradoxe, & si extraordinaire, qu'on peut à cet égard compter la Planete de Nazar parmi les merveilles du monde.

Après qu'on a traversé le grand Canal, on entre dans la Province de Quamso, dont les limites s'étendent jusques sur les bords du rivage opofé à celui de Potu. Les Habitans du Païs de Quamso ne sont sujets à aucune maladie, & jouïssent tous d'une parfaite santé jusqu'à une extrême vieillesse. Cela me les fit regarder comme les plus heureux Peuples du monde: mais dès que j'eus séjourné quelque tems parmi eux, je m'aperçus que je m'étois infiniment trompé. En effet, si personne d'entre eux ne m'a jamais paru triste, je n'y ai non plus jamais vu personne qui fût parfaitement content, ou qui eût seulement la moindre aparence de gaïeté: Car comme nous ne goûtons la sérénité du Ciel, & la tempérie de l'air, qu'après que nous avons éprouvé l'épaisseur des brouïllards; de même ces Arbres ne sentent point leur bonheur, parcequ'il est continuel, & sans mélange: Ils ignorent qu'ils sont en Santé, parcequ'ils ne sont jamais malades. Ainsi ils passent leur vie dans une continuelle indifférence; car les biens continuels languissent, parcequ'ils rassasient, & il n'y a que ceux dont les plaisirs sont mélés de quelque amertume, qui goûtent véritablement les agrémens de la Vie. Je puis protester ici que je n'ai ja-

mais vû de nation qui eût moins d'enjoument; d'une conversation plus froide, & plus insipide. C'est une nation à la verité sans malice, mais qui n'est digne ni d'amour, ni de haine, dont il ne faut espérer ni faveur, ni injure; Une nation en un mot qui n'a rien qui plaise, ni qui déplaise. Comme elle n'a jamais devant les yeux l'image de la mort, & qu'elle n'est point touchée de compassion, parcequ'elle ne voit souffrir personne, elle passe ses jours dans la securité, & dans l'indolence, ignorant ce que c'est que le Zéle, & la pitié: car les maladies nous font souvenir de notre mortalité, nous excitent à bien mourir, & sont comme des espèces d'avant-coureurs qui nous viennent avertir de nous préparer à ce voyage dont on ne revient point; en fin les maladies, en nous affligeant, nous enseignent à compatir aux soufrances d'autrui. Sur ce pié-là, il m'étoit aisé de comprendre combien les maux nous portent à la Charité, & contribuent à nous rendre sociables; & combien injustement nous nous plaignons du Créateur, quand nous nous voyons destinés à soufrir certaines afflictions, qui au fond nous sont salutaires, & avantageuses. Il est bon de remarquer en passant, que toutes les fois que ces Arbres

bres se transportent dans quelqu'autre Province; ils sont sujets aux maladies, tout comme les autres, ce qui me persuade qu'ils sont redevables à leur climat, ou à leur nourriture du bénèfice dont ils jouïssent, si toutefois on peut appeller cela un bénèfice.

La Province de *Lalac*, qui est surnommée *Mascatta*, c'est-à-dire, fortunée, me parut mériter cette épithéte:

De lait, & de Nectar y coulent cent rivières:
On y voit des forèts entières
Toutes distilantes de Miel;
Et, par une faveur du Ciel,
La terre y produit tout sans être cultivée.

Cependant malgré cet avantage extraordinaire, les Lalaciens ne sont pas plus heureux que ceux de Quamso; car comme ils n'ont pas besoin de s'adonner au travail pour avoir dequoi vivre, ils passent leurs jours dans une molle oisiveté, & dans une lâche paresse qui est pour eux une source inépuisable de maladies. De-là vient qu'il y a peu de gens parmi eux qui ne soient emportés par une mort prématurée, tant ils sont sujets à la cangréne & à la pourriture. La nature de ce Païs ne fournit pas moins matière à réflexion, & elle m'a du moins convaincu, que les Domestiques, & tous ceux, qui travaillent pour gagner leur pain,

 sont

ſont bien plus heureux que ceux qui, vivant du travail d'autrui, s'endorment dans le ſein de la pareſſe, & de la volupté.

La molle oiſiveté fille de l'abondance
Ruïne la ſanté du corps:
La bonne-chère & la bombance
Enervent les plus forts.

De-là naiſſent tant de mauvais deſſeins tant de réſolutions déſeſpérées, & tant de morts violentes, qui ont lieu chez ce Peuple. Car l'abondance où chacun y vit, leur ôtant le goût des plaiſirs, les dégoûte de la vie, & les porte ſouvent à s'en délivrer dès-qu'ils en ſont las. Ainſi cette Région, que j'avois priſe pour le ſéjour des Bien-heureux, ne me parut plus que le ſiége de la triſteſſe, plus digne de compaſſion, que d'envie.

Sans regrèt, ni délai j'abandonnai ces lieux.

Je paſſai dans la Province la plus proche: Elle s'appelle Mardak. Ses Habitans ſont tous Ciprès de même forme, & de même ſtature; ils ne ſont diſtingués entre eux que par la diverſité de leurs yeux. Quelques-uns les ont longs, d'autres quarrés; il y en a qui les ont très petits, d'autres en ont de ſi larges qu'ils occupent preſque tout le front. Quelques uns naiſſent avec deux, d'autres avec trois, & même avec quatre. Il y en a auſſi qui n'en ont qu'un & on les pren-

droit

droit pour des Décendans de Poliphéme, excepté qu'aulieu que ce Géant avoit son œil au milieu du front, ceux-ci l'ont derrière la tête. Cette différence d'yeux a donné lieu à ce Peuple de se diviser en Tribus, dont voici les noms.

1. Les Nagires, c'est-à-dire ceux qui ont les yeux longs, & à qui par conséquent les objets paroissent longs.

2. Les Naquires, qui ont les yeux de figure quarrée.

3. Les Talampes, qui ont de petits yeux.

4. Les Jarakes qui en ont deux, dont l'un est un peu plus louche que l'autre.

5. Les Méhankes qui en ont trois

6. Les Tarrasukes, qui en ont quatre.

7. Les Harrambes, dont les yeux occupent tout le front

8. Les Skadolkes, qui n'ont qu'un œil placé sur le derrière de la tête.

La plus nombreuse, & par conséquent la plus puissante de toutes ces Tribus, est celle des Nagires, qui ont les yeux longs, & à qui tous les objets paroissent longs. C'est de cette Tribu que l'on tire les Sénateurs, les Prêtres, & autres qui composent la Régence de la République. Ils sont les seuls qui ayent part au Gouvernement, & aucun particulier des autres tribus n'est ad-

mis aux Charges publiques, à-moins-qu'il ne confesse qu'une certaine table consacrée au soleil & placée sur le lieu le plus élèvé d'un Temple, lui paroit longue comme aux Nagires, & qu'il ne confirme cet aveu par un serment. Cette Table est le principal objet du culte des Mardakans. De-là vient que les Citoyens qui ont quelque sentiment de Réligion, ne veulent pas souiller leur consience d'un parjure, & aiment mieux étre exclus de tout emploi public: mais ce n'est pas là le plus grand inconvenient où ils s'exposent; ils sont encore obligés de souffrir mille railleries amères, & mille persécutions. Ils ont beau en appeller au témoignage de leurs yeux, on n'y fait nulle attention, & on leur impute à malice, ou a caprice, ce qui n'est qu'un défaut de nature.

Voici à peu près quelle est la formule du serment que chacun doit préter, avant que de pouvoir étre élèvé à aucune charge.

Kaki manasca qui hompu miriac Jacku mesimbrii Caphani Crukkia Manaskar Quebriac Krusundora.

C'est-à-dire, je jure que la sainte Table du Soleil me paroit longue, & je promets de demeurer ferme dans cette opinion jusqu'au dernier soufle de ma vie.

Ceux qui prétent ce serment sont déclarés

tés habiles à exercer des emplois publics, & sont incorporés dans la Tribu des Nagires.

Le lendemain de mon arrivée je fus me promener sur la place publique. A peine j'y étois arrivé, que je vis paroître un Vieillard à qui on alloit donner le foüet, & qui étoit suivi d'une foule de Ciprès, qui le maudissoient, & le chargeoient d'injures. Je m'informai de ce que ce miserable avoit fait, & j'apris qu'il avoit été convaincu d'hérèsie pour avoir enseigné publiquement, que la table du soleil lui sembloit quarrée, & avoir persisté dans cette opinion diabolique, malgré les avertissemens fréquens qu'on lui avoit donnés de ce qu'il s'attireroit, s'il ne changeoit de sentiment. Là-dessus il me prit envie d'aller au Temple du soleil, éprouver si j'avois des yeux orthodoxes. J'examinai la Table sacrée, & elle me parut quarrée. Je m'en ouvris le soir même à mon Hôte, qui exerçoit alors la charge d'Edile. Celui-ci poussa un grand soupir, & me dit que cette Table lui paroissoit aussi quarrée, mais qu'il n'osoit en parler à personne, de peur de se faire des affaires avec la Tribu régnante, & d'être dépossèdé de son emploi. Sur cela je jugeai à propos de sortir de la Ville craignant que mon dos

ne payât le crime de mes yeux, & qu'on ne me chassât honteusement comme un Hérétique. Je n'ai jamais rien vû qui m'ait semblé plus barbare, ni plus injuste que cette Loi qui exclut des dignités tous ceux, qui n'y veulent point monter par le parjure & la dissimulation. Et lorsque je fus de retour chez les Potuans, je ne cessai d'invectiver contre cette cruelle République de Mardak. J'en parlois un jour à un Génévre avec qui j'étois fort lié; & comme je m'échaufois furieusement contre les Mardakans: il me répondit en ces termes. „Il „est certain, dit-il, que la conduite des Nagires paroitra toujours à nos Potuans extravagante & injuste; mais pour toi, tu „ne dois pas étre surpris que cette diversité „d'yeux fasse exercer tant de cruautés; „puisque tu m'as assuré autrefois, que parmi „tes Européens, il y avoit aussi des Tribus „dominantes, qui à cause du défaut non pas „de leurs yeux, mais de leur Raison se ruoient sur les autres, la flamme & le fer à la „main, chose que tu trouvois fort pieuse, „& fort avantageuse à chaque Gouvernement.„ Je voyois bien où mon Génévre en vouloit venir, & j'en rougissois de honte; mais aussi depuis ce tems-là, j'ai toujours préché la tolérance, & ai porté des

jugemens

jugemens plus doux sur ceux qui sont dans l'erreur.

La Principauté de Kimal passe pour très-puissante, à cause des richesses dont elle abonde; car outre les mines d'argent qui y sont en quantité, on tire un profit immense de l'or que les rivières y roulent à foison avec leur gravier; & la mer y fournit beaucoup de perles: Mais cette Nation me convainquit, après que je l'eus examinée, que le vrai bonheur ne consistoit pas dans les seules richesses: car autant d'Habitans autant de Mineurs, ou de Plongeurs, qui amorcés par l'apât du lucre, paroissent être condamnés à un continuel esclavage, & à un travail qui semble être reservé pour les Criminels. Ceux des Kimaliens qui ont aquis assés de richesses, pour se dispenser du soin d'en chercher, sont occupés à garder celles qu'ils possèdent. Tout le Païs est infesté de Voleurs; de sorte qu'il n'y a pas moyen de se hazarder sur les chemins sans escorte.

Chaque jour voit grossir le nombre des Larons.
Qui s'écarte un instant s'expose à leur furie.
Alte-là, *vous dit-on*, ou la bourse, ou la vie.
Raisonnez un instant; ces insignes fripons
Vous assomment de coups pour avoir vos richesses:
Nul n'est en sûreté contre leurs mains traitresses.
Il faut toujours veiller, de peur d'être surpris.

Là, le fils scélérat assassine son Père ;
Et le Père indigent assassine son Fils.
La Fille s'enrichit en étoufant sa Mére.
L'horrible soif de l'or a bani de ces lieux
Tout sentiment humain, toute crainte des Dieux.
Et cet affreux séjour n'est pas celui d'Astrée.

Ainsi cette Nation, que ses voisins envient, ne me parut mériter que de la compassion. En effet y a-t-il des gens plus à plaindre que ceux qui passent leur vie dans des soupçons & des défiances continuelles? Tel est pourtant le sort des Habitans de la Principauté de Kimal. Ils sont toujours en crainte les uns contre les autres; chacun y regarde l'autre comme un énémi qui lui tend des piéges, pour avoir ses Biens, & personne n'y dort tranquillement. Ce ne fut pas sans peine que je me tirai de ce païs-là; car comme il y a des gardes sur tous les chemins, il me falloit à tout moment décliner mon nom, dire le sujet de mon voyage, & essuyer enfin toutes ces questions que l'on a coutume de faire aux Voyageurs chez les Nations soupçonneuses. Il y a une Montagne dans cette région qui peut passer pour un Volcan, car elle vomit continuellement des tourbillons de flammes.

Après avoir parcouru toute la Princi-

pauté,

pauté, avec plus de peine que je n'en avois encore rencontré, je poursuivis mon chemin en tirant toujours vers l'Orient; & je passai à travers plusieurs nations sociables & civilisées, mais qui me sembloient portant fort étranges. Rien ne me surprit tant que ce que je vis dans le petit Royaume de Quamboia, où l'ordre de la nature est renversé sens-dessus-dessous: car plus les Habitans avancent en âge, plus ils sont frétillans, voluptueux, & lascifs. Ils ont en un mot tous les défauts qu'on remarque ailleurs dans la verte jeunesse. De-là vient que personne n'est élevé aux emplois, s'il n'est au dessous de l'âge de quarante ans; que s'il excède ce terme, il est

Comme un Enfant fougueux que l'on garde avec soin.

Je voyois des Vieillars chénus sautant & gambadant par les ruës comme des Enfans, qui cherchent à tuer le tems.

Ils jouoient les marionettes,
Ou bâtissoient des maisonnettes,
Atteloient des rats à des chars;
Ou bien on les voyoit courir de toutes parts,
Comme l'on fait ailleurs quand on est dans l'Enfance,
Montés sur de foibles roseaux,
Qu'ils disoient être leurs chevaux;
Et commettre en un mot mainte autre extravagance.

Je

Je voyois ces mêmes Vieillards rabroüés par de jeunes gens, qui les ramenoient au Logis le foüet à la main. J'apperçus au milieu de la place un Vieillard tout décrépit qui faisoit tourner une toupie, ou un sabot avec une courroye. Ce même Vieillard avoit été dans ses jeunes ans, un des plus graves personnage de la nation, & s'étoit vu élèvé à la charge de Président du grand Conseil. Ce renversement a aussi lieu chez le séxe feminin. De-là vient que tout Adolécent qui épouse une Vieille s'expose au sort d'Actéon *. Ce qui est diamétralement opposé à ce qui arrive chez nous, où les Vieillards qui épousent de jeunes Filles, sont les seuls qui ayent sujet de craindre les cornes. Je rencontrai un jour deux personnages tout pelés de vieillesse, qui ferrailloient au milieu du Marché. Surpris de voir tant d'emportement dans des personnes si âgées, je demandai la cause de ce duel, & j'appris, que ces deux Vieillards se battoient pour une Fille de joye, qu'ils avoient trouvée dans un lieu de débauche,

* On sait l'avanture de cet infortuné Chasseur, qui eut l'audace de jetter les yeux sur Diane qui se baignoit toute nuë. La Déesse pour le punir, lui fit venir des cornes sur le front; & aujourd'hui le nom d'Actéon signifie un Co - - -

che, & qui leur avoit * plû à tous deux. Ceux qui me racontoient cela, ajoûtèrent que si les Tuteurs de ces vieux pécheurs étoient informés de leur différend, ils les viendroient étriller d'importance. Le même soir le bruit courut qu'une Dame fort âgée, s'étoit pendue de désespoir, pour avoir essuyé un refus de la part d'un jeune Hêtre à qui elle avoit demandé la courtoisie.

Un tel renversement de l'ordre naturel en attire un autre dans les Loix civiles. Ainsi dans le chapitre du réglement fait au sujet de la tutelle, il est ordonné, que toute personne qui aura plus de 39 ans, ne pourra être chargée d'aucune administration de Biens. Enfin les contracts y sont déclarés nuls, si quelcune des parties a passé l'âge de quarante ans, à moins qu'ils ne soient signés par leurs Tuteurs, ou par leurs Enfans. Et dans le chapitre de la subordination, on lit ces paroles, *que les Vieillards & les Vieilles obéissent aux ordres de leurs Enfans.* Toute personne en charge est déposée avant l'âge de quarante ans:

Sous

* J'ai un peu adouci dans cette periode les expressions de l'original, qui m'ont paru trop libres pour pouvoir être renduës mot pour mot en François.

Sous ses jeunes Parens on la met en tutelle.

Je crus qu'il ne me convenoit pas de séjourner plus long-tems dans un païs où, si j'eusse vécu encore dix ans, j'aurois été forcé par les Loix à redevenir Enfant.

Je passai dans le Païs de Cockléku où je fus frapé d'une coûtume que nos Européens condamneront à coup sûr. C'est un nouveau renversement d'ordre, qui ne prend point sa source dans la nature, mais dans les loix. Tous les Habitans sont Génévres de l'un & de l'autre séxe: mais les Mâles sont les seuls qui font la cuisine, & les autres fonctions viles & pénibles. Ils servent aussi en tems de guerre, mais rarement ils obtiennent d'autre rang que celui de simple Soldat. Quelques-uns deviennent Enseignes; & c'est le plus haut dégré où les Arbres masculins puissent prétendre; les Fémelles sont en possession de toutes les autres Dignités tant civiles, que militaires & réligieuses. Je m'étois moqué ci-devant des Potuans, qui dans la distribution des charges n'observent aucune différence de séxe; mais je crus sérieusement que ce Peuple-ci étoit enragé: car je ne pouvois comprendre l' indolence des Mâles, qui ayant l' avantage des forces, se laissoient imposer un joug si indigne, & avoient pû digérer

digérer cette ignominie depuis tant de siécles, pendant qu'il leur auroit été facile de se délivrer d'une tyrannie si honteuse. Mais la coûtume les aveugle si fort, qu'aucun d'eux n'a la pensée de tenter cette entreprise, & ils s'imaginent tous que l'ordre de la nature le veut ainsi; que les Femmes doivent gouverner, battre leurs Maris, les envoyer moudre le grain, leur faire balayer la maison, coudre, tisser &c. La raison dont les Fémelles se servent pour justifier cette coûtume, est, que la nature ayant donné aux Mâles la force du Corps a voulu par-là les destiner aux fonctions les plus pénibles & les plus basses. Les Etrangers, qui vont dans ce pais-là, sont fort étonnés de voir les Femmes écrivant dans leurs cabinets, & les Maris occupés dans la cuisine à laver la Vaisselle. Pour moi, toutes les fois que j'entrois dans une maison pour parler au Maitre, j'étois tout ébaubi de m'entendre dire, que je le trouverois dans la cuisine, & en effet je l'y trouvois,

Faisant les fonctions d'une vile servante;
Et craignant sa Moitié, dont la voix l'épouvante.

Je remarquois d'horribles effets de cette vilaine coûtume: car comme on voit ailleurs

leurs des Femmes éfrontées & lascives qui prêtent leur corps au public, ou qui se prostituent pour de l'argent, ici les Mâles vendent leurs faveurs, & se tiennent dans des maisons de débauche qu'on reconnoit à des enseignes, ou à des Ecritaux placés sur la porte. Mais lorsque ces Arbres mâles sont un peu trop éfrontés, & agissent un peu trop ouvertement dans ce trafic, on les met en prison, & on les fait foueter, ni plus ni moins que les Filles de joye chez nous. Au contraire les Femmes, & les Filles marchent sans crainte, regardent les Mâles en face, leur font des signes, les agacent, les appellent, les importunent, écrivent des vers amoureux sur leurs portes, elles parlent avec emphase de leurs lubricités, & comptent les galans qu'elles ont eus, avec autant de satisfaction, que nos Petits-Maitres en font paroître dans le récit de leurs bonnes-fortunes. Enfin, ce n'est point une honte aux Filles de ce Païs-là d'envoyer des poulets à leurs Amans, de leur donner des Cadeaux, mais c'en seroit une aux Adolécens de se rendre à la premiére semonce; ils doivent savoir garder le decorum, & faire un peu les renchèris. Pendant que j'étois encore chez cette Nation, il arriva un cas qui causa beaucoup de rumeur.

neur. Il s'agissoit du Fils d'un Sénateur qui avoit été violé par une fille. J'entendois de tous côtés les jeunes Garçons Amis de celui qui avoit été violé, qui complotoient sourdement entre eux de citer la Fille en justice, & de l'obliger dans la prochaine assemblée du Clergé, à réparer l'honneur du Garçon en l'épousant; cela étoit d'autant plus juste que celui-ci avoit de bons témoignages d'une vie sans reproche.

Je n'osois pas blâmer ouvertement les usages de ces Génévres lorsque j'étois encore parmi eux; mais dès-que j'en fus parti, j'en dis mon sentiment à d'autres Arbres, & je leur témoignai combien j'avois été choqué de voir chez cette Nation les Femmes assises au timon des affaires, vû que par le Droit général, & le consentement de tous les Peuples, le séxe viril est seul propre aux grandes choses. A cela on me répondoit, que je confondois mal à propos la coûtume & l'usage avec la nature; vû que la foiblesse que je reprochois aux Femmes ne venoit que de l'éducation, ce qui se prouvoit assés par la forme du Gouvernement de Cockléku, où l'on voyoit briller chez les Femmes toutes les bonnes qualités de l'esprit, que les mâles s'arrogent ailleurs à eux seuls; car les Cocklékuanes,

 ajou-

ajoutoit-on, sont graves, prudentes, constantes & taciturnes, au lieu que les Mâles y sont légers, étourdis & grands parleurs; d'où est venu le proverbe chez ce Peuple quand on raconte quelque chose d'extravagant, *ce sont des bagatelles viriles;* & lorsqu'on a fait quelque chose à l'étourdie, les Cockékluanes disent, *qu'il faut passer quelque chose à la foiblesse virile.*

Mais jamais je n'ai pu me rendre à de pareils Argumens, & j'ai toujours été persuadé que la coûtume de ce Peuple étoit abominable & contraire à la nature. L'indignation que je conçus cependant contre l'orgueil de ces Femmes, me fit naître ensuite un dessein qui m'attira bien des malheurs, comme je le dirai en son lieu.

Parmi les Edifices somptueux qui sont dans la Ville de Cockléku, on remarque le serrail royal, qui est rempli de trois cens jeunes Garçons d'une beauté extraordinaire. Ces Garçons sont entretenus aux dépens de la Reine qui s'en sert pour ses plaisirs, à-peu-près comme les Rois d'Orient se servent de leurs Concubines. Comme j'appris que plusieurs Génévres s'avisoient de vanter ma figure, je craignis qu'il ne prît fantaisie à cette Reine de vouloir avoir

de

de ma race, & qu'elle n'ordonnât à ses chasseurs-de-beaux-Garcons de m'enlever & de m'enfermer dans son serrail, c'est pourquoi je pris le parti de décamper au plus vite.

La crainte me donna des ailes.

Je passai dans le Pais des Philosophes. On lui a donné ce nom à cause de ses Habitans, qui sont continuellement ensévelis dans des Speculations profondes, & qui s'adonnent fort aux études subtiles de la Philosophie. J'avois un désir extrême de voir cette région que je me figurois comme le centre des siences, & le veritable séjour des Muses. Je ne croyois pas d'y trouver des champs, ni des prés,

Mais des jardins sémés des plus brillantes fleurs.

Dans cette idée, je hâtois le pas, comptant par mes doigts les momens & les heures. Cependant les chemins par où je passois, étoient pierreux, entrecoupés de fossés & de trous, de sorte que j'allois tantôt par un terrain raboteux, tantôt il me falloit traverser des bourbiers d'où je sortois tout mouillé & tout croté. Mais je me consolois de ces accidens, sachant bien qu'on ne va au Ciel que par les traverses. Après avoir lutté environ une heure contre ces difficul-

tés, je rencontrai un Paisan à qui je demandai combien j'étois éloigné de *Mascattia*, c'est-à-dire du Païs des Philosophes. *Demandez-moi plutôt*, me repondit-il, *combien il vous reste de chemin à faire pour en sortir; car vous êtes au milieu même du païs.* Surpris de cette réponse, *comment se peut-il*, poursuivis-je, *qu'un païs qui n'est habité que par des Philosophes, paroisse plutôt une étable-à-cochons, que le séjour de Créatures raisonnables?* Il me répartit que le païs seroit bientôt en meilleur état si les Habitans avoient le loisir de s'apliquer à de pareilles fadaises. „Maintenant, ajouta-t-il, ils ont leur esprit vers „les astres, & ne sont occupés qu'à découvrir un chemin pour aller au soleil; ainsi, „on doit leur pardonner, s'ils négligent „ceux de leur Païs: il n'est pas aisé de „soufler, & d'avaler en même tems.

Je compris bientôt, où tendoit le discours du rusé Villageois; & poursuivant ma route, j'arrivai près de Caska, qui est la Capitale. Je vis aux portes de cette ville, au lieu de sentinelles, des Oyes, & je remarquai dans les murailles des nids de poules & des toiles d'araignées. Les Philosophes & les Porcs se promenoient péle & méle dans les ruës. Ils n'étoient distingués que

par

par la figure du Corps; car pour la crote, & la bouë ils en avoient également. Les Philosophes étoient couverts de manteaux; mais je n'en pus jamais distinguer la couleur tant ils étoient crasseux & crotés. J'en vis un qui venoit droit à moi, & je lui adressai ces paroles, *Maitre, dites-moi, je vous prie quel est le nom de cette Ville-ci.* A ces mots s'arrêtant tout court, & demeurant immobile, comme si son ame avoit été separée de son Corps; il leva les yeux au Ciel, & s'écria; *il n'est pas loin de midi.* Cette réponse insensée qui marquoit un étrange dérangement d'esprit, me persuada qu'il vaut mieux étudier peu, que d'extravaguer à force d'études.

Le Marché de la ville étoit vaste, orné de statuës, & de colonnes chargées d'inscriptions. Je m'aprochai pour voir, si je n'en pourrois pas déchifrer quelcune; mais dans le tems que je tachois d'en venir à bout, je sentis subitement couler sur mon dos quelque chose de chaud & d'humide. Je me tourne pour voir d'où pouvoit venir cette pluye chaude, & je vis un Philosophe qui pissoit contre moi. Ce Personnage étoit si enseveli dans ses méditations qu'il m'avoit pris pour une statuë, près de laquelle il avoit accoûtumé de faire ces for-

tes de necessités. Pour moi, piqué de cette injure, & de voir encore le Philosophe me rire au nez, je lui sanglai un souflèt à tour de bras, qui le fit bien revenir de sa distraction. Aussitôt, il me saisit par les cheveux, & me traîna en écumant de rage, & criant de toute sa force, par tout le Marché. Comme je voyois que sa colère ne pouvoit s'assouvir, je tachai de l'adoucir, lui représentant, que nous étions à deux de jeu; que si je l'avois soufleté, il m'avoit arraché les cheveux, & qu'ainsi toute compensation faite, il devoit me laisser aller. Tout cela étoit inutile; mais enfin, après un rude combat, nous tombames l'un sur l'autre. A ce spectacle les Philosophes acourent de tous côtés, & se jettant sur moi, comme des enragés, ils me frapent à tour de rolle avec de gros bâtons, me trainant de nouveau autour du Marché. J'étois sur le point de rendre l'Ame. Enfin lassés plutôt que rassasiés, ils me menent vers une grande Maison. Arrivé sur le seuil de la porte, je refusai de passer outre; mais Mrs les Philosophes, me passant une corde au coû, me traînèrent dedans, comme un Veau meuglant, & me laissèrent étendu sur mon dos au milieu du plancher. Tout étoit dans un desordre extrême dans cette

maison.

maison. Elle me parut dans le même état où l'on voit les nôtres vers Paques, ou la St. Michel lorsqu'on démènage. Cependant je conjurois ces Sages de mettre fin à leur colère, & de se laisser toucher de compassion, leur représentant combien il étoit peu glorieux pour des Gens qui s'adonnoient à l'étude de la Philosophie & de la sagesse, de sévir comme des Bêtes féroces; & de s'abandonner à des mouvemens, contre lesquels ils déclamoient sans cesse eux-mêmes. Mais je parlois à des sourds: Car le Philosophe, qui m'avoit si bien arrosé le dos, recommençoit le combat à chaque instant, & me frapoit comme un enclume, avec tant d'opiniâtreté, qu'il sembloit qu'il n'y eût que ma mort qui pût l'apaiser. Je compris qu'il n'est point de haine pareille à celle des Philosophes *, & que ces Gens qui étalent dans la spéculation toutes les beautés de la vertu, se mettent peu en peine de la pratiquer.

Le courroux, la fureur bouillonnent dans leur Ame,
Au travers de leurs yeux on voit sortir la flamme.

Quatre Philosophes arrivent cependant; la

* Quand l'Histoire Ancienne & Moderne ne fourniroient pas une infinité de preuves de cette verité, l'expérience journalière nous en convaincroit de reste.

la forme de leurs manteaux désignoit une secte particulière. Ils apaisent, du geste & de la voix, ce tumulte horrible, & paroissent compatir au triste état où ils me voyent. Après avoir parlé à chacun de ces furieux en particulier, ils me firent transporter dans une autre maison: Je me réjouissois d'être sorti des mains de ces enragés, & d'être tombé parmi d'honnêtes gens. Je racontai à ceux-ci la cause de tout ce tintamarre; & mon récit les fit rire. Ils me dirent que les Philosophes vuidoient d'ordinaire leur vessie sur le Marché, lorsqu'ils s'y promenoient, & qu'il étoit croyable que mon agresseur, plongé & absorbé dans de profondes méditations, m'avoit pris pour une statue. Ils ajoutèrent que ce même personnage étoit un Astronome de grande réputation; & que ceux qui m'avoient épousseté le dos avec tant de rage, étoient des Professeurs de Philosophie morale. J'écoutois tout cela avec plaisir, me croyant hors de danger, & en sûreté contre la fureur Philosophique. Toutefois j'étois allarmé de l'attention avec laquelle mes bienfaiteurs me considéroient, & des questions reïtérées qu'ils me faisoient touchant ma Patrie, mon Genre de vie, & le sujet de mon voyage: Enfin les entretiens particu-

ticuliers que ces Gens-là avoient entre eux sur mes réponses, achevèrent de me remplir l'esprit de soupçons. Mais ce fut bien autre chose, lorsque je me vis conduire dans une chambre d'Anatomie, où j'aperçus d'abord des tas d'ossemens qui répandoient une odeur empoisonnée. Je crus pour lors, d'être dans une caverne de Brigands: mais les Instrumens Anatomiques que je voyois pendus aux murailles, me firent revenir de cette idée, & je compris que mon Hôte étoit un Médecin, ou un Chirurgien. Il y avoit environ demi-heure que j'étois seul dans cet horrible cachot, lorsque je vis entrer une Dame qui m'aportoit un diné qu'elle m'avoit préparé elle même. Elle paroissoit extremement bonne & compatissante. Elle ne m'eut pas plutôt considéré avec quelque attention, qu'elle commença à pousser de profonds soupirs, qu'elle renouvelloit de tems en tems. Je ne pus m'empêcher de lui demander la cause de sa douleur. „Helas, me répondit-elle, c'est le sort qui „vous attend qui m'arrache ces soupirs. „Vous êtes à la verité dans un lieu honnête; car mon mari, à qui cette maison apartient, est Phisicien gagé de la Ville, & „Docteur en Médecine: Ceux que vous „avez vûs avec lui, sont ses Collègues.

„Ils ont été frapés de la figure extraordi-
„naire de votre corps, & ils ont résolu d'en
„examiner les ressorts cachés, & d'éplu-
„cher vos entrailles, en un mot de vous
„disséquer, pour voir s'ils ne feront pas sur
„vous quelque découverte utile à l'Anato-
„mie.„ Cette nouvelle m'étourdit, & mon cœur commença à palpiter d'une étrange manière: *Quoi, Madame*, m'écriai-je, *vous osez appeller d'honnêtes gens des scélerats qui ne se font point scrupule de fendre le Ventre à un innocent qui ne leur a jamais fait le moindre mal!* A quoi elle répondit;

Oubliez-vous si tôt dans quel païs vous êtes?

Certainement vous avez à faire à d'honnêtes Gens, qui n'agissent point dans de mauvaises vuës, mais pour l'amour du bien public, pour enrichir l'Anatomie par de nouvelles découvertes. Je lui repartis, qu'elle se moquoit de moi, & que j'aimerois bien mieux tomber entre les mains d'une troupe de voleurs qui m'auroient bientôt dépéché, que d'être disséqué par les plus honnêtes Gens du monde. Là-dessus, je me jettai aux pieds de la bonne Dame, la supliant, avec des torrens de larmes de vouloir bien intercèder pour moi. Elle me repliqua, que son intercession me serviroit de

de fort peu de chose contre les Decrèts de la Faculté, qui d'ordinaire étoient irrévocables; mais qu'elle tacheroit de me soustraire à la mort par une autre voye. En disant cela, elle me prit par la main, & me fit décendre par un escalier dérobé, d'où elle m'acompagna tout tremblant que j'étois, jusqu'aux portes de la Ville. Alors je voulus prendre congé de ma bienfaitrice, & je tachois de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance; mais elle interrompit mes rémercîmens, pour me dire qu'elle ne me quitteroit pas que je ne fusse tout-à-fait en sûrèté, & continua à m'acompagner sans que je m'y oposasse. Pendant que nous marchions ensemble, nous nous mîmes à discourir sur le compte des Philosophes, & ce fut à cette occasion, que la bonne Dame me fit un compliment qui ne me plut guére; car je compris qu'elle exigeoit de moi, pour le service qu'elle m'avoit rendu, des choses qui étoient alors au dessus de mes forces. Elle m'exposa le plus patétiquement qu'elle put, le triste sort des Dames de son Païs, qui n'avoient pour Maris que des Pédans de Philosophes, qui étant toujours ensévelis dans les Etudes négligeoient le devoir conjugal. „Je puis „vous protester, continua-t-elle avec fer-

„ment

„ment que ce feroit fait de nous, si quelq
„honnête, & compatissant voyageur ne so
„lageoit en passant nos maux, & n'apor
„de tems en tems quelque remède à
„souffrances.„ Je faisois la sourde or
à toute cette harangue, feignant de n
pas comprendre le but ; & je tachois
doubler le pas. Ma froideur ne fit
l'enflammer d'avantage.

Voyant enfin que ses instances
Ne pouvoient point fléchir mon cœur,
Elle se livre à la fureur
Et commet mille extravagances.

Elle me reprocha mon ingratitude ;
comme j'allois toujours mon train,
daigner lui répondre, elle me saisit p
bout de ma robe, & s'éforca de me ret
Alors je me servis du peu de force qu
restoit, & me dépètrai enfin de cette fem
L'avantage que j'avois sur elle du côt
l'agilité, m'emporta bientôt hors de sa
Elle étoit dans une rage extrême, & elle
primoit par ces mots *Kaki Spalaki*, c
à-dire, Chien ingrat. Je goutai ces
res avec un sang froid de Spartiate, m'e
mant fort heureux d'en être quitte à si
marché, & de me voir hors du Païs de
Sages, dont le souvenir me fait encore d
ser les cheveux à la tête. J'arrivai dan

Pro-

Province de Nakir, dont la Capitale est une Ville, ou plutôt un grand Village de même nom. Je n'en puis pas dire grand' chose; car je passois rapidement par les endroits trop voisins du Païs des Philosophes, me hâtant d'arriver chez des nations moins curieuses de Philosophie, & surtout d'Anatomie; car tel étoit l'excés de ma crainte, que toutes les fois que je rencontrois quelqu'un en chemin, je lui demandois s'il étoit Philosophe; les Cadavres & les instrumens d'Anatomie me revenoient aussi fort souvent dans l'imagination. Les Habitans du Village de Nakir me parurent extremement affables; car tous ceux que je trouvai sur mes pas, me vinrent offrir leurs services, m'assurant fort au long de leur probité. Cela me paroissoit pourtant ridicule, car je n'avois témoigné aucun soupçon contre personne, & n'avois revoqué en doute la probité de nul d'entre eux: J'en témoignai mon étonnement à quelques-uns de ces Complimenteurs, leur demandant à quoi bon tant d'assurances d'une chose dont je ne doutois aucunement; ce fut encore des protestations à perte de vuë, acompagnées de mille sermens. Lorsque je fus sorti de ce Village, je rencontrai un Voyageur qui portoit sur son dos une grosse malle pleine

dé

de hardes. Il s'arréta en me voyant, & me demanda d'où je venois. Comme je lui eus dit que j'avois traversé le Village de Nakir. Il me félicita d'en étre sorti sain & sauf; m'assurant que les Habitans étoient des maitres-fripons, des fourbes qui savoient l'art de plumer les Passans & de les renvoyer ensuite. Je lui répondis que si les effets répondoient aux paroles, ils devoient étre les plus honnêtes Gens du monde, vû que chacun d'eux s'empressoit de faire connoitre sa probité, & d'en assurer un chacun avec des sermens exécrables. Le Voyageur souriant à ces mots; *Gardez-vous*, me dit-il, *de toute personne qui vante sa propre vertu, & surtout de ceux qui se donnent au Diable pour vous en convaincre.* Cet avis est resté gravé bien avant dans mon esprit, & j'ai éprouvé maintefois que ce Voyageur avoit raison; de là vient qu'aujourd'hui lorsque mes Débiteurs m'assurent de leur probité en jurant, je déchire le contract, & je reprens mon bien.

Après avoir traversé toute la Province de Nakir, j'arrivai sur le bord d'un Lac, dont l'eau étoit d'un rouge foncé. Il y avoit sur le rivage un navire à trois rangs de rames, sur lequel les Voyageurs passoient pour un prix modique, pour aller dans le Païs

Païs de la Raison. Etant convenu du prix de mon passage, j'entrai dans le vaisseau, & j'eux beaucoup de plaisir à traverser ce Lac; car, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, les navires du monde souterrain, voguent sans le secours de personne. Les rames agissent par le moyen des ressorts, & fendent les ondes avec une rapidité étonnante. Dès que j'eus abordé de l'autre côté, je pris un de ces Gens qui se tiennent sur les ports pour servir les Voyageurs, & je me fis conduire par lui à la Ville de la Raison. Pendant le chemin, il me mit au fait de ce qui regardoit cette Ville, & les mœurs de ses Habitans. J'appris qu'ils étoient tous Logiciens sans exception, & que la Ville étoit le véritable siége de la Raison, d'où elle avoit aussi tiré son nom. Quand j'y fus arrivé, je compris que tout ce qu'on m'en avoit dit étoit vrai; car chaque Citoyen me parut un Sénateur, tant à cause de sa pénètration, que de la régularité de ses mœurs, & de sa gravité. Je ne pus m'empêcher alors d'élever les mains au Ciel, & de m'écrier à diverses reprises, O trois fois heureuse terre, qui ne produis que des Catons! Cependant quand j'eus examiné de près l'état de cette Ville, je m'aperçus qu'il y régnoit beaucoup de nonchalance, & que faute de soins tout y lan-

languissoit: Car comme les Habitans pésent tout au poids du bon-sens, qu'ils ne se laissent point éblouir par de belles promesses, ni par des discours étudiés, ni par des colifichets, ces moyens salutaires dont on se sert ailleurs pour exciter les Sujets à des entreprises avantageuses à l'Etat, sans qu'il en coûte rien au tresor public, n'ont point lieu dans cette république.

Les défauts inséparables de cette exacte attention à péser toutes choses, me furent très bien expliqués par un certain Ministre des Finances. „Les Arbres, me dit-il, ne „sont ici distingués entre eux que par le [illegible] „& par la figure. Il n'y a point d'ém[illegible] „tion parmi nos Citoyens, parcequ'il n'[illegible] „point de caractères qui les distinguent[illegible] „personne ne paroit être sage, parceque „chacun l'est. J'avoüe que la folie est [illegible] „défaut; mais il ne faut pas souhaiter [illegible] „n'y en ait point du tout. Il suffit à chaque „Ville d'avoir autant de Sages, qu'il [illegible] „d'emplois publics. Il faut des Gens pour „gouverner, & d'autres pour se laisser gou„verner. Ce que les Régens des autres „Etats font avec des bagatelles & des coli„fichets, notre Magistrat est obligé de le fai„re par des récompenses solides, qui épui„sent souvent les finances; car, pour un

servi-ce

„service rendu à l'Etat, les sages veulent „avoir des noyaux, & les foûs se contentent „de pelures. Ainsi par exemple, les hon-„neurs, & les titres sont ailleurs des hame-„çons où l'on prend les foûs, & par lesquels „on les anime aux travaux les plus difficiles; „mais ils ne servent guére chez des Gens qui „ne croyent pas qu'on puisse aquérir l'esti-„me publique, & les honneurs solides autre-„ment que par la vertu & le mérite intéri-„eur, & qui par conséquent ne veulent pas „souffrir qu'on les leurre par de spécieuses „promesses. Enfin il se peut que l'idée qu'ont „vos Guerriers qu'il sera parlé d'eux dans „l'Histoire, les excite à courir les plus grands „risques pour le salut de leur patrie: mais les „nôtres regardent cela comme un Galba-„non, & ces phrases, *mourir pour la patrie*, „*vivre dans l'histoire, ne leur semblent pas* „*plus compréhensibles*, parcequ'ils croyent „qu'il est vain & inutile de donner des lou-„anges à des Gens qui ne peuvent les en-„tendre. Je passe sous silence plusieurs autres „inconveniens, qui résultent de cette atten-„tion à tout éplucher, & qui font assés voir „que dans un Etat bien constitué, il est néces-„saire que la moitié des Citoyens extrava-„gue. La Folie est à l'égard de la societé ce „qu'est le ferment à l'égard de l'estomac: Le „trop, ou le trop peu de ferment nous cause „des maladies.

M J'en-

J'entendois tout cela avec un grand étonnement ; & le Sénat m'ayant fait offrir, quelques jours après, une demeure dans la Ville si je voulois m'y fixer, & faisant même réitérer ses instances, je me trouvai dans une étrange confusion, soupçonnant que ce compliment ne procédoit que de l'opinion qu'on avoit de ma folie, & qu'on me regardoit comme un ferment utile à l'Etat, lequel languissoit pour trop de sagesse. Ce qui me confirma dans mes soupçons, ce fut un certain bruit qui courut alors, que la République envoyoit un grand nombre de Citoyens dans des Colonies, & que pour les remplacer, on avoit dessein de ramasser autant de foûs des nations voisines. Il ne m'en fallut pas d'avantage pour me faire sortir de cette Ville raisonnable. J'eus long-tems dans l'esprit l'axiome de ce Peuple, *que dans un Etat bien réglé, il est nécessaire que la moitié des Citoyens extravague ;* Axiome qui est inconnu à nos Politiques, & je m'étonnois que nos Philosophes ne l'eussent point encore trouvé. Peutétre qu'il n'a pas été caché à quelques-uns de ces derniers, mais aparemment ils n'ont pas cru qu'il valût la peine de le mettre au rang des axiomes politiques, vû que les foûs abondent par tout chez nous, & qu'il n'y a point de Ville, ni de Village qui n'ait bonne provision de ce ferment si salutaire.

Etant

Etant donc parti du Païs de la Raison, je me remis en chemin, & parcourus, plusieurs Régions, que je passerai sous silence, n'y ayant rien trouvé de remarquable. Je pensois avoir vû toutes les merveilles de la Planète de Nazar; mais étant arrivé dans la Province de Cabac, je découvris de nouveaux prodiges, qui surpassent toute croyance. Parmi les Habitans de ce païs-là, il y en a plusieurs qui sont Acéphales, c'est-à-dire, sans tête. Ceux-ci parlent par une bouche qu'ils ont au milieu de l'estomac; ce défaut naturel les exclut de tout emploi important où il faut avoir de la cervelle. Les charges aux-quelles ils peuvent prétendre à la Cour, sont celles de Chambélans, de Maitres d'Hôtel, de Grand-Maitre de cuisine; & on en tire aussi quantité pour en faire des Valets de pié, des Bédeaux, des Cuistres, en un mot pour exercer toutes les charges, où il n'est pas besoin de tête. Quelques-uns néanmoins sont reçus aux emplois du Sénat à cause du mérite de leurs Parens, & par la faveur du Magistrat, ce qui peut se faire quelquefois sans que l'Etat en souffre: car on sait d'expérience que toute l'autorité Magistrale réside entiérement dans quelques Sénateurs particuliers, que les uns ne sont dans le Sénat que pour completter l'assemblée, & pour signer les résolutions des autres. Ainsi il y avoit

de mon tems dans le Sénat de Cabac deux Assesseurs nés sans tête, qui tiroient les Gages de Sénateurs, car quoiqu'ils fussent destitués de jugement à cause de leur défaut naturel, ils donnoient pourtant leur consentement, & ils étoient plus heureux que leurs collègues, contre qui, dans certains cas, le peuple déchargeoit sa bile sans faire mention des ceux qui étoient Acéphales; ce qui montre qu'il est quelquefois bon à un Sénateur de n'avoir point de tête. Au reste la Ville de Cabac ne le cède à aucune de ce Globe-là. Elle a une Cour, une Université & des Temples magnifiques.

Je passai, au sortir de là, dans deux autres Région, dont l'une a le nom de Cambare, l'autre de Spélek. Les Habitans sont tous Tilleuls. Ils diférent entre eux en ce que les uns ne vivent pas au-delà de l'âge de quatre ans, les autres au contraire vivent longtems, & atteignent même l'âge de quatre cens ans. Quand on vient chez ceux-ci on ne voit que Pères, Grands-Pères, Ayeux, Bisayeux &c. On ne les entend parler que de leurs aventures, ils récitent mille fables, & on a si souvent les oreilles rebattues de ces vieilles fornettes, qu'on s'imagine être né depuis plusieurs siécles, surtout quand on voit tant de vieilles Gens devant ses yeux. Voila quel étoit l'état des Habitans

du

du Pais de Spélek. Il me parût d'abord plus heureux que celui des Peuples de Cambare; mais je m'aperçus quelque tems après que je me trompois. En effet les Cambariens aquiérent la maturité de l'esprit, & du Corps quelques mois après leur naissance, en sorte qu'une année suffit pour les former, & les perfectionner. Ils employent le tems qu'ils ont encore à vivre à se préparer à la mort. La vue de ce peuple rapelle dans l'esprit la République de Platon où les vertus étoient d'abord portées au plus haut dègré de perfection. Les Cambares ont continuellement devant les yeux la briéveté de la vie, & étant toujours occupés de cette ideé, ils regardent ce monde comme la porte, par où l'on passe à l'autre vie, ainsi l'image de l'avenir banit de leur esprit l'idée du présent; en sorte donc que chacun d'eux peut étre regardé comme un Philosophe, qui indifférent pour les biens terrestres, ne tache que de s'assûrer ce trésor durable & éternel qui est la récompense de la vertu, de la piété, & de la bonne réputation. En un mot ce Païs sembloit étre habité par les Anges, ou le domicile des saints, ou l'Ecole véritable où la sagesse, & la pieté étoient enseignées excellemment bien. De-là on peut juger combien sont injustes les murmures de ceux, qui se plaignent de la briéveté de la vie, &

qui font à ce sujet une espèce de procés à Dieu; car notre vie n'est courte, que parceque nous en passons la meilleure partie dans les plaisirs, mais elle seroit assés longue, si on en faisoit un meilleur usage.

Dans l'autre Province, où j'ai dit, qu'on vivoit jusqu'au-delà de quatre cens ans je remarquai tous les Vices que l'on voit régner parmi les Hommes. Les Habitans ne pensoient qu'aux choses présentes, comme si elles eussent été éternelles, & qu'ils ne les eussent jamais dû quitter.

La Pieté sincère est bannie à jamais
De ce Peuple trompeur qui se plait aux forfaits.

Une autre espèce d'inconvenient qui résultoit de cette longue vie, c'est, que ceux qui avoient malheureusement perdu leurs biens, ou qui étoient perclus de leurs membres, ou qui tomboient dans des maladies douloureuses, & longues, se donnoient eux-mêmes la mort; ne voyant pas d'autre moyen de se délivrer de leurs misères, ce qui ne seroit pas arrivé, si leur vie eût dû être de peu de durée. L'un & l'autre Peuple fut pour moi un sujet d'étonnement; & je sortis de ces lieux la tête pleine de réflexions philosophiques.

Je continuai ma route par des lieux raboteux & déserts, par où l'on passe pour aller au Païs des Innocens, qu'on nomme en lan-

gue

gue vulgaire Spalank. Ce nom vient de l'innocence, & de l'humeur pacifique des Habitans de cette Province. Ils sont tous Néfliers & les plus heureux des Mortels, n'étant sujets à aucune passion, & conséquemment à aucun défaut.

Il n'est question chez eux de loi, ni de suplice.
Ils n'ont ni Juges, ni procés,
Ils pratiquent pourtant la vertu, la justice
Avec un merveilleux succés.
L'innocence les met à l'abri des allarmes:
Ils ont autant d'Amis qu'ils comptent de Voisins.
On n'entend point chez eux le bruit affreux des Armes.
Soldats, Arsénaux, Magazins
Sont à ce Peuple heureux des choses inconnues.

Je trouvai que tout ce qu'on m'avoit dit de ces Néfliers étoit véritable, & qu'en effet ils ne se gouvernoient point par des loix; mais par leur propre génie. L'Envie, la haine, la colère, l'orgueil, l'amour de la fausse-gloire, les divisions, & tous les autres vices qu'on remarque dans l'espèce humaine, n'ont point lieu chez cette Nation. On ne trouve pas non plus chez elle, plusieurs autres choses qu'on prétend faire l'ornement des Créatures raisonnables, & les distinguer des Brutes; car excepté la Théologie, la Phisique & l'Astronomie, toutes les autres siences lui sont inconnues, de même que les Arts. Elle n'a aucune idée de Jurisprudence, de Politique, d'Histoire, de Morale, de Ma-

tématiques, d'Eloquence &c. L'amour de la gloire lui étant aussi inconnu, l'émulation qui anime les sujets aux grandes choses, y est tout-à-fait ignorée. Je ne voyois dans ce Païs-là aucun Palais, nul édifice tant soit peu considérable, point d'Hôtel-de-Ville, point de Tribunaux, point de richesses, point de Magistrat, & par conséquent point de procés, ni d'envie d'en avoir; & pour tout dire en deux mots, s'il n'y avoit point de Vices, aussi n'y avoit-il point de politesse, point d'Arts, point de magnificence, & une infinité d'autres choses pareilles à qui nous donnons le nom de vertus, qui rendent les sociétés civiles récommandables & font passer les Hommes pour polis & civilisés. A dire le vrai il me sembloit d'être plutôt dans une forèt que dans une société, & je ne savois quel jugement porter sur cette Nation, ni si cet état naturel seroit à souhaiter aux Hommes; mais enfin quand je faisois réflexion, que la vertu étoit préférable au Vice, & que l'ignorance de certains Arts éloignoit les vols, les meurtres, les rapines, & plusieurs autres crimes qui perdent l'Ame avec le Corps, je ne pouvois m'empecher de reconnoitre le bonheur de ces Néfliers. Pendant que j'étois encore parmi eux, je marchois un jour sans attention, & je chopai si rudement contre une pierre que je me fracassai

la

la jambe gauche qui s'enfla auſſitôt. Un Païſan me voyant dans cet état acourut incontinent, & avec une certaine herbe qu'il apliqua ſur la partie offenſée, il me guérit ſur le champ. Je conjecturai alors que ces gens-là excelloient dans les cures, & je ne me trompois pas; car comme le nombre de leurs Etudes eſt extrémement borné, ils ne ſe contentent pas d'éfleurer les ſiences, comme font nos Savans, qui veulent tout aprendre * mais ils s'adonnent à une ſeule, & l'aprofondiſſent autant qu'il eſt poſſible. Cependant je rémerciai mon Médecin du ſervice qu'il m'avoit rendu, priant Dieu de l'en récompenſer. Ce Païſan me parla avec tant de ſolidité, de ſavoir, & de piété, quoiqu'en des termes un peu champêtres, que je crus que c'étoit un Ange qui m'étoit aparu ſous la figure d'un Arbre. Je compris par-là avec combien peu de raiſon nous nous déchainons contre ces Stoïciens ** qui ne déſirant rien, ne s'afligent, ne ſe réjouiſſent de rien, & ne ſe fâchent contre perſonne, s'étant défaits des paſſions impétueuſes de l'ame, & que nous acuſons à cauſe de cela de méner une vie lâche & pareſſeuſe. Je compris auſſi, & plus clairement encore, combien ſe trompent ceux

 qui

* *Polyhiſtores noſtri*, nos Prodiges d'érudition.
** *Apathiæ Sectatores*, les Partiſans de l'impaſſibilité.

qui admettent la néceſſité de certains vices parmi les Mortels, qui croyent que la colère éguiſe la force, que l'émulation produit l'induſtrie, & que la défiance eſt la mère de la prudence; car qui ne ſait, que d'un mauvais œuf il ne peut naître qu'un mauvais corbeau, & que pluſieurs qualités dont les Humains s'énorgueilliſſent, & que nous célèbrons dans nos Vers, ſont plûtôt des ſujets de honte que de gloire, ſi on les regarde avec les yeux d'un Philoſophe.

Je ſortis du Païs des Innocens & me rendis dans la Province de Kiliac, où les Habitans naiſſent avec de certaines marques au front, qui déſignent le nombre de leurs années, & le tems qu'ils ont encore à vivre. Je les croyois les plus fortunés des Mortels, vû que la mort ne pouvoit les ſurprendre en flagrant délit; mais, comme ils connoiſſoient tous le jour de leur mort, ils prolongeoient auſſi leur pénitence juſqu'à ce dernier jour; en ſorte que ſi on trouvoit quelque honnête perſonnage parmi eux, ce ne pouvoit étre que quelcun à qui les marques de la mort ne venoient que dans une extrême Vieilleſſe. Je voyois quantité de ces Arbres qui marchoient la tête panchée, comptant avec leurs doigts, les jours & les momens qu'ils avoient encore à vivre; & ſe deſeſpérant lorſque cette heure fatale

apro-

aprochoit; ce qui me fit conclure que le Créateur avoit sagement fait de cacher au reste des Mortels l'heure de leur mort.

Après avoir parcouru ce Païs, j'arrivai au bord d'un canal dont l'eau étoit noire, je le traversai dans un esquif, & j'abordai dans la Province d'Askarac. C'est-là que je vis d'horribles monstres; car si parmi les Cabaques, il y a des Gens sans tête, on voit en revanche des Askaraques, qui en ont sept. Ces Heptacéphales, ou Gens à sept têtes, sont des prodiges de sience. Le Peuple leur portoit autrefois une telle vénération que peu s'en falloit qu'il ne les adorât. Tous ceux qui gouvernoient l'Etat étoient tirés de cette tribut; mais comme ces Régens avoient autant d'idées que de têtes, il n'y avoit sorte de choses dont ils n'essaiassent; mais cette quantité d'entreprises, & ces diverses idées dans une seule personne, embrouillèrent extrémement les affaires, & dans la suite la confusion monta à un si haut point, qu'il fallut des siécles entiers, pour débrouiller le cahos que ces trop habiles Magistrats avoient répandu dans les affaires de l'Etat. Il ne se peut rien de plus avisé que le decrèt que l'on fit alors pour exclure les Heptacéphales du Gouvernement, & pour le restraindre aux Simples, c'est-à-dire aux Citoyens qui n'avoient

qu'une

qu'une tête. Depuis ce tems-là, ces Gens, qui avoient été révèrés comme des Dieux, sont aussi déchûs, & aussi peu estimés que les Acéphales parmi les Cabaques : car comme ceux-ci ne peuvent rien faire faute de tête, ceux-là font tout de travers pour en avoir trop. C'est pourquoi, on les éloigne de toute sorte de charge, & on les laisse croupir dans l'obscurité. Ils sont pourtant une espèce d'ornement à leur païs, car on les méne d'un côté & de l'autre, pour servir de spectacle, & pour montrer combien la Nature a été libérale en leur endroit; mais on peut dire qu'elle auroit mieux fait de n'être pas si prodigue, & de se contenter de leur donner une seule & bonne tête. De toute cette race d'Heptacéphales, il n'y en avoit que trois qui fussent employés de mon tems; encore ne les avoit-on admis aux emplois qu'après leur avoir coupé six têtes, car par-là on leur avoit ôté ces idées confuses qui les brouilloient, & on les avoit réduits au sens commun; à-peu-près comme on émonde les Arbres chez nous pour les faire pousser plus haut. Mais il y a peu d'Heptacéphales qui veuillent soufrir cette opération, à cause de la douleur qu'elle cause & du danger où ils sont exposés de mourir bientôt après. Tout cela me fit conclure qu'il n'y a point d'excès qui ne soit nuisi-

ble,

ble, & que la véritable prudence ne se trouve que dans un cerveau simple, mais solide & judicieux.

Bour aller de ce païs-là dans la principauté de Bostanki, il faut passer par des déserts. Les Bostankis différent peu des Potuans quant à la figure extérieure; mais intérieurement il y a une différence remarquable; qui consiste en ce que les Bostankis ont le cœur placé dans la cuisse droite, de sorte qu'on peut dire avec vérité quils portent leurs cœurs dans leurs culotes. De là vient qu'ils sont regardés comme les plus poltrons de tous les Habitans du globe. En arrivant dans la Ville j'entrai dans un cabaret tout près de la porte, & comme les fatigues du Voyage m'avoient mis de mauvaise humeur, je commençai à quereller l' Hôte, dont la lenteur me choquoit. Celui-ci tout éfrayé, se jetta à mes genoux, me demandant pardon les larmes aux yeux. Il me fit toucher sa cuisse droite, pour que je jugeasse de sa frayeur par la palpitation de son cœur. Je n'eus pas plûtôt senti ce mouvement que ma colère se changea en risée, je lui dis de se rassurer & d'essuyer ses larmes. A ces mots il se leva, & m'ayant baisé la main, il s'en fut apréter à manger. Un moment après j'entendis des cris & des gémissemens qui venoient du côté de la cuisine.

J'y

J'y courus, & je ne fus pas peu surpris de voir ma poule mouillée d'Hôte, qui se ruoit à coups de pied & de foüet sur sa Femme & sur les servantes. Dès-qu'il m'aperçut, il se jetta à mes pieds. „Qu'est ceci, dis-je à ces Fem-„mes, quel crime avez vous commis, qui ait „pu mettre cet Agneau si fort en colére?„ Elles me regardoient sans rien dire n'osant pas me découvrir le sujet de leur affliction, mais leur ayant ordonné avec ménaces de s'expliquer, l'Hôtesse me parla en ces termes: „Les Habitans de cette Principauté, „dit-elle, ne peuvent soûtenir les regards „d'un énémi armé, & dès-qu'ils sont hors de „leurs maisons ils tremblent au moindre „bruit; mais au Logis, ils font le diable à „quatre. Ils parlent avec hauteur dans leur „cuisine, & se jettent avec fureur sur leur „Famille timide; mais ils n'osent pas se mon-„trer contre des Gens armés, & ils ne sont „vaillans que contre ceux qui n'ont ni ar-„mes, ni forces. De-là vient que notre Ré-„publique est exposée aux insultes & aux dé-„prédations de ses Voisins. Mais une Na-„tion voisine, à qui nous payons tribut, est „d'un naturel bien différent; car elle ne se „bat que contre des Enemis armés. Là les „Mâles commandent au dehors, & servent „au dedans.

J'admirai

J'admirai la sagesse de cette Femme, que je jugeois digne d'un meilleur sort: & lorsque j'ai un peu mieux connu le genre humain, j'ai trouvé qu'elle m'avoit bien dit vrai; & qu' Hercule * n'avoit pas été le seul, qui eût cédé aux charmes d'une Femme; mais que c'étoit même le sort des vaillans Hommes de subir le joug des Femmes, pendant que les Poltrons, & ceux, qui comme les Bostankis, portent le cœur dans la culote; sont des Héros dans leur maison, & font trembler leurs Domestiques. Au reste les Bostankis sont sous la protection d'un Peuple voisin auquel ils payent un tribut annuel. Je partis de ce païs-là, & me transportai par eau dans la Province de Mikolac. Avant que de sortir du Batteau je m'aperçus qu'on m'avoit dérobé ma besace. J'en accusai le Battelier, & je lui soûtins long-tems qu'il étoit l'auteur du vol. Comme il se tenoit obstinément sur la négative, j'eus recours au Magistrat, & lui exposai le fait, prétendant qu'on obligeât le Battelier à la restitution simple de la chose volée, s'il s'opiniâtroit à nier. Le coquin ne se contenta pas de persévérer dans la

* *Non solum esse Herculem, quem palla uxoris subegit.* Pour rendre cette Métaphore par une autre, il auroit fallu dire *qu' Hercule n'avoit pas été le seul qui eût été soumis à une coife;* mais comme il n'y avoit point de telle parure du tems d'Hercule, il m'a fallu parler au propre. *Palla* étoit une robe traînante chez les Anciens, afectée aux Femmes. Virgile en donne une pareille à Héléne le jour de ses nôces. On sait qu' Hercule ce domteur de monstres, devint l'esclave d' Omphale Reine de Lydie, & que cette Princesse abusant de l'amour du Héros Grec, le faisoit filer, coudre &c. & le maltraitoit souvent à coups de pantoufle, *sæpius sandalio ab ea pulsatus*. V. Ovid. Fast. 2. 305. & suiv.

la négative, mais il voulut encore m'accuser moi-même de calomnie. Le cas paroissant douteux, le Sénat m'ordonna de produire des témoins; c'étoit me réduire à l'impossible: Mais j'eus recours à un autre moyen, ce fut de demander que le Battelier se purgeât par serment du crime en question. A cette proposition le Juge soûrit. „Mon Ami, me dit-il, nous ne sommes „génés par aucune Réligion, & nous n'avons d'au„tres Dieux que les Loix de la Patrie. Les ac„cusations se prouvent chez nous par des voyes „légitimes, telles que la consignation des fraix, „l'ajournement des Parties, l'exhibition des pa„piers ou des seings, & l'interpellation des té„moins. Les Procés destitués de ces formalités „sont non seulement nuls; mais attirent encore „à ceux qui les intentent une accusation de ca„lomnie, Ren ta cause claire par des témoins & „l'on te fera restituer ce que tu dis qu'on t'a pris.„

Ainsi le défaut de témoins rendant ma plainte inutile, je commençai à déplorer, non pas mon sort; mais celui de cette République; car quoi de plus foible & de plus chancélant, qu'une societé qui n'est apuyée que sur des loix humaines, & quoi de plus fragile que ces édifices politiques qui ne sont point cimentés par la Réligion!

Je ne restai que trois jours dans ce pais-là, & je les passai même dans une crainte continuelle; car quoique les loix du Sénat fussent très-bonnes, & qu'on ne fit point de grace au crime, il me sembloit qu'il n'y avoit point, ou qu'il ne falloit point espérer de sûreté chez une nation athée, qui n'est liée par aucun sentiment de Réligion, vû que chez une telle Nation, les crimes ne coûtent rien, pourvû qu'ils soient cachés.

Je

Je sortis donc de cette Province, & après avoir passé par une montagne fort roide, je gagnai la ville de Bracinat située dans une plaine au pied de cette même montagne. Le prémier que je rencontrai sur ma route, se roula sur moi, & me renversa sur mon dos, par la pesanteur de son corps. Je ne comprenois rien à cette aventure, & j'en demandois la cause à cet Arbre, qui se contenta de me faire des excuses. A cent pas de là, un autre me lança un pieu, qui pensa me casser les reins. Aussitôt il s'excusa par un long verbiage. Je compris qu'il falloit que cette Nation fût ou entiérement aveugle, ou qu'elle eût la vuë bien foible, & j'évitois avec soin la rencontre des Passans. Cependant tout cela ne venoit que des visières trop perçantes de quelques-uns de ce Peuple, les-quels on nommoit vulgairement *Maskkattes*, & dont la plûpart s'adonnent à l'Astronomie & à d'autres siences abstraites. Ces gens-là ne sont d'aucune utilité en ce monde; car s'ils ont les yeux perçans pour découvrir des minucies, ils sont aveugles, & ne voyent point du tout dans les choses solides. Cependant l'Etat en tire quelque avantage dans les mines, où il les emploit, pour découvrir les métaux; car tel ne voit pas la superficie de la terre, qui perce avec ses regards jusques aux cavités. Je jugeai de-là

qu'il y a des gens qui sont aveugles, pour avoir la vuë trop perçante, & que peutétre ils verroient mieux, s'ils avoient les yeux moins fins & moins aigus.

Je passai encore une montagne fort escarpée, & j'entrai dans le Païs de Mutak, dont la Capitale ressemble à une forèt de saules, à cause que ses Habitans sont tous Arbres de cette espèce. Comme je traversois le marché, je vis un grand garçon fort robuste qui étoit assis sur une chaise percée, & qui imploroit la misericorde du Sénat. Je m'informai de son crime, & l'on me dit que c'étoit un malfaiteur, à qui on alloit donner la quinziême doze. Frapé de cette réponse, je priai l'Hôte, chez qui je vins loger, de m'expliquer cette énigme. Là-dessus il me parla en ces termes. „Les Nations voisines, dit-il, châtient le vice par le foüet, par la potence, ou „en marquant d'un fer rouge; mais ces sortes de „suplice n'ont point lieu ici, parceque l'on y „cherche moins à punir qu'à corriger. Le Cou„pable que vous avez vu au marché, sur la chaise „percée de la ville, est un Auteur extravagant, „qui a une violente démangeaison d'écrire, que „ni les loix, ni les avertissemens n'ont pû étein„dre en lui. Cela lui a attiré l'indignation des „Magistrats qui l'ont condamné à la peine pu„blique, & l'ont livré entre les mains des Mede„cins, qui sont les Censeurs de la ville, & qui ont

„soin

„soin de le macérer par de fréquentes purga„tions jusqu'à-ce-que le feu de sa passion soit „entiérement éteint, & qu'il cesse lui-même „d'écrire. A peine avoit-il achevé de parler, que l'envie me prit d'aller voir l'Apoticairerie publique, & je m'y fis mener sur le champ. J'y vis avec étonnement des boëtes placées par ordre avec les étiquetes suivantes, *Poudre pour l'avarice*, *Pillules d'amour*, *Teinture pour la colère. Lénitif ou infusion anodine contre l'ambition. Ecorce contre la volupté &c.*. Tout cela me paroissoit autant de visions; & je ne saurois exprimer combien j'en eus l'esprit troublé. Mais je pensai tomber de mon haut, quand je vis des liasses de manuscrits avec ces titres (*) *Sermon du Maitre és-arts Pisage, dont la lecture prise le matin vaut six doses de tartre émétique. Méditations du Docteur Jukesius qui guérissent de l'insomnie &c.* Cela me fit croire que cette Nation avoit tout-à-fait perdu le jugement, cependant je voulus essaier, si ces livres avoient les vertus, qu'on leur attribuoit,

(*) Il y a des titres de Livres encore plus bizares dans notre globe, & qui font faire de plaisantes bevuës. Je demandois l'autre jour à un Homme qui se pique d'avoir tout lû, s'il connoissoit la belle Wolfienne. *Si je la connois*, me répondit-il, *c'est ma Blanchisseuse!*

buoit, & je jettai les yeux sur le prémier. Il étoit si pitoyablement écrit, & si rempli d'impertinences, que dès le prémier chapitre, je commençai à bâiller, & continuant de lire, je sentis bientôt des tranchées. Comme je me portois parfaitement bien, & que je n'avois pas besoin de Laxatif, je jettai le livre au diantre. Je tirai néanmoins de-là cette réflexion, qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait son utilité, vû que les livres les plus insipides étoient bons à quelque chose; & je compris aussi que les Mutaques, quoique très-paradoxes, n'étoient point tout-à-fait foûs. En effet mon Hôte m'assura, qu'ayant été long-tems affligé de facheuses insomnies, une seule lecture des Méditations du Docteur Jukesius l'avoit entiérement guéri, & que la vertu de ce livre étoit telle, qu'il feroit ronfler l'Insomnie-même.

Cependant de peur qu'un plus long séjour chez les Mutaques, ne fit évanouïr les reflexions philosophiques que j'avois faites auparavant, je partis, & j'eus bientôt occasion d'oublier heureusement ce que j'avois vû chez cette nation, ayant rencontré de nouveaux monstres, & de nouveaux Phénomènes. Je remarquerai en passant qu'ayant ensuite fini mes courses autour de la Planète de Nazar, & repassant dans mon esprit la Philosophie des Mutaques, leur manière de guérir les Malades ne me paroissoit pas

à re-

à rejetter; car j'avois souvent remarqué dans notre Europe des livres capables de donner la diarrée aux plus constipés, & d'endormir les plus éveillés. Mais pour la manière, dont les Mutaques prétendent guérir les Maladies de l'esprit, je n'ai jamais pû la goûter; quoique je convienne qu'il y a des maladies corporelles, que l'on confond avec les spirituelles; comme nous l'aprend fort à propos un certain Poëte de notre globe dans l'Epigramme suivante.

Sextus nous sommes vous & moi
Travaillés d'une maladie,
Qui ne vient à ce que je croi
Que des noires humeurs de la melancolie.
Vous en avez la goute, & je sens par malheur
Qu'elles me corrodent le cœur.
Je passe pour un Homme étrange
Parcequ'on ne voit point ce qui me fait souffrir:
Et Vous, vous passez pour un Ange,
Parcequ'on vous entend soupirer & gémir.
Chacun vous plaint & vous regrete;
On n'est point étonné de vous voir refuser
D'aller au bal, & de danser;
Mais si quelcun me dit, en secouant la tête,
Entonnez une chansonnette:
J'ai beau jurer sur mon honneur
Et protester cent fois que je suis asmatique,
On me traite de Lunatique,
Et d'Homme de bizare humeur.
Il est pourtant certain, soit dit sans vous déplaire,
Que ce n'est point pour vous une aussi rude affaire

De gambader & de sauter
Qu'à moi de frédonner, Sextus, ou de chanter.

Au sortir du Païs de Mutak, il me fallut encore traverser un lac, dont l'eau étoit rouge, & j'abordai dans la Province de Mikrok dont la Capitale porte le même nom. Les portes de cette ville étoient encore fermées quand j'y arrivai. Je fus obligé d'attendre qu'on les ouvrît. J'entrai enfin, & je remarquai une grande tranquillité dans les rues, excepté que mes oreilles étoient frapées du bruit que faisoient ceux qui ronfloient en dormant. Je crus être dans ce païs consacré au someil, que les Poëtes nous vantent. O plut à Dieu, me dis-je à moi-même, que les Bourguemêtres, quelques-uns des Sénateurs, & plusieurs autres citoyens de ma Patrie, qui sont grands partisans du repos, pussent passer leur vie dans cette bien-heureuse cité! Cependant à la vuë des enseignes qui pendoient aux Maisons, je compris que les Arts, & les professions n'étoient point éteintes dans cette ville. A la faveur de ces enseignes je découvris une Hôtelerie, dont les portes étoient toutes fermées, parcequ'il étoit encore nuit pour les Habitans, quoiqu'il fût midi passé. Enfin après avoir beaucoup heurté, l'on m'ouvrit, & j'entrai dans l'Hotélerie. Chez cette Nation, le jour est divisé en vingt-trois heures, dont dix-neuf sont consacrées au someil, les

les autres quatre se passent en veillant. Cela me fit soupçonner qu'il devoit régner une terrible négligence dans les affaires publiques & particulières, c'est pourquoi j'ordonnai qu'on me donnât sur le champ à manger ce qu'il y auroit de prèt, car je craignois que la nuit ne surprît le Cuisinier en préparant le diné, & que je n'eusse à croustiller de long-tems. Mais j'ignorois que cette Nation se pique d'abréger en toutes choses, qu'elle évite avec soin tout embaras, tout détour, & que par-là ses petits jours sont assés longs, & suffisent pour faire toute sorte de travail. Le diné me fut aporté, plutôt que je ne m'y étois attendu, & lorsque j'eus mangé, je priai mon Hôte de me faire un peu voir la ville, ce qu'il m'acorda fort obligeamment. Nous entrames, en passant, dans une Eglise, où j'entendis un sermon fort court, eu égard au tems, mais assés long par l'importance de la matière. Le Prédicateur en vint d'abord au fait; il écarta tout verbiage, toute tautologie (*); il ne dit rien de superflu, rien d'inutile, de sorte que quand je comparois son sermon à ceux du Maitre-és-arts *Petri* qui m'ont souvent fait venir l'envie de vomir, je trouvois ces derniers d'une longueur

(*) Mot admirablement commode, & énergique, il signifie, une *répetition de paroles inutiles*.

effroyable. Les Procedures s'expedient avec la même brièveté. Les Avocats disent beaucoup en peu de mots. On produit les témoins, & on les entend. Je me souviens d'avoir vû la copie d'un traité d'Alliance conçu en ces termes. *Il y aura amitié perpétuelle entre les* MIKROKANS *& les* SPLENDIKANS. *Les limites des deux Etats seront le fleuve* KLIMAC, *& la croupe du Mont* ZABOR; *signé &c. &c.* C'est ainsi que trois lignes suffisent à ce Peuple, pour exprimer ce qui demande chez nous des Volumes entiers. Cela me fit croire qu'on pourroit venir au but, avec moins de bruit, & moins de perte de tems, si l'on retranchoit les inutilités, comme un voyageur arriveroit plutôt au gîte, s'il marchoit toujours par un chemin droit. Tous les Habitans de cette Ville sont Ciprès. Ils ont des tumeurs, ou des Loupes sur le front qui les distinguent des autres Arbres. Ces Loupes croissent, & diminuent à certaines heures marquées. Lorsqu'elles sont bien enflées, il en découle des humeurs, qui tombant dans les yeux, les ferment, excitent au sommeil, & en un mot marquent qu'il est nuit.

A une journée de-là est le Païs des *Makrokans*, c'est-à-dire des Eveillés, qui ne dorment jamais. En entrant dans la Ville de Makrok, je rencontrai un garcon qui paroissoit fort pressé, & je le supliai de m'indiquer une Auber-

Auberge où je passe loger: mais ce maraud me répondit qu'il avoit à faire, & passa outre. Tout ce Peuple se hâtoit d'une si terrible manière, qu'on ne voyoit qu'aller & venir, ou plûtôt courir & voler dans les ruës, comme si chacun eût craint d'arriver trop tard. Je crus d'abord que le feu étoit aux quatre coins de la ville, ou qu'il étoit arrivé quelque autre desastre qui avoit épouvanté, & troublé les Citoyens. J'errois d'un côté, & de l'autre; ne sachant à qui parler, enfin j'aperçus une enseigne devant une maison, qui marquoit que c'étoit une Auberge. Je m'en aprochai, & je n'y vis que des gens qui sortoient, qui montoient, qui décendoient, se heurtant les uns les autres, à force de se hâter: Je fus plus d'un quart d'heure dans la cour du logis avant que de pouvoir entrer. Chacun me faisoit des questions en passant; l'un me demandoit d'où j'étois, où j'allois, si je m'arréterois long-tems dans la ville, si je mangerois seul, ou en compagnie, dans quelle chambre je mangerois, si ce seroit dans la rouge, dans la verte, dans la blanche, où dans la noire, au rez-de-chaussée ou en haut, & enfin mille impertinences pareilles. L'Hôte, qui étoit en même tems Gréfier d'un Tribunal subalterne, entra dans la cuisine, & revint un moment après, pour m'acabler de ses verbiages. Il me parle d'un procés, qui

duroit depuis quatorze ans, & qui avoit passé par dix tribunaux différens. „J'espére, me „dit-il, qu'il sera pourtant terminé dans deux „ans d'ici; car il ne reste plus que deux Tri- „bunaux, après quoi il n'y a plus d'apel. Là-dessus mon Hôte me laissa fort étonné de son discours, & convaincu que toute cette nation étoit très-occupée à faire des riens. Après qu'il m'eut quitté, je me mis à parcourir la Maison, & je tombai par hazard dans une Bibliothéque, assés considérable par raport au nombre des livres, mais fort petite & fort pauvre, quant aux choses que ces livres contenoient. Parmi ceux qui étoient le plus proprement reliés, je remarquai les suivans;

1. *Description de l'Eglise Cath.* 24. Vol.
2. *Rélation du Siége de la Citadelle de Pebunc.* 26. Vol.
3. *De l'usage de l'herbe de Slac.* 13. Vol.
4. *Oraison funèbre du feu Sénateur Jacksi.* 18. Vol.

Mon Hôte étant retourné, me mit au fait de tout ce qui concernoit l'état de la ville, & je jugeai par ce qu'il m'en dit, que les Dormeurs de Mikrok faisoient plus de besogne que les Eveillés de Makrok, & que les prémiers vont droit au dedans des choses, & ces derniers s'arrétent à la superficie. Les Makrokans sont aussi tous Ciprés, & différent peu des Mikrokans, si ce n'est qu'ils n'ont pas de lupes sur le front. Ils n'ont pas non plus le même sang ou le même suc qu'ont

les

les autres Arbres animés de ce globe, mais au lieu de cela, il coule dans leurs veines une liqueur plus épaisse qui ressemble fort à du vif-argent. Et il y a même des gens qui prétendent que c'en est veritablement, vû qu'il fait le même effet que le Mercure quand on l'emploit dans les thermomètres. A deux journées de Makrok, est la petite République de Siklok, qui est divisée en deux Provinces alliées, mais qui vivent sous des Loix différentes & fort opposées. La prémière de ces Provinces s' apelle Miho, & a été fondée par Mihac, célèbre Legislateur, & le Licurgue des Souterrains. Celui-ci fit des réglemens contre les dépenses superflues, & défendit sévérement toute sorte de luxe: en sorte que ce petit Etat, par la tempérance, & l'économie de ses Habitans, peut être regardé comme une autre Lacédemone. J'étois pourtant surpris de voir dans un Etat si bién réglé, & qui se glorifie tant de l'excellence de ses Loix, une si grande quantité de Mendians; car quelque part où je portasse la vuë, je voyois des Arbres qui tendoient le bras aux passans, pour leur demander l'aumône, ce qui me paroissoit fort incommode pour les Voyageurs: Mais lorsque j'eus un peu mieux connu ce Païs, je m'aperçus que cela ne venoit que de l'économie même des Habitans; car comme tout luxe est ban-

ni de chez eux, & que les richards se refusent même les choses nécessaires, il s'ensuit que le petit peuple n'a point les occasions de gagner sa vie, & qu'il faut qu'il mandie, s'il ne veut mourir de faim. Je conclus de-là, que l'épargne & l'avarice causent les mêmes inconveniens dans les Etats, que les obstructions du sang dans le corps humain. Dans l'autre Province qui porte le nom de *Libo*, on vit splendidement & dans la bombance; rien n'est épargné pour la magnificence. Cela fait fleurir toute sorte d'arts & de professions. Le Peuple est animé au travail par l'apas du gain, & il n'y a nul des Citoyens qui n'aît l'occasion, non seulement d'éviter la misére, mais même de s'enrichir; en sorte que si quelcun se trouve dans l'indigence, il ne peut s'en prendre qu'à sa propre paresse ou à sa fainéantise. Ainsi la profusion des Riches donne l'ame à tout le Corps de l'Etat, tout comme la circulation du sang fortifie les membres, & les fait vegeter.

Le territoire de la ville de Lama est contigu à celui de Libo. Lama est une Ecole célèbre de médecine. Cet Art y est si cultivé, qu'un Médecin ne sauroit passer pour habile, s'il n'a fréquenté les leçons qui se font à Lama. La Ville est si remplie de Médecins, qu'on y voit plus de Docteurs que d'autres personnes. Il y a des ruës entières, où l'on ne voit que des

des boutiques d'Apotichaires, & des magazins d'instrumens anatomiques. Un jour que je me promenois par la ville, je rencontrai un petit Arbre, qui vendoit des catalogues contenant le nombre des gens morts cette année-là à Lama. J'en pris un, & j'y vis avec surprise qu'il n'étoit né l'année d'auparavant que cent cinquante Arbres, & qu'il en étoit mort six cens. Je ne pouvois pas comprendre comment, dans un lieu où Apollon (*) sembloit avoir fixé sa résidence, il pouvoit arriver tous les ans une si terrible mortalité. J'entrai chez un Libraire, aprenez-moi de grace, lui dis-je, quelle peste a pu si fort ravager cette Ville l'année dernière? Il me répondit que deux ans auparavant il étoit bien mort d'avantage de monde, & que ce qui m'étonnoit n'étoit que la taxe ordinaire, & la proportion acoûtumée entre ceux qui naissent, & ceux qui meurent. Il ajouta que les Habitans de Lama, étoient continuellement afligés par des maladies qui hâtoient leur mort, & que cette ville seroit entièrement déserte, si on n'y envoyoit des recrues des autres endroits de la Province. Cela me persuada que je ferois bien de quitter ce séjour, d'autant plus que j'avois encore dans l'esprit ce qui m'étoit arrivé dans le Païs des Philosophes, & les Instrumens d'Anatomie que

j'y

* Dieu de la Medecine.

j'y avois vûs. Je marchai donc sans m'arrêter, jusqu'à un village distant de quatre mille pas où l'on ne connoit point de Médecin, ni par conséquent de maladie.

En deux jours de tems je gagnai le Païs libre. Tous les Habitans y sont leurs propres Juges. Ils consistent en Familles distinguées les unes des autres, qui ne reconnoissent aucune domination, ni aucune Loi, & qui cependant forment entre elles une espece de Societé, dont les Vieillards consultent ensemble sur les affaires communes, & exhortent un chacun à la concorde, & à l'observance de ce prémier précepte de la nature, *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fit.*

Sur toutes les portes des Villes, & des Villages, l'image de la Liberté paroissoit en bas-relief foulant aux piés des ceps & des chaînes avec cette inscription, *La Liberté vaut plus que l'or.* Dans la premiere ville où j'entrai, tout me parut assés tranquille: mais je remarquai que chaque Citoyen portoit des rubans sur l'épaule de diverses couleurs. J'apris que ces rubans étoient la marque des différentes factions qui partageoient alors la Ville. Les Avenues des maisons des Grands étoient gardées par des Soldats armés, qui se tenoient prèts à combattre; car la tréve n'avoit pas plutôt cessé que la guerre recommençoit. Je partis tout

tout tremblant de ce païs-là : & je ne me crus en liberté, que lorsque je me vis loin de cette terre libre.

J'arrivai dans la Province de Jochtan dont j'avois ouï faire une description qui m'avoit fort allarmé ; & je m'imaginois qu'il y avoit moins d'ordre, moins de sûreté & plus de confusion que dans la terre libre : Car à Jochtan il y a une si grande diversité de réligions, qu'on croiroit que c'est l'égoût & le Cloaque de toutes les Sectes du monde. Tous les dogmes répandus chez les divers Peuples de la Planéte s'y enseignent publiquement : & lorsque je pensois aux troubles excités en Europe par la diversité des Réligions, j'osois à peine entrer dans cette Capitale, dont les ruës, & les places sont remplies de Temples des Sectes différentes & oposées qui habitent dans la Ville. Mais ma crainte fut bientôt dissipée, quand je vis de tous cotés régner l'union & la concorde, sans être interrompuës par aucune divisions. Dans les affaires politiques c'étoit la même forme ; on ne voyoit qu'un même sentiment, une même tranquillité, & un même soin. Comme il étoit défendu sur peine de la vie, de ne pas troubler la dévotion, ou les cérémonies réligieuses les uns des autres, la diversité des dogmes ne portoit personne à se fâcher contre un autre ; Les dissentions y régnoient sans hostilité ;

lité; on y diſputoit ſans altercation, & ſans invectives, & il n'y avoit point de haine, parce qu'il n'y avoit point de perſécution. On voyoit une certaine émulation louable parmi ces gens diviſés, ils s'animoient à l'envi à ſe ſurpaſſer les uns les autres par la pureté de leurs mœurs, & par leur régularité de vie, s'éforçant de prouver par cette voye la préexcellence de leur réligion. Ainſi la ſageſſe des Magiſtrats avoit tellement réglé toutes choſes, que cette diverſité de dogmes, n'excitoit pas plus de troubles dans l'Etat, que les diverſes boutiques des Marchands en excitent ſur une place, quand par la ſeule bonté des Marchandiſes, ils attirent les Chalands, ſans uſer ni de violence, ni de ruſe, ni de ces autres moyens que l'envie dicte. Delà vient que la moindre ſémence de diſcorde eſt étoufée dès ſa naiſſance, & on ne fomente que cette honnête émulation qui tend à l'avantage de l'Etat. Un ſavant de ce païs-là m'expliqua encore plus au long les mœurs de la nation, la nature du gouvernement, & les cauſes de cette tranquillité: & ce qu'il me dit à ce ſujet fut ſi fort de mon goût, que je l'ai toujours eu gravé dans l'eſprit. A la verité je lui fis des objections, mais il y ſatisfit ſi bien, que je fus obligé d'avouer ma défaite, d'autant plus qu'il étaïoit toutes ſes preuves d'exemples tirés de l'expérience. Je fus donc obligé de

me

me rendre, & de reconnoitre que la liberté de penſer étoit la ſource de cette concorde & de cette tranquillité; mais je dreſſai une autre eſpèce d'attaque, en témoignant à mon Adverſaire que le devoir des Législateurs en fondant des Républiques, étoit d'enviſager plûtôt le bonheur à-venir des Peuples, que le préſent, & qu'ils ne devoient pas tant chercher à flatter le goût des Mortels, qu'à ſe conformer aux vues du Créateur. Alors mon Jochtanien me regardant: „Pauvre Homme, me dit-il, que „vous vous trompez, ſi vous croyez que Dieu, „qui eſt la verité-même, puiſſe ſe plaire à un „culte feint, maſqué & hypocrite! Les autres „nations forcent un chacun par l'autorité ſou„veraine à ſe ſoûmettre à une certaine régle „de foi, & nous voyons que cette conduite „ouvre la porte à l'ignorance & à la diſſimu„lation; car perſonne n'oſant déployer ſes vé„ritables ſentimens, il arrive qu'on profeſſe ex„térieurement, ce qu'on ne croit point dans „l'intérieur. De-là vient cette froide indolen„ce des Théologiens dans la recherche de la „vérité; de-là vient encore que l'on ſe jette „dans les Etudes profanes; car les Prêtres eux„mêmes pour ne point s'attirer le titre infame „d'Hérétiques, abandonnent l'étude des choſes „ſaintes, & ſe tournent entiérement à une au„tre qui n'eſt pas ſujette aux mêmes inconve„niens, & dans laquelle on ne court pas riſque

„de perdre ni la vie, ni la liberté. Le vulgaire condamne quiconque s'écarte de l'opinion dominante; mais Dieu reprouve les „Hypocrites, & les Dissimulateurs; & une foi „erronnée, mais sincère, lui déplait infiniment „moins, qu'une foi orthodoxe, mais simulée. Ces raisons me fermèrent la bouche: je perdis l'envie de disputer avec une nation si subtile. Il y avoit dèja deux mois que j'étois en voyage, lorsque j'arrivai enfin au Païs de Tumbac qui confine à la Principauté de Potu. Il me sembloit étre dans ma Patrie, me voyant presqu'à la fin d'une course si desagréable. Les Tumbaques sont la plûpart Oliviers. C'est une Nation dévote, mais rude, & brutale. Je fus deux heures dans l'Auberge, où j'étois venu loger, sans pouvoir obtenir à manger, quoïque j'eusse demandé plusieurs fois à déjeûner. La cause de ce retardement venoit de la dévotion déplacée de l'Hôte, qui ne mettoit jamais la main à aucun ouvrage, s'il n'avoit fini sa prière du matin. Quand il eut achevé

Il vint, palissant de courroux,
Et murmurant tout bas des injures grossières,
M'aporter quelques mauvais choux,
Et du pain de ses chambrières.

Je payai cher ce vilain déjeûné, & je puis dire, que je n'ai jamais rencontré d'Hôte ni plus dévot, ni plus brutal. Il vaudroit bien mieux, disois-je alors à moi-même, se répandre

pandre un peu moins en oraiſons, & excercer un peu mieux les devoirs de l'Hoſpitalité. Je diſſimulai cependant mon reſſentiment ſachant combien il eſt dangereux d'exciter la bile des Dévots. Autant qu'on voyoit de Citoyens dans la Ville, autant on voyoit de Catons, & de rigides cenſeurs des mœurs. Ils vont tous par les ruës la tête panchée, & leurs rameaux baiſſés; ils déclament ſans ceſſe contre les vanités du Siécle, & condamnent juſqu'aux plaiſirs les plus innocens: Ils ſe font une fauſſe réputation de ſainteté par leurs perpétuelles cenſures, & leurs reprimandes aigres & atroces. Pour moi, comme j'étois fort épuiſé de fatigue, je tachois de me refaire par des récréations innocentes; mais je m'aperçus bientôt que mes Dévots n'aprouvoient point cela, & chaque maiſon étoit à mes yeux un tribunal où les Pécheurs venoient faire l'aveu de leurs crimes. Pluſieurs de ces Dévots, voyant que les réprimandes ni les chatîmens ne faiſoient que blanchir ſur moi, commencèrent à me fuir comme la peſte ou quelqu'autre mal contagieux. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur la bizarerie de cette nation; j'acheverai de la dépeindre par un ſeul exemple qui exprime parfaitement ſon caractère. Dans le tems que j'étois à Potu, j'avois lié amitié avec un Tumbaque, & ayant paſſé par hazard enſemble devant un Cabarèt, il m'invita

à y entrer. Je ne me fis pas presser. Le Tumbaque savoit que j'aimois un peu mes plaisirs. Il me fit là-dessus un long prêche, & me lava la tête en des termes qui me faisoient frémir d'horreur. Pendant que cet autre Caton lançoit les foudres de sa censure, nous vuidions nos verres, & nous les vuidames si bien que nous tombabes tous deux par terre gris comme des Cordeliers, en sorte qu'on fut obligé de nous porter chez nous demi-morts. Après que les vapeurs de la boisson se furent dissipées, & que m'étant éveillé je fus revenu à moi-même, je ne pouvois assés admirer la dévotion des Tumbaques, la conclusion de mes réflexions fut, que leur grand zéle étoit plûtôt l'effet de leurs humeurs noires, & de leur bile, qu'un veritable mouvement de piété. Je ne voulus pas dire tout haut ce que j'en pensois pendant que j'étois chez cette nation; & je partis sans m'expliquer à personne sur ce sujet.

J'arrivai enfin à Potu fort fatigué, & avéc des jarrets si afoiblis par cette longue marche, qu'ils pouvoient à peine porter mon Corps. Ce fut le 10. du Mois de Néflier que je rentrai dans cette Capitale. J'eus d'abord l'honneur de présenter mes éphémèrides au Prince, qui en ordonna aussitôt l'impression; car il est bon de remarquer, que l'art de l'imprimerie, que les Européens, & les Asiatiques se vantent d'avoir inventé, est connu des Potuans depuis beaucoup plus

de

de tems. Ceux-ci furent si satisfaits de la rélation de mon voyage, qu'ils ne pouvoient se lasser de la lire. Je voyois courir par les rues des Arbrisseaux portant des exemplaires de mon Journal, & criant de toutes leurs forces, *Rélation exacte d'un Voyage fait autour de toute la terre par le Coureur de la Cour Scabba (l'Etourdi).*

Enflé de ce succez, je me crus en droit d'aspirer à quelque emploi important, me flattant même que l'on préviendroit ma demande; mais comme je vis que je me trompois dans mon calcul, je fis une nouvelle tentative auprès du Prince, lui insinuant quelles étoient mes vues, & le priant de récompenser mes peines, que j'exagerai le plus qu'il me fut possible. Le Prince qui étoit la bonté même, fut touché de mes prières, & me promit de la manière du monde la plus afable qu'il auroit soin de moi: il me tint à la vérité parole; mais toute la faveur que je reçus se borna à une augmentation de gages. Je m'étois attendu à une autre récompense de mes peines, & je ne pouvois goûter la grace que l'on croyoit de m'avoir faite. Mais comme je n'osois plus fatiguer le Prince de mes importunités, je m'adressai au grand Chancelier, & lui découvris ce qui me tenoit au cœur. Il reçut mes plaintes avec sa bonté accoûtumée, & me promit sa protection; mais il m'avertit en même tems de me désister de mes prétentions absurdes;

& m'exhorta à mieux connoitre mes talens & la foiblesse de ma caboche. „La Nature, ajou-„ta-t-il, a été pour toi une vraye Marâtre, & „t'a refusé les qualités de l'Ame qui frayent le „chemin aux grands emplois. Tu ne dois pas, „viser où tu ne saurois atteindre. Imite le „Naturel des autres, & défais-toi du tien. Pour „obtenir ce que tu demandes, il faudroit que „le Prince fût mal-informé, ou qu'il eût ré-„solu d'enfreindre les loix de l'Etat. Conten-„te-toi de la situation où le sort t'a mis, & „renonce à des espérances, aux-quelles la natu-„re a mis obstacle. Il finit en louant les peines que je m'étois données dans mon dernier voyage: mais il ajoûta encore que ce n'étoit point-là un mérite qui dût m'élever aux honneurs, puisque par la même raison, il faudroit faire des Sénateurs de tous les Peintres, sculpteurs & autres, parcequ'ils réüssiroient bien dans leurs proféssions; ce qui ne sauroit se faire sans causer un grand préjudice à l'Etat, & sans l'exposer au mépris de ses voisins, vu que s'il falloit récompenser le mérite, il falloit aussi que les récompenses fussent convenables aux différentes espèces de mérite.

Touché de ces raisons, je me tins pendant quelque tems en repos; mais bientôt, je revins à mon prémier dégoût pour mon emploi, & il me sembloit trop dur de vieillir dans des fonctions si basses. Je repris donc le dessein defes-

désespéré que j'avois eu ci-devant de chercher quelque chose dans les affaires politiques qui eût besoin de réformation, & de me rendre utile à l'Etat par quelque projèt qui me fût en même tems avantageux à moi-même. On à vû qu'avant mon dernier voyage, j'avois sérieusement pensé à cela; & que j'en avois été détourné par un Ami. Toutefois j'avois examiné le fort & le foible de la République Potuane, & j'avois apris chez les Coclékuans qu'un Etat est en danger, lorsque les Femmes sont admises aux Charges publiques, parceque ce Séxe impérieux, & ambitieux, cherche toujours à étendre son autorité & sa puissance, & peu-à-peu à s'arroger la Souveraineté. Sur cela, je résolus de demander que les Femmes fussent expulsées de l'administration des charges, & qu'elles en fussent exclues pour jamais. Je me flattois d'avoir bientôt force partisans, m'assurant qu'il ne me seroit pas difficile de prouver les maux inséparables de l'autorité des femmes, le danger où le Séxe masculin seroit si on n'y mettoit ordre. Que s'il arrivoit que l'abolition entière de la coûtume en question parût trop difficile, & trop délicate, j'étois résolu de demander au moins que la puissance féminine fût réfrenée, & renfermée dans des bornes plus étroites. Mon projèt avoit trois buts 1. De remèdier à l'inconvenient auquel l'Etat étoit sujet. 2. D'améliorer ma condi-

tion en rendant un ſervice ſi ſignalé. 3. De vanger le tort que les Femmes m'avoient fait, & d'éfacer la taché qu'elles m'avoient tant de fois imprimée. J'avoue franchement ici que mon interèt & ma Vangeance furent le principal mobile de mon deſſein: Mais je diſſimulois adroitement ces vues, de peur que ſous le prétexte du Bien public, je ne paruſſe vouloir cacher le mien, comme ces autres Innovateurs, dont les projets annoncent toujours l'utilité publique, & paroiſſent pourtant n'avoir pour but que l'interèt particulier à ceux qui les examinent de plus prés.

Cependant je dreſſai mon projèt, & je l'étaïai des meilleures raiſons que je pus trouver, après quoi j'eus l'honneur de le préſenter au Prince. Son Alteſſe m'avoit toujours témoigné beaucoup d'affection. Elle fut frapée à la vue d'une entrepriſe ſi hardie & ſi extravagante qu'Elle prevoyoit bien qui ſeroit la cauſe de ma perte. Elle tacha de m'en détourner,

- - - - - *par prières & par ménaces.*

Mais moi, ne comptant pas moins ſur l'utilité de mon projèt, que ſur les ſufrages du ſexe maſculin, me flatant qu'il n'abandonneroit pas la cauſe commune; je ne fus point ému des ménaces, ni des prières du Prince, & il ne put ébranler ma conſtante réſolution. Enſuite de cela, je fus méné ſur le marché, la corde au coû, attendant le réſultat des délibérations du

du Sénat. Enfin, pour abréger, ma sentence fut prononcée & envoyée au Prince pour étre confirmée: cela fait, elle fut publiée à son de trompe dans les termes suivans.

„Ayant examiné murèment la Loi du Sieur „l'Etourdi, prémier Coureur de la Cour, con„tenant un projèt d'exclure le Séxe féminin des „charges de l' Etat, nous avons jugé qu'elle ne „pouvoit étre reçue sans un grand préjudice „pour la République, qui est composée en par„tie de Femmes, les-quelles ne souffriront pas „patiemment cette exclusion, d'où il pourroit „suivre divers troubles dans l'Etat. D'ailleurs „nous estimons, que ce seroit une injustice d'ex„clure des honneurs des Arbres, qui en sont „dignes par leurs talens, puisque la Nature n'a„gissant point aveuglément, il est à croire que „ce n'est pas pour rien qu'elle les a comblés de „ses dons. Nous croyons que dans la distribu„tion des charges, on doit plus avoir égard au „merite, qu'aux noms, & que, puisque l'Etat „manque souvent de bon sujets mâles, il seroit „ridicule & extravagant de déclarer par un De„crèt du Sénat, la moitié de la République in„habile à exercer des charges & indigne d'y „parvenir, pour la seule raison du sexe, qui „n'est qu'un hazard de la naissance. C'est „pourquoi tout bien compté & rabatu, nous „condamnons le-dit Sieur l'Etourdi à la pu-

„nition acoutumée, pour avoir proposé un „projèt si foû & si téméraire.

Le Prince étoit fort afligé de cette affaire. Ce n'étoit point la coûtume que le Souverain revoquât le Decrèt du Senat lorsqu'une fois il l'avoit signé, confirmé, & livré pour étre publié; mais celui-ci avoit inséré une clause, portant que, puisque j'étois étranger, né dans un monde nouveau & inconnu où l'on comptoit parmi les heureux talens la hâtiveté de l'esprit, je serois exemt de la peine de mort; mais qu'aussi, pour que les loix ne fussent point infirmées par une impunité entière, je serois detenu en prison jusqu'au commencement du Mois de Bouleau, auquel tems je serois envoyé en exil avec les autres Violateurs des Loix. Cela étant ainsi conclu, je fus jetté dans un cachot. Plusieurs de mes Amis tachoient de me persuader de protester contre cette sentence, vû que parmi mes Juges il y avoit eu beaucoup de Dames, qui avoient jugé dans leur propre cause. D'autres prétendoient qu'il étoit plus sûr de reconnoitre ma faute & d'en rejetter la cause sur le Païs où j'avois pris naissance; mais je rejettai constamment ce dernier avis, pour l'honneur des Hommes, à la réputation desquels un pareil aveu ne pouvoit que faire une grande bréche.

J'apris quelques jour après, que le Prince étoit résolu de me pardonner tout-à-fait, pourvû-


ad Cap 10.
Martinien
en Perruque

pourvû-que je l'implorasse sa misericorde, & que je demandasse pardon de ma faute, quoique la grande Trésorière *Rabagna* fit tout son possible pour detourner ce coup. Mais, à dire vrai, je n'étois point fâché de ma sentence; car la mort me sembloit moins dure, que l'emploi que j'exerçois, & j'étois las d'être parmi ces Arbres trop enflés de leur sagesse outrée. Je m'attendois à un meilleur sort dans le Firmament, où l'on m'avoit dit que les Etrangers étoient tous bien reçus sans aucune distinction.

CHAPITRE X.

VOYAGE AU FIRMAMENT.

J'ai différé jusqu'à présent de parler de cet exil singulier au Firmament, parcequ'il m'a semblé que c'étoit à ce chapitre qu'apartenoit ce que j'ai à en dire.

Deux foix par an, on voit arriver sur la Planète des oiseaux d'une grandeur deméſurée, apellés Cupac, c'est-à-dire, Oiseaux-de-poste, qui viennent à certains tems marqués, & qui s'en retournent ensuite. La régularité de ces Oiseaux à venir & à s'en-aller, a beaucoup exercé les Phisiciens souterrains. Les uns croyent, qu'alléchés par certains insectes, ou par une quantité prodigieuse de mouches qui tombent dans certaines saisons sur la planète, & dont ces oiseaux sont extremement friands, ils

ils décendent du Firmament pour s'en répaître: ils disent qu'une preuve évidente de cela, c'est que lorsqu'il n'y a plus de mouches, ces Oiseaux s'en retournent aussitôt vers le Firmament, & ce Sentiment est assés conforme au mien. Que cela puisse arriver par une direction particulière de la nature, on en a une preuve dans l'exemple de plusieurs autres Oiseaux, qui paroissent à des tems préfix dans d'autres Païs, attirés sans doute par le même sujèt. D'autres croyent aussi que les Oiseaux en question, sont dressés comme des Gerfauts ou autres Oiseaux de rapine, par les Habitans du Firmament, qui les lâchent dans la vuë de leur faire raporter quelque proye dont ils puissent profiter. Cette Hypothèse est apuyée sur le soin, & sur l'adresse avec laquelle ces Oiseaux ont coûtume de poser doucement, lorsqu'ils sont de retour, ce dont on les a chargés; On ajoûte à cela d'autres circonstances qui marquent ou qu'ils sont dressés & instruits, ou qu'ils sont doués de quelque espèce de jugement; car lorsque le tems de leur départ de la Planète aproche, ils sont si doux & si aprivoisés, qu'ils souffrent qu'on les enferme dans des filèts, où ils restent cachés & immobiles, vivant des insectes qu'on a dèja ramassés, & qu'on leur donne pour ainsi dire avec la main. On les nourrit ainsi, jusqu'à ce qu'on ait préparé ce qui est nécessaire à ceux qu'on envoit en exil. Voici quel est l'apareil

l'apareil de ce départ. On attache avec des cordes une cage ou un cofre capable de contenir un Homme, ou un Arbre, au filet où l'Oiseau est enfermé, & on accommode ce filet de façon que l'Animal a les ailes libres. Cela fait, on cesse de lui fournir des insectes, & alors l'Oiseau comprenant qu'il est tems de partir, prend son essort, & traverses les airs. Telle étoit la voiture qui me devoit porter moi & les autres Exilés dans un autre monde. Ceux qui devoient m'acompagner dans ce voyage étoient deux Potuans condamnés pour différens crimes. L'un étoit Métaphisicien: il avoit disputé sur l'Essence de Dieu & sur la nature des Esprits. Son audace avoit d'abord été punie par la Saignée, mais ayant persisté à vouloir disputer, on l'avoit condamné à être exilé au Firmament. L'autre étoit un Fanatique qui ayant conçu des doutes sur la Religion, & sur les droits de l'autorité civile, avoit paru vouloir bouleverser l'Etat. Il avoit refusé d'obeïr aux Loix de la République, sous prétexte que cette obéïssance étoit contraire aux mouvemens de sa confience. Ses Amis avoient taché de flechir son opiniatreté par les raisons les plus éficaces; lui représentant combien les mouvemens de la confience, & les inspirations imaginaires étoient sujetes aux illusions: Souvent, lui disoient-ils, on confond le zéle, la confience, & les inspirations, avec la mélancolie & les vapeurs d'un cerveau égaré; ils ajoutoient, que rien

rien n'étoit plus ridicule, que d'en apèler au témoignage de ſa propre conſience, ni de plus injuſte que de prétendre que les mouvemens de notre Ame fuſſent une régle de foi pour les autres qui peuvent ſe ſervir des mêmes argumens contre nous, & opoſer conſience à conſience. Enfin, ils lui faiſoient voir que quiconque s'attachoit obſtinément à ce Principe, couvrant ſon opiniâtreté du voile de ſa conſience, ne devoit point jouïr du droit de Citoyen, vû que c'eſt le devoir d'un bon Citoyen d'obéir aveuglément aux Loix de l'Etat; & que de ne vouloir pas, ou de dire qu'on ne peut pas rendre une telle obéiſſance, c'étoit donner dans la folie des Fanatiques qui veulent qu'il n'y ait point d'autre régle dans l'Etat que le dictamen de la conſience. Mais comme les raiſons, ni les preuves ne ſont aucun effet ſur l'eſprit des Fanatiques, celui-ci ne voulut point démordre de ſes ſentimens; c'eſt pourquoi il fut condamné à l'exil. Ainſi la troupe des Exilés fut cette fois-là de trois, d'un Innovateur, d'un Métaphiſicien, & d'un Fanatique. Vers le commencement du mois de Bouleau, on nous tira des priſons, & on nous conduiſit en des lieux ſeparés. Je ne ſaurois dire ce qui arriva à mes Collègues; J'étois trop occupé de mes propres affaires, pour prendre garde à celles des autres, Ce que je ſai de ſûr, c'eſt qu'ayant été conduit au lieu accoûtumé, je fus enfermé dans le cofre avec les vivres néceſſaires pour un voyage de

de quelques jours. Peu de tems après, les oiseaux voyant qu'on ne leur donnoit plus à manger, pour les avertir en quelque sorte qu'ils devoient partir, prirent leur vol, fendant les airs avec une rapidité merveilleuse. Les Habitans de la Région souterraine croyent communément, que l'espace entre la Planète de Nazar, & le Firmament est de cent milles; je ne saurois dire si cette suputation est juste ou non; mais seulement qu'il me sembla que cette espèce de navigation aërienne avoit duré vingt-quatre heures. Un long silence avoit régné pendant ce voyage, mais enfin un bruit confus commença à fraper mes oreilles, & me fit juger que j'aprochois de quelque terre habitée. Je compris, un moment après, que les Oiseaux étoient dressés & exercés avec soin; car ils posèrent leurs cofres avec tant d'adresse & d'habileté, que rien ne souffrit le moindre dommage. Alors je me vis environné d'une multitude extraordinaire de singes, dont la vue ne m'éfraya pas peu, me souvenant de ce que j'avois souffert de la part de ces Animaux sur la Planète de Nazar. Mais ma frayeur redoubla lorsque j'entendis ces singes discourir entre eux, & que je les vis se promener vétus d'habits de différentes couleurs. Je compris cependant que ce devoient être les Habitans de la terre où je venois d'aborder; & comme j'étois accoûtumé à voir des monstres, je commençai à reprendre courage, surtout lorsque je

vis

vis ces singes s'aprocher de moi d'un air d'afabilité, me tirant doucement de ma cage, & me recevant avec humanité comme un nouvel hôte. Ils venoient tour à tour auprès de moi, m'adressant les mots *Pul Asses*. Comme ils repetoient souvent cette bien-venuë, je la répetai aussi, & cela excita de grands éclats de rire parmi eux, marquant par leurs gestes qu'ils se plaisoient à m'entendre proférer ces paroles. Cela me fit juger que ce Peuple étoit léger, babillard, & amateur de nouveautés. Vous auriez dit d'un tambour à les entendre parler. Leurs paroles partoient tout d'une haleine, avec une volubilité semblable à un torrent. En un mot, ils étoient dans l'habillement, les mœurs, le langage & la figure du Corps diamétralement oposés aux Potuans.

D'abord ils parurent étonnés à l'aspect de ma figure, & cela parcequ'ils ne me voyoient point de queuë; Car comme de toutes les Brutes il n'y en a point qui ayent plus la forme du Corps humain que les Singes, si j'avois eu une queuë ils m'auroient pris pour un Animal de leur espèce, d'autant plus que tous ceux qui avoient été portés chez eux de la Planète de Nazar, leur avoit paru d'une figure fort différente. Dans le tems de mon arrivée la mer étoit extrémement enflée à cause du voisinage de la Planète de Nazar, car de même que sur notre globe le mouvement de l'Océan s'acorde avec le cours de la Lune, ainsi

la

la Mer de ce Firmament, croît & décroît selon le cours ou le décours de la Planète de Nazar.

Je fus d'abord conduit dans une grande maison toute brillante de pierreries, de miroirs, de marbre, de vases prétieux & de tapisseries. Il y avoit des sentinelles à la porte, ce qui me fit comprendre que ce Logis n'étoit pas celui d'un Singe du commun. En effet j'apris bientôt que c'étoit l'Hôtel du Consul. Celui-ci curieux de pouvoir s'entretenir avec moi, fit venir des maitres-de-langue pour m'aprendre celle du Païs. Au bout de trois mois j'en sus assés pour pouvoir soûtenir une conversation, & je croyois d'avoir mérité l'admiration publique par la promtitude de mon génie, & la force de ma mémoire: mais je me trompois, & j'avois paru d'un esprit si tardif & si hébèté à mes Maitres, qu'ils avoient pensé plusieurs fois perdre patience, & abandonner le Disciple. C'est pour cela que, comme j'avois été surnommé Scabba, ou l'Etourdi, chez les Potuans, à cause de la hâtiveté de mon esprit, ces Singes-ci, à cause de ma stupidité & de ma lente conception, me nommèrent par sobriquet *Kakidoran*, c'est-à-dire, le Nigaud: car il est bon de remarquer qu'ils n'estiment que ceux qui conçoivent d'abord les choses, qui se répandent en verbiages, & qui parlent avec rapidité. Dans le tems que j'aprenois la Langue de ces Singes, mon Hôte me ména plusieurs

P fois

fois par la Ville, qui me paroit abonder en toute sorte de luxe & de magnificence; car nous étions souvent obligés de nous faire place par la force, au travers des Chaises, des Carosses des Valets & d'une foule de Peuple qui remplissoit les ruës; mais tout cela n'étoit pourtant rien si on le compare avec le luxe qui régne dans la Capitale, où l'on voit en racourci tout ce que la vanité des Hommes peut inventer.

Dès-que j'eus apris la Langue, mon Hôte me ména à cette ville, dans le dessein de me donner en présent à un Sénateur dont il espéroit de captiver les bonnes graces par un don si extraordinaire. Le dessein étoit d'un Singe qui entend ses interèts, car il faut savoir que le gouvernement du Païs est aristocratique, en sorte que l'autorité souveraine réside dans le Sénat, dont les Membres sont tous Patriciens depuis le prémier jusqu'au dernier; & tout ce qui est de famille plébeienne, ne peut prétendre qu'à la charge de Capitaine ou de Juge de quelque ville médiocre. Quelques-uns parviennent pourtant au Consulat; mais il faut qu'ils ayent quelque mérite éclatant; comme mon Hôte qui n'étoit parvenu que par cette voye; car il avoit un génie si fécond, que dans l'espace d'un Mois, il avoit forgé vingt-huit Projets; & quoiqu'ils ne s'acordassent pas avec l'utilité publique, ils étoient pourtant des preuves de la fécondité de son esprit, propres à le rendre ré-

com-

commandable; car dans tout le monde souterrain, il n'y a point de païs où les Innoventeurs soient plus estimés que dans cette République. La Ville Capitale s'apelle Martinie; elle donne son nom à tout le Païs; & est fameuse par l'avantage de sa Situation, par la beauté des Ouvrages qu'on y fabrique, par son commerce, sa navigation, & les Vaisseaux de guerre qu'on y équipe. Je ne la crois pas inférieure à Paris quant au nombre de Maisons & d'Habitans. Les ruës y fourmilloient de tant de monde quand j'y arrivai, que nous étions obligés de fraper à droite, & à gauche pour pouvoir passer, & nous rendre au quartier où le Syndic du grand Sénat étoit logé; car c'étoit à lui à qui le Consul avoit résolu me donner.

Quand nous fumes proche de l'Hôtel de Mr. le Syndic, mon Hôte s'arréta pour s'atifer, ne jugeant pas à propos de paroître devant son supérieur sans étre un peu paré. Là-dessus je vis acourir par troupes certains Domestiques apellés vulgairement Maskattes, ou Atifeurs, dont on se sert avant que d'entrer chez les Sénateurs. Ces Gens-là se tiennent aux environs des Palais des Magistrats, & dès qu'ils voyent quelcun qui veut entrer, ils volent à lui, vergetent ses habits, en ôtent les taches & redressent jusqu'aux moindres plis qu'il peut y avoir. L'un d'eux s'empara d'abord de l'épée du Consul, la frotta, & la rendit luisante, l'autre lui

attacha des rubans de diverſes couleurs à la queuë: car ces Singes n'ont rien de plus à cœur, que la parure de leurs queuës. J'ai vû des Sénateurs, & ſurtout des Femmes de Sénateurs, qui à certains jours de fêtes paroient leurs queuës, & y mettoient des Ornemens pour plus de mille écus de notre monnoye. Mais pour revenir au Conſul, un troiſième Atifeur vint avec un inſtrument géométrique, pour examiner les dimenſions de l'Habit, & pour voir s'il étoit fait ſelon les régles de proportion & de ſymetrie. Un quatrième vint avec une bouteille de fard dont il lui barbouilla le viſage. Un cinquième examinoit ſes pieds, dont il rognoit les ongles avec une dextérité admirable. Un ſixième aporta de l'eau de ſenteur dont il lui donna à laver. Enfin, pour couper court, l'un prit un linge pour le ſecher, l'autre un peigne pour le peigner, & un miroir pour le faire mirer; le tout ſe fit avec autant de ſoin & d'exactitude, que nos Géométres ont coûtume d'en apporter en meſurant, & en enluminant leurs cartes géographiques: „Quels attirails, me diſois-je alors tout bas, ne „faudra-t-il pas aux Dames pour ſe parer, s'il „en faut tant aux Meſſieurs! Et en effet les Femmes de Martinie donnent dans un excés qui n'eſt pas croyable, & elles cachent leur laideur ſous une ſi grande quantité de fard, qu'à Force de vouloir briller, elles ſe rendent dégoû-

goûtantes. La sueur ne se méle pas plûtôt avec ce fard, que ces Dames sentent le relant: à-peu-près comme plusieurs sauces mélées ensemble par un Cuisinier; on ne sait pas bien ce qu'elles sentent; mais on sait qu'elles ne sentent pas bon.

Cependant mon hôte netteïé, peint & poncé comme je viens de le dire, entra dans l'Hôtel de M. le Syndic, suivi seulement de trois valets de pied. Arrivé dans la cour, il quitta ses souliers de peur de sallir le pavé qui étoit de marbre. On le laissa une heure dans le vestibule, en attendant qu'on allât avertir M. le Syndic de son arrivée, & il ne fut introduit qu'après avoir fait les présens par lesquels on achete dans ce Païs-là la faveur des gardes. Le Syndic étoit assis sur une siége doré: Dès-qu'il nous vit, il fit de grands éclats de rire, & nous adressa mille questions triviales & puériles,

Le Consul répondoit à toutes;
Et moi, l'on me voyoit suer à grosses goutes.

A chaque réponse

Notre Syndic, rioit, & retroussant son nez,
Poussoit des éclats forcenés.

Je croyois qu'on avoit voulu jouer une farce en élèvant ce Personnage à la Magistrature, & je ne pouvois pas comprendre comment la République avoit pû donner la charge de Syndic, qui est la seconde du Sénat, à un pareil Baladin. Je ne laissai pas passer long-tems sans en dire mon sentiment à mon Hôte; mais celui-ci

m'assura que M. le Syndic étoit un Homme de mérite qui avoit beaucoup d'aquis, & il m'en donnoit pour preuve les différens emplois qu'il avoit exercés dans le même tems, lorsqu'il étoit encore tout jeune; ajoutant qu'il avoit une conception si aisée & si vive, qu'il traitoit les plus grandes affaires parmi les pots & les verres; & que même à ses repas, il forgeoit un Edit toutes les fois qu'on desservoit, & en dressoit la minute avant que le Maitre d'Hôtel eût changé les services. Je lui demandai là-dessus, si des ordonnances conçues en si peu de tems étoient de longue durée; & il me répondit qu'elles duroient jusqu'à-ce-qu'il plût au Sénat de les abolir. Cependant Monseigneur le Syndic s'entretint une demi-heure avec moi, discourant avec cette loquacité qu'on remarque en Europe chez les Fraters. Après quoi, il se tourna vers mon Hôte, & lui dit que je pourrois être reçu parmi ses Domestiques; quoiqu'il comprît bien à mon génie tardif

Que j'étois né dans le Pais des Sots,

& que par conséquent je fusse à peine bon à quelque chose. *J'ai aussi remarqué*, repartit mon Hôte, *une espèce d'engourdissement d'esprit en lui; mais lorsqu'on lui laisse le tems de réfléchir, il porte un jugement assés solide sur les sujets qu'on lui propose.* „Tout cela ne sert de rien ici, poursuivit le Syndic, la quantité d'affaires n'y „souffre point de délai. Ayant dit cela, il vou-

il voulut connoitre si j'étois bien fort & bien robuste, & m'ordonna de lever de terre un fardeau qu'il fit aporter. Comme il vit que je m'en aquittois sans peine. „La Nature, me dit-„il, t'a refusé les qualités de l'esprit, & t'a pour-„vu de celles du corps„. En achevant ces mots il me fit passer dans un autre apartement, où je trouvai quantité d'Officiers & de Domestiques qui me reçurent avec beaucoup de civilité, mais qui me rompirent la tête par leurs jaseries & par leurs gesticulations. Ils me firent mille questions sur notre Monde; & comme je leur disois tout ce que je pouvois m'en rapeller, & qu'ils ne paroissoient pas encore satisfaits, j'étois obligé de méler le fabuleux avec le vrai; encore n'étoient-ils pas las de me questionner. Enfin mon Hôte sortit d'auprès du Syndic, & m'annonça que son Excellence me faisoit l'honneur de me retenir à sa Cour. Le discours du Syndic m'avoit fait juger déjà que l'emploi qu'il me destinoit n'étoit pas des plus brillans: je m'imaginois qu'il m'avoit placé parmi ses gardes, ou parmi les oficiers de sa bouche. Pour m'en éclaircir, je m'en informai du Consul, qui me répondit, que son Excellence avoit eu la bonté de me nommer son prémier Porteur-de-Chaise, avec vingt-cinq *Stalates* de gage. La Stalate de Martinie revient à deux écus de notre monnoye. Le Consul ajouta que son Excellence avoit promis de ne

m'employer qu'à le porter. Elle étoit Madame [illegible] illustre Epouse [illegible] Je ne

Je fus frapé de cette réponse, comme d'un coup de foudre, & je représentai combien il étoit indigne d'un Homme de famille d'être employé à des fonctions si basses; mais je fus bientôt interrompu par les Officiers & les Domestiques, qui venoient par troupes m'accabler de leurs impertinentes félicitations. Enfin je fus conduit dans une chambre, où l'on m'avoit servi un souper, auquel je ne fis pas grand mal; & dès que j'eus un peu mangé je me couchai dans le lit qu'on m'avoit préparé.

J'avois l'esprit si agité qu'il m'étoit impossible de fermer l'œil. L'accueil que les Singes m'avoient fait, me revenoit toujours dans la tête, & certainement il falloit avoir une patience de Spartiate pour digérer l'affront qu'on m'avoit fait. Je déplorois le sort où j'étois réduit dans ce païs, & je le trouvois plus dur que celui que j'avois eu sur la Planète de Nazar. „Hélas, me disois-je, que deviendroit ici le grand „Chancelier de Potu, ce Personnage si rare à qui „il faut un mois entier pour dresser un Edit! „Quel seroit le sort de la Présidente Palmka „dans ce Païs, où les Sénateurs font des Ordon„nances parmi les pots & les verres. Certaine„ment ils feroient l'un & l'autre dans une très pe„tite considération." De-là je conjecturois, que j'avois quitté le Païs des Sages pour venir dans

celui

celles des Fous. Fatigué de toutes ces idées, je m'endormis enfin. Je ne saurois dire au juste combien de tems mon sommeil dura; car dans la Martinie il n'y a point de différence entre le jour & la nuit. On n'y voit jamais d'obscurité, sinon à de certains tems réglés, lorsque par l'interposition de la Planète de Nazar, le Soleil souffre une espèce d'éclipse. Cette Eclipse est surtout remarquable lorsque la planète, laquelle nâge assez près du Firmament, offusque totalement le Soleil par son Ombre. Mais comme cela n'arrive qu'après de longs intervalles de tems, & que le Soleil à cela près, donne toujours perpendiculairement sur ce païs, on n'y distingue ni nuits, ni saisons. De-là vient que les Habitans ont pratiqué des bois, des Allées, & des Caves pour se garantir des ardeurs du Soleil.

A peine je m'étois réveillé, que je vis entrer dans ma chambre un Sapajou, qui se disoit mon camarade, & qui avoit ordre de m'attacher avec de la ficelle, une queue postiche au derrière, pour me rendre semblable aux autres Singes du Païs. Ce Sapajou m'avertit en même tems, de me tenir prêt pour porter Mgr le Syndic à l'Académie, où il devoit se rendre dans une heure, ayant été invité avec les autres Sénateurs à venir assister à un Programme public, qui devoit se faire à l'occasion d'une promotion au Doctorat, vers les quatorze heures après midi; car il est bon de remarquer que quoiqu'on ne puisse distin-

distinguer les jours des nuits à cause de la clarté continuelle du soleil, on distingue cependant les tems par heures, demi-heures, & quarts d'heures, & cela par les moyens des Clepsydres, ou horloges; desorte que les jours de la Martinie sont divisés en vingt-deux heures. Si cependant les Horloges d'une Ville venoient malheureusement à être dérangées, il faudroit avoir recours à celles d'un autre endroit pour les régler, parceque le Soleil lançant toujours ses raions verticalement sur cette région, il ne peut y avoir d'ombre, ni par conséquent de montre solaire; & quelque part que l'on fasse un trou, pour profond qu'il soit, s'il n'est couvert, le soleil y donne de tous côtés. Quant à l'année, elle est réglée sur le cours de la Planète de Nazar, qui fait son Période autour du Soleil une fois plus vîte que le Firmament souterrain. A quatorze heures je commençai à entrer en exercice de ma charge; & nouveau Porteur, j'endossai la bricole; & la passant dans les battans de la chaise dorée j'eus l'honneur de porter son Excellence à l'Académie. Arrivés dans l'Auditoire, nous vimes deux files de Docteurs, & de Maitre-ès-arts assis selon leur rang. Dès que ces Messieurs apperçurent le Syndic, ils se lévèrent tous, & lui tournèrent le dos, le saluant chacun de la queuë; car c'est là leur manière de faire la révèrence, & c'est pour cela que Mrs. les Singes prennent tant de peine à orner leur queuë. Pour moi, j'avoue que je trouvai

velle est une coûtume fort ridicule; car chez nous c'est une marque d'indifférence, ou de mépris que de tourner le dos à quelcun; & voila comme chaque païs a sa guise.

Celui qui devoit être gradué paroissoit dans une chaise placée à l'extrémité de l'Auditoire. L'Acte de la promotion fut précédé d'une Thése dont le Sujet étoit tel; *Dissertation Phisique d'inauguration, dans laquelle l'on examine & l'on discute avec soin ce Problème très-important, savoir, si le son que rendent les mouches, & quelques autres insectes vient de la bouche ou du derriere*. Le Président des Théses entreprit de défendre le premier de ces deux sentimens. Il fut attaqué avec vigueur par les oposans, & se défendit en lion; mais enfin la dispute s'échaufa si fort qu'elle étoit sur le point de dégénérer en combat sanglant; & assurément on en fût venu aux mains, si le Sénat n'avoit arrèté cette fougue impétueuse par son autorité. Pendant la dispute, il y avoit des joueurs d'instrumens qui par leurs concerts animent les Ergoteurs quand ils laissent languir le discours, & qui les adoucissent lorsqu'ils s'échaufent trop: mais c'est dans ce dernier point qu'ils réussissent le moins; car il est bien difficile d'obliger les Esprits à tenir un juste milieu quand on dispute sur les choses les plus importantes du monde; on en a tous les jours des Exemples sur notre globe, où l'on voit d'étranges agitations, quand il s'agit de quelque

que-

question creuse & susceptible de démêlés. Cependant cette querelle qui sembloit ne devoir se terminer que par le sang & le carnage, finit par des Eloges & des félicitations comme dans nos Universités où selon la coûtume générale, le Président décend de chaire toujours victorieux & triomphant. Ces Théses qui avoient pensé devenir tragiques furent suivies d'une Farce, qui fut jouée ainsi: Celui qui devoit être promu, s'assit au milieu de l'auditoire, aussitôt trois Bedeaux de l'Université s'avancèrent gravement & à pas comptés, & lui jettèrent un muid d'eau sur la tête, après quoi ils le parfumèrent d'encens, & lui firent avaler un vomitif. Cela fait, ils se retirèrent, en inclinant trois fois la tête, & en déclarant à haute voix qu'il étoit duement & légitimement créé Docteur. Etonné à la vue de ces cérèmonies merveilleuses & inconnues, je demandai à un Sapajou Homme-de-Lettres, qui se trouvoit près de moi, ce que tout cela signifioit. Celui-ci, déplorant mon ignorance, me dit, que l'encens & le vomitif marquoient que le Candidat devoit se défaire de ses anciens vices, révètir de nouvelles mœurs, & se distinguer par-là du Vulgaire. Cette explication me fit revenir de mon étonnement, & rassasié d'admiration, je ne fis plus de question, de peur de passer pour un Homme qui n'avoit vécu qu'avec des Bêtes.

Enfin le nouveau Docteur envelopé dans une robe verte & ceint d'une écharpe, fut reconduit

à son

à son Logis par tout le Parnasse Martinien, aux fanfares, des timballes, des flutes & des trompetes; Comme il étoit de famille plébeïenne ou roturière, il ne fut point porté en chaise, mais traîné sur une brouette qui étoit précèdée de Coureurs en habit de cérèmonie. Tout cela fut terminé, selon la louable coûtume, par un festin superbe, où tous les Conviés se grisèrent de façon à ne pouvoir se soûtenir, de sorte qu'il fallut les porter jusques dans leurs lits, dont ils ne se relevèrent que par le moyen des remèdes qu'ils prirent pour se rétablir. Cette promotion fut très-solennelle, comme il est facile d'en juger par ces derniers traits, & je puis dire que je n'en ai jamais vû où l'on ait mieux bû, & qui ait été par conséquent plus académique; je ne crois pas non plus que sur notre globe il y ait de Docteur plus légitiment gradué que celui dont il s'agit.

Les Procés se jugent dans ce païs-là avec une vitesse étonnante, & je ne puis qu'admirer la facilité de cette nation à concevoir & à décider les choses sur le champ & sans aucune reflexion. Souvent avant-que les Avocats ayent fini leurs Plaidoyers, les juges se levent & prononcent la Sentence avec autant de vîtesse que d'élègance. J'ai souvent été voir les Tribunaux dans le tems de l'audience, pour savoir de quelle manière on procèdoit aux jugemens. D'abord je trouvai que les Sentences étoient fondées sur la justice & sur l'équité; mais lorsque je vins à les examiner de-

près,

près, elles me parurent folles, iniques, & contradictoires, en sorte qu'il me sembloit plus raisonnable de remettre un différend à la *décision* d'un coup de dez, qu'à celle des Juges de ce païs-là. Je ne saurois rien dire des Loix, à cause des changemens perpétuels qu'on y fait, & qui égale celui des habits, dont les modes changent d'un an à l'autre. De-là vient qu'on punit aujourd'hui des actions qui n'étoient point criminelles dans qu'elles furent commises, mais qui le sont devenues dans la suite par l'établissement d'une nouvelle Loi. C'est ce qui fait aussi que les coupables apellent d'un Tribunal subalterne à un Tribunal Supérieur, espérant de pouvoir se tirer d'affaire par ces délais, ce qui ne manque pas d'arriver, pour peu que le procès dure, car il survient une nouvelle Loi, contraire à la précédente, qui justifie l'action pour laquelle on est en litige. L'inconstance & la légèreté de ces Peuples sont inconcevables. Les Loix & les coûtumes les plus utiles cessent d'être de leur goût dès qu'elles cessent d'être nouvelles. Les Avocats sont fort estimés dans ce païs-là pour leur subtilité. Il y en a qui savent si bien faire tourner la roue (pour me servir de leurs expressions) qu'ils affectent de ne vouloir se charger que de causes douteuses ou même injustes; afin de pouvoir montrer leur adresse dans la dispute, & avec quel art ils savent changer le noir en blanc. Souvent les Juges favorisent ces Avocats lorsqu'ils ont mon-

montré beaucoup de subtilité, pourvû seulement que la cause ait été un peu débatuë : „Nous
„avons bien remarqué, disent nos Juges, l'injustice de cette cause, mais il a fallu donner quel-
„que chose à l'adresse, avec laquelle elle a été
„défendue.

Les Docteurs de ce Païs-là enseignent le Droit pour différent prix, selon la nature des procés. Par exemple, ceux qui instruisent dans la maniè-re défendre une cause mauvaise & injuste, ou comme on dit communément, dans l'art d'éblouïr par de belles paroles, exigent vingt Stercolanes; mais ceux qui enseignent à défendre les bonnes causes n'en tirent que dix. Les formes du droit sont en si grand nombre, qu'il n'est pas possible d'en voir le fonds, envelopées comme elles le sont dans ce cahos de Loix entassées les unes sur les autres: car les Martiniens ayant le génie haut & vif, ne peuvent soufrir ce qui est simple & dépouillé d'embaras; ils ne font cas que de ce qui est subtil, embrouillé, confus & obscur. Ils portent ce goût jusques dans les matières de Réligion. Celle qu'ils professent ne consiste point dans la pratique, mais dans de vaines spéculations. Ainsi il y a dans leur Théologie deux cens trente opinions différentes touchant la figure sous laquelle il faut concevoir la Divinité; trois cens quatre vingt seize sur la nature & la qualité des Ames. S'ils fréquentent les Ecoles de Théologie, ce n'est pas pour

y apren-

y aprendre à bien vivre, & à bien mourir, mais pour s'instruire dans l'art & la subtilité avec laquelle les Orateurs sacrés s'expriment; car plus il y a d'obscurité dans leurs discours, plus ils sont aplaudis, tant il est vrai que le Peuple ne trouve beau que ce qu'il ne comprend pas. Les Prédicateurs s'attachent plus aux paroles, qu'aux choses, & s'apliquent davantage au choix des mots, au tour des phrases, & des périodes, qu'à la force du raisonnement, ne se souciant pas de persuader leurs Auditeurs, mais de flatter leurs oreilles, & de les amuser par l'arangement étudié de leurs discours. Tout cela m'empécha de parler de la Religion Chrétienne qui est dépouillée de tout fard & de toute pompe, & dont la simplicité ne prouve pas peu la verité.

J'ai déja dit qu'il n'y avoit point de Païs au monde, où les Innovateurs fussent plus estimés que chez les Martiniens, qui en effet font plus ou moins cas d'un projet selon qu'il est plus ou moins absurde. Un jour j'expliquois à un certain Sapajou la nature de la terre, lui disant qu'elle étoit habitée sous sa superficie. Sur cela mon Homme se mit en tête de faire creuser pour s'ouvrir un passage chez les Nations qui étoient souterraines à l'égard des Martiniens. Son projet fut reçu avec de grands aplaudissemens, & l'on établit aussitôt une Compagnie *du Commerce Souterrain*, dont les Actions

furent

furent bien-tôt remplies, les Martiniens accourant en foule pour porter leur argent à la Banque. Mais tout le projet s'en alla en fumée, & ne servit qu'à troubler l'Etat & à ruiner les Particuliers. On ne fit pourtant aucun mal à l'Inovateur, au contraire on le loua d'avoir eu une idée si relevée & si hardie, en sorte que les Martiniens disoient hautement que si leur entreprise n'avoit pas reüssi, ils avoient du moins

La gloire de l'avoir tentée.

Cependant cette affaire m'ayant parfaitement instruit du caractère de cette Nation, je formai aussi le dessein de mériter son estime, & d'améliorer l'état de ma fortune par quelque invention singulière. Je m'apliquai à rechercher ce qu'il y avoit de défectueux dans l'Etat, & je crus y avoir reussi. En effet je m'aperçus que le Païs abondoit en Artisans inventifs & subtils, mais qu'il manquoit d'ouvrages utiles. Sur cela je proposai de faire une Loi pour l'établissement de quelques Ouvrages qui pussent être avantageux à la République. Mais ce projet étoit trop sage & trop solide pour être goûté par une nation qui n'aime que les folies & les bagatelles, aussi n'en retirai-je que du mépris & des railleries. Je m'emportai alors contre ma stupidité. *Tu n'es qu'un* [illegible] *fat,*

sot, un lache, & tu mérites de passer tes jours dans le digne emploi de Porteur; c'est ainsi que je m'apostrophois moi-même. Je ne perdis pourtant pas courage, & ayant éprouvé que je n'avancerois rien à proposer des choses solides, je résolus de tenter si je ne pourrois point surmonter la malignité de mon étoile par quelque projet extravagant & foû. Je m'en ouvris à un Sapajou, qui m'excita en m'adressant les Vers suivans:

Si tu veux te tirer de cet état si vil,
Et te donner un nom insigne,
Fais quelque chose qui soit digne
De la potence, ou de l'éxil.

Et comme il me raconta que plusieurs avoient fait fortune par des fadaises, & des niaiseries d'Enfans, surtout en inventant quelque nouvelle parure ou quelque nouvelle mode d'habit, je compris qu'il me falloit absolument faire le foû avec des gens, qui étoient en délire. J'appellai donc à mon secours les inventions les plus extravagantes de nos Européens, & les ayant passées en revûe dans mon imagination, je m'arrétai aux ornemens de tête vulgairement nommés Perruques, & je résolus d'en introduire l'usage chez les Martiniens. Une chose pouvoit beaucoup faciliter mon dessein, c'étoit la quantité de chévres que le Païs nourrissoit, & dont les poils étoient tout-à-

fait

fait propres à être trécés & frisés, d'ailleurs je n'étois point ignorant dans cette profession, mon bienheureux Tuteur l'ayant exercée, j'avois eu l'occasion d'en aprendre quelque chose. J'achete donc des poils de chévre, & je me fais une perruque que je me mets sur la tête. Dans cet équipage je me présente à Mgr. le Syndic, qui fut étonné à la vue de ce Phénomène. Il me demanda ce que c'étoit que cela, & sans me donner le tems de lui répondre; il m'ôte la perruque de dessus ma tête, la met sur la sienne, & court au miroir pour se voir sous cette coiffure. Il fut si satisfait de sa figure, que treffaillant de joye, il s'écria, *Jupiter n'est point mon Cousin!* Il passa sur le champ dans l'apartement de sa Femme, pour la rendre témoin du sujet de sa joye. Cette Dame agréablement surprise à cette vuë, ne put retenir ses transports; elle se jetta au coû de son Mari, l'assurant qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus joli, que cette nouvelle coiffure, & toute la Famille fut de cet avis. Alors le Syndic se tournant vers moi „mon Pauvre Kakidoran, „me dit-il, si ce que tu viens d'inventer agrée „autant au Sénat qu'à moi, tu peux te pro„mettre une brillante fortune dans notre Ré„publique.

Je remerciai trés-humblement son Excellence de la bonne volonté qu'elle me témoig-

noit, & la supliai de se charger d'une Requête que j'avois dessein de présenter au Sénat sur ce sujet, ce qu'il me promit; & voici comme étoit conçuë cette Requête.

Excellentissimes, Illustrissimes, Tres-Généreux, Très-Nobles & Très-Sages Sénateurs & Seigneurs,

Le Penchant naturel, qui me porte à avancer le Bien public, m'a engagé à imaginer cette Coifure nouvelle & inconnue jusqu'à ce jour, que j'ai l'honneur de présenter à vos Excellences, & que je soumets à l'examen de Votre très-grave Tribunal, ne doutant pas qu'elle n'ait le bonheur de lui plaire; vû que cette nouvelle invention tend à la gloire & à l'ornement de la Nation, & qu'elle servira à faire connoitre au monde entier, que l'illustre Nation Martinienne est aussi distinguée du reste des Mortels par les ornemens qui rendent la figure extérieure respectable & majestueuse, qu'elle leur est supérieure par les qualités de l'esprit. Je puis protester sur ma consience, que je n'ai point en vuë mon interèt particulier, & que je ne prétens à aucune récompense, m'estimant trop heureux si je puis avoir contribué à l'utilité publique, & à la gloire de la Nation. Si toutefois, vos Excellences jugeoient à propos de récompenser mon Ouvrage, j'y souscrirois de bon cœur, pour faire connoitre à toute la terre, jusqu'où s'étend leur munificence, & pour animer les autres à inventer des choses aussi utiles, & même d'avantage, s'il étoit possible. C'est dans cette seule vuë que je ne m'oposerai point aux Bienfaits dont il plaira au Sénat & au Peuple de Martinie de me gratifier.

& je me recommande aux bonnes graces de Vos Excellences, & j'ai l'honneur d'être

Illustrissimes Seigneurs,

Votre trés humble & trés obeissant Serviteur

A Martinie le Septiême du Mois d'Astral.

KAKIDORAN.

Le Syndic ne manqua pas de produire en plein Sénat & la Requéte & la perruque. J'appris que le même jour toutes les affaires avoient cessé, & qu'il n'avoit été question que d'examiner la Perruque, tant elle avoit frapé les Esprits de cette grave Compagnie. Cependant on en vint aux opinions; l'ouvrage fut loué, on accepta les offres de dévoüment de l'ouvrier, & on lui fixa une récompense. Il n'y eut que trois Sénateurs qui s'oposèrent à cette résolution; mais on se moqua d'eux, & on les traita de gens grossiers, & peu dignes des charges qu'ils occupoient.

L'Arrêt du Sénat ayant été dressé, je fus mandé pour comparoitre dans la salle de l'Assemblée. Dès-que je fus entré, un Sapajou des plus âgés se leva, & me remercia au nom de l'Etat, m'assurant qu'on pourvoiroit à ce que j'eusse une récompense proportionnée au mérite de mon invention; après-quoi, il me demanda combien il me faudroit de tems pour faire une seconde coiffure pareille à celle-là. Je répondis sur le premier point, que j'étois assés récompensé par

les aplaudissemens que tant de grands Personnages donnoient à mon travail, & par les éloges d'un Sénat aussi illustre. Sur le second point, je promis une autre Perruque dans l'espace de deux jours, & que pourvû que jeusse quelques singes adroits, à qui je pusse montrer mon art, je me faisois fort de fournir dans l'espace d'un Mois toute la Ville de Perruques. A ces mots le Syndic me parla ainsi. „ A Dieu ne plaise, Kakidoran, dit-il, que cet ornement soit commun à „toute la Ville, & s'avilisse ainsi par un usage „trop répandu. C'est par cette parure qu'il faut „que les Nobles soient distingués des Roturiers. Cet avis fut aplaudi de tous les Sénateurs, & l'on chargea les Censeurs de prendre bien garde, que l'Arrêt du Sénat ne fût pas violé & que personne ne s'avisât de porter Perruque, à moins qu'il ne fût du Corps de la Noblesse, de peur que les Roturiers ne souillassent un ornement reservé aux têtes des Patriciens. Mais cette ordonnance eut le sort qu'ont toutes les Loix concernant le Luxe, lorsqu'on y énonce des exceptions; elle ne fit qu'exciter d'avantage le Peuple à la transgresser; car comme la mode des Perruques plut à tout le monde, ceux des Citoyens qui avoient de l'argent, ou des Amis achetèrent des titres de noblesse, de sorte qu'en fort peu de tems une partie de la Ville fut ennoblie. Enfin comme ce feu-là se répandit dans les Provinces, qu'on acouroit de tous les côtés

pour

pour présenter des supliques au Sénat, & comme on en étoit fatigué, on résolut de lever l'Arrêt prohibitif, & de permettre à un chacun l'usage des tignasses de manière qu'avant mon départ de Martinie, j'eus le plaisir de voir toute la nation entignassée (*) Ce fut un spectacle bien plaisant de voir tout un Peuple de singes enterré dans de vastes Perruques. Le projet plut néanmoins si fort, qu'il donna lieu à l'établissement d'une nouvelle Epoque qui fut nommée dans les Annales Martiniennes; l'an des Tignasses.

Pour revenir à ce qui me regarde, je dirai que je me vis comblé d'éloges, couvert d'un manteau de pourpre, & reporté au Logis dans la chaise de Mgr. le Syndic, en sorte que le Porteur, qui étoit mon collègue autrefois me servit ce jour-là de cheval. Le même jour je fus admis à la table du Syndic ce qui continua sur ce pié-là. Cependant cet heureux prélude de bonheur ne me parut pas devoir étre négligé; je résolus de poursuivre ma pointe, & comme on m'avoit donné des gens pour m'aider à travailler, j'eus bientôt fait autant de Perruques qu'il en falloit à tout le Sénat; & après-qu'un Mois se fut écoulé dans cette occupation, on m'acorda des Lettres de noblesse conçues en ces termes:

„Le Sr. Kakidoran, natif d'une certaine Ville „qu'on apelle Europe, ayant si bien mérité de

* J'abandonne cette expression à tous les Chiens-Couchans qui vont à la chasse des mots.

„la République, par une invention aussi noble „que salutaire, & s'étant rendu par-là toute la „Nation Martinienne redevable, nous avons „résolu, de l'agrèger au Corps de la noblesse, „en sorte que lui & tous ses Décendans soient „tenus dès aujourd'hui pour bons & vrais no„bles, & qu'ils jouïssent des droits, priviléges & „immunités attachées à cette qualité. Nous „ordonnons aussi que ledit sieur ne soit plus „nommé Kakidoran, mais Kikidorian. Enfin „comme ce nouvel état demande quelque éclat, „nous lui avons assigné une pension de deux „cens Patars par an, afin qu'il ait dequoi soûte„nir sa neuvelle dignité. Donné dans la Salle „du Sénat de Martinie le 4eme du Mois de „Merian. *Scellé du grand Sceau du Sénat.*

C'est ainsi que de vil Porteur je fus élévé à la Dignité de noble. Je vécus quelque tems dans une grande gloire & une prospérité parfaite. Les Martiniens remarquant que j'étois bien avant dans les bonnes graces du Syndic, me faisoient beaucoup la cour. Ils poussèrent la basse flaterie jusqu'à m'atribuer dans des vers faits à ma louange, des vertus que je n'avois certainement point. Quelques-uns ne balancèrent pas de faire une longue liste de mes Ancêtres, & de me faire décendre en droite ligne des Héros qui avoient servi la République dans les prémiers siecles: ils savoient pourtant bien que

j'étois

fusois né dans un Monde inconnu. Mais je ne me foucioîs guére d'une pareille Gènéalogie, & je n'étois nullement curieux de me donner des Singes pour Ancêtres.

Comme c'est aussi l'ordinaire chez les Martiniens de célèbrer les Queuës des grands Seigneurs, à-peu-près comme nos Poëtes célèbrent les pas de leurs Maîtresses, bientôt je vis venir des Rimeurs à foison, qui m'aportoient des Poëmes faits à la loüange de ma queuë, quoiqu'ils fussent bien les fripons, que je n'en avois qu'une postiche. Enfin leur adulation alla si loin, qu'un Personnage qui n'étoit pas de la lie du Peuple à beaucoup près, mais dont je veux taire le nom par considération pour sa Famille, n'eut pas honte de venir m'offrir la jouïssance de sa Femme, moyennant que je voulusse le recommander à Mgr. le Syndic. Ce vil penchant que tous les Martiniens ont à la flatterie, fait que leurs Annales ne valent pas la peine d'être luës quant à la matière qui n'est qu'un vain fatras déloges; mais le stile en est vif, poli & élègant. Aussi peut-on assurer que le Païs produit de meilleurs Poëtes que d' Historiens; & que dans le genre sublime les Martiniens l'emportent sur toutes les autres nations. J'avois joui d'une parfaite santé depuis que j'étois dans ce païs-là; quoique je fusse fort incommodé de la chaleur causée par cette présence continuelle du so-

 leil.

leil. Cela fut cause que je tombai enfin malade d'une fiévre violente, mais qui ne dura pas long-tems. Cependant j'eus besoin d'un Médecin. Celui qu'on fit venir m'incommoda par son habil plus que ma fiévre. J'eus de la peine à m'empêcher de rire dès que je le vis, l'ayant aussitôt reconnu pour un Barbier, qui m'avoit rasé autrefois. Je lui demandai comment il avoit pu se transformer en si peu de tems de Barbier en Docteur en Médecine; il me répondit quil exerçoit l'une & l'autre profession. Cela me fit balancer si je me fierois à ce Singe universel, & comme je lui témoignai que l'étendue de son savoir m'éfrayoit, & que j'aimerois mieux être entre les mains de quelcun qui ne fit profession uniquement que de la médecine, il me jura bien saintement, qu'on ne trouveroit point un tel Médecin dans toute la Ville; ainsi je fus obligé de m'en remettre à lui. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut la promtitude du Barbier-Docteur, qui après m'avoir ordonné de prendre une certaine potion, s'en alla aussitôt, allèguant qu'il avoit beaucoup d'autres affaires qui ne lui permettoient pas de s'arrêter long-tems auprès de moi. Lui ayant demandé quelles étoient ces affaires si pressantes, il me répondit que l'heure aprochoit où il devoit se rendre dans une petite ville du

voisinage

voisinage pour y faire ses fonctions ordinaires de Gréfier.

Cette Polymathie est fort du goût des Martiniens, en sorte qu'ils ne se font point de scrupule d'exercer dans le même tems plusieurs Offices oposés. Ce qui leur donne cette confiance, c'est cette vivacité d'esprit avec laquelle ils expédient tout: Mais les fautes & les bevues que je leur ai vu faire, m'ont convaincu que les génies fougueux & pleins de feu, servoient plutôt à l'ornement qu'à l'utilité de la République.

Après avoir passé deux ans dans ce Pais-là, tantôt porteur, tantôt Noble, il m'arriva une aventure qui pensa étre cause de ma perte. Je jouissois de la faveur de Son Excellence, & Madame son Epouse me témoignoit tant d'affection que j'étois regardé comme le prémier de ceux qui partageoient ses bonnes graces. Elle m'honoroit souvent de son entretien particulier, & elle sembloit se plaire beaucoup avec moi, néanmoins elle m'avoit toujours parlé avec retenue, & je n'avois point sujet d'interpréter mal ses démarches, étant bien éloigné de soupçonner qu'une Femme de ce rang, si distinguée par sa vertu, & par sa naissance, cachât sous le voile de l'amitié une passion impure. Mais avec le tems, ses discours équivoques me firent naitre quelques soupçons, qui furent considérablement augmentés,

Par

Par ses airs affectés, ses gestes enfantins,
Ses sanglots, ses soupirs, souvent même ses larmes.

Enfin j'ouvris entiérement les yeux, quand je vis entrer chez moi une Fille de chambre de la Dame qui me remit de la part de sa Maitresse la Lettre suivante.

Trés-cher Kikidorien,

Ma naissance, & la pudeur qui est le partage de notre Séxe, ont empeché jusqu'à-présent les étincelles de mon amour renfermées dans mon cœur, d'éclater au dehors & de dégénérer en incendie; mais enfin je suis trop pressée de ma passion, pour que j'en puisse cacher plus long-tems la violence.

Pardonne cet indigne aveu
Que l'excés de l'amour m'arrache.

PTARNUSE.

Je ne saurois exprimer combien je fus frapé à la vue de cette déclaration inattenduë. Mais comme j'aimois mieux m'exposer à la vangeance d'une Femme méprisée, que de troubler les droits de la nature, en mêlant mon sang avec une Créature hétèrogéne, je répondis en ces termes:

Madame,

La bienveillance dont Mr. le Syndic m'a toujours honoré, & les bienfaits dont il m'a comblé, quelque peu digne que j'en fusse, tout cela, dis-je, me met dans une impossibilité morale de satisfaire vos desirs; sans compter une infinité d'autres motifs que j'omets, & qui me déterminent à m'exposer plutôt, Madame, à votre colére, qu'à consentir à une chose si criminelle

parmi

parmi les Créatures raisonnables. Vous exigez de moi ce qui me paroît plus dur que la mort, & vous me chargez d'un office, dont je ne puis m'aquitter sans couvrir de honte & d'ignominie toute votre illustre Famille, un office dont le préjudice rejaillit principalement sur la personne de mon Maitre. Je vous proteste donc, Madame, que je ne saurois consentir à votre desir, quoiqu'en tout autre occasion je me fisse un honneur de vous marquer mon entière obéissance.

KIKIDORIAN

J'ajoutai au bout de la Lettre le vers suivans par manière d'avis.

Considerez l'ignominie.
L'oprobre, & la honte infinie,
Où vous allez vous plonger sans retour,
Si vous ne combattez cet impudique amour.
Dans la retraite & le silence;
Il en est tems encor; repassez à loisir,
Quel est le solide plaisir,
Que l'on goûte dans l'innocence:
Enfin rapellez bien à votre souvenir,
Pour achever de vous guérir,
Ce que c'est que l'honneur, la pudeur, la décence.

Je cachetai cette Lettre de mon cachet & la remis à la Fille pour qu'elle la rendît à sa Maitresse. Elle eut l'effet que j'avois prévu; c'est-à-dire, que l'amour de la Dame se changea en haine.

Elle tache d'abord d'exprimer sa douleur,
Et le chagrin qui la désole;
Mais la colère & la fureur
L'empêchent tour à tour, en lui pressant le cœur,
De pouvoir proférer une seule parole.

Cette

Cette Dame si irritée dissimula quelque tems avec moi, jusqu'à-ce-qu'elle eût ratrapé le Poulet quelle m'avoit écrit. Alors, elle ne garda plus de mesures. Elle suborna de faux témoins, qui assurèrent avec serment, qu'en l'absence de Mgr. le Syndic, j'avois voulu souiller sa couche. Tout cela fut conduit avec tant d'adresse & de vraisemblance, que le Syndic, ne doutant nullement de mon prétendu crime, me fit jetter dans un cu-de-basses fosses. Dans cette extremité, il ne me restoit qu'un moyen de me tirer d'affaires, c'étoit d'avouer un crime que je n'avois point commis, & de demander grace & misericorde à Mgr. le Syndic. Cette démarche pouvoit fléchir sa colère ou du moins l'adoucir, & faire diminuer mon suplice. Je résolus de prendre cette voye, sachant combien il extravagant de vouloir plaider contre les Grands, surtout dans ce païs-là où l'on ne fait pas attention à la justice d'une cause, mais au rang des Parties litigantes. Ainsi je renonçai à toute défense, & j'eus recours aux prières, & aux larmes, supliant, non pas qu'on me remît entiérement la peine, mais qu'on voulût bien la diminuer.

Ce fut par cet aveu d'un crime auquel je n'avois jamais songé, que j'échapai à la mort, mais je fus, en revanche, condamné à une perpe-

perpétuelle captivité. On m'ôta mes Lettres de noblesse, & on les fit brûler par la main du Bourreau. Je fus moi-même mis à la chaîne, & condamné à passer mes jours à ramer sur une Galère. Cette Galère apartenoit à la République, qui l'envoyoit aux Mézendores, ou Terres étranges. Ce voyage se fait une fois par an, & l'on part au commencement du mois de Radir. On va querir dans ce païs des Marchandises que la Martinie ne produit pas; en sorte que les Mézendores sont à l'égard de cette République, ce que les Indes sont à l'égard de nous. La Compagnie du commerce Mézendorique est composée de Marchands nobles & roturieurs. Les Marchandises des Navires se partagent aussitôt qu'ils sont de retour, entre les interessés, selon le nombre d'actions qu'ils ont dans la Banque. Les Navires qui sont, comme je l'ai dèja insinué, des espèces de Galères, vont à voiles & à rames, chaque rame a deux Forçats qui la font agir, & c'est à quoi j'étois condamné. On conçoit bien que ce n'étoit pas sans répugnance que je me voyois réduit à une si dure extrémité, d'autant plus que je n'avois rien fait qui eût pû mériter qu'on me mît avec des gens de sac & de corde. Les Martiniens jugeoient diversement de mon affaire, ils en parloient selon les différentes passions qui les animoient. Les uns

croyoient

croyoient que j'étois coupable; mais si mon crime paroissoit atroce, la demi-grace qu'on m'avoit faite sembloit aussi parler en ma faveur. D'autres, disoient que quand je serois criminel, on devoit avoir égard à mes services. Les plus honnêtes des singes murmuroient entre eux & se disoient à l'oreille, que j'avois été faussement acusé; mais personne n'osoit prendre ma défense, de peur de s'attirer à dos mes acusateurs qui étoient puissans. Je résolus cependant de m'armer de patience. Une chose me consoloit, c'étoit ma navigation prochaine; car comme j'étois toujours très avide de nouveautés, je me réjouissois d'avance, espérant de voir dans ce voyage des choses étonnantes, bienque je ne voulusse pourtant pas ajoûter foi à tout ce que les Mariniers me racontoient, & qu'il ne pût m'entrer dans l'esprit qu'il y eût tant & de si étonnans prodiges dans la Nature. La Galère sur laquelle j'étois, avoit divers Interprètes qui étoient aux gages de la Compagnie des Mezendores, & c'étoit par leur secours que le trafic se faisoit entre les deux nations.



CHA-

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XI.

NAVIGATION DE KLIMIUS AUX TERRES ETRANGES.

Avant que j'entre en matière, il est bon d'avertir les Censeurs rigides & de mauvaise humeur, de ne pas trop froncer le sourcil aux choses que je vais raconter, parcequ'elles leur paroitront contraires à la Nature, & par-là même incroyables:

Chacun à son gré peut gloser;
Mais je n'en veux point imposer,
Par un pompeux amas de brillantes paroles:
Je raconte des faits, & non des fariboles.

Il est certain, que ce que je vai dire est incroyable, mais très-vrai, & j'en ai été le témoin oculaire. Les gens rudes & ignorans qui n'ont jamais mis le pied hors de leur porte, comptent pour Fable tout ce qui est au-delà de leur portée. Mais les savans, surtout ceux qui sont versés dans la Phisique, & qui ont apris par l'expérience combien la Nature est féconde, & combien elle varie dans ses productions, portent des jugemens plus équitables sur les choses que les voyageurs racontent quelque étranges qu'elles soient.

Est-on plus étonné dans les Alpes cruelles
De voir de tous côtés des cols longs & pendants.
*L'est-on dans Meroë * pour y voir des mamelles*
Plus grosses la moitié que les plus gros Enfans?
Que dis-je! est-on surpris, quand on voit la nature
Prodiguer aux Germains la taille & la figure,
Leur donner un tein, blanc, des cheveux blonds, crépus,
Des yeux bleus, un air fier, des bras longs & charnus?
Mais que dirons-nous des Pigmées,
Et de leurs nombreuses Armées,
Dont le plus grand Soldat n'a pas deux pieds de haut?
Cela nous paroît un défaut,
Dont la seule pensée à rire nous excite,
Et nous frape d'étonnement;
Mais pour la Gent courte, & petite,
Chez qui nul n'est fait autrement,
Ce spectacle n'a rien que de fort ordinaire.

On a vu autrefois dans la Scythie des Hommes, nommés Arimaspes, qui n'avoient qu'un oeil au milieu du front, d'autres qui avoient la plante des pieds tournée devant derrière. On en a vu en Albanie qui avoient des cheveux blancs dès leur

* Ile d'Egipte: les Geographes varient fort sur sa Situation.

leur Enfance. Les Sarmates ne mangeoient que de trois en trois jours. En Afrique on célèbre encore la mémoire de certains personnages, qui faisoient mille enchantemens en prononçant seulement quelques paroles. On a vû des gens chez les Illiriens, dont la vuë tuoit ceux, qui les regardoient trop long-tems quand ils étoient en colère. Ils avoient chacun deux prunelles à chaque oeil. Dans les montagnes des Indes, on a trouvé des Hommes qui avoient des têtes de chien, qui japoient comme ces Animaux, & on en a vû d'autres qui avoient leurs yeux derrière les épaules. On en a découvert d'autres aux extremités des Indes, qui avoient le corps tout herissé de poils, ou chargé de plumes comme des oiseaux, ne prenant aucune nourriture, & ne vivant que de l'odeur des fleurs qu'ils vont humer. Qui est-ce qui croiroit ces choses & plusieurs autres semblables, si Pline Auteur * très-grave n'assuroit, non pas qu'il les a entendu raconter à quelcun, ou qu'il les a luës dans quelque livre, mais qu'il les a vuës de ses propres yeux? Qui croiroit enfin que la terre est concave, qu'elle renferme, dans ses entrailles, un soleil, & des Planètes, si ce mistère n'avoit été découvert par mon expérience? Qui croiroit,

* Pline le Naturaliste étoit un bon homme, fort crédule, fort amateur du merveilleux, & qui a écrit beaucoup de choses qu'il ne savoit que par des gens peu dignes de foi.

roit, dis-je, qu'il y a un païs habité par des Arbres animés & raisonnables, si cette même expérience n'avoit ôté tout sujet de doute. Cependant, je ne ferai de procés à personne pour en douter encore; car j'avoue, que j'ai eu moi-même des scrupules à cet égard, avant que je fisse ce voyage, & je traitois tout cela de contes à dormir debout.

Au commencement du Mois de Radis,

Nous faisons voile enfin, & nous fendons les vagues.

Pendant quelques jours nous eumes le vent si favorable, qu'il ne fut point besoin du tout de faire agir nos rames, vû ques les voiles suffisoient pour nous faire voguer; ce qui m'acommodoit fort; mais quatre jours après,

Le vent tombe, & soudain la voile est inutile:
Allons, Forçats, courage, & d'une main agile
Exercez sur les flots vos trenchans avirons.

Le Patron du Navire, ou si l'on aime mieux, le Capitaine de la Galère, voyant combien ce travail m'étoit dur, permit que je me reposasse de tems en tems, & m'exemta enfin tout à fait de cet office d'esclave. Je ne saurois dire d'où lui vint cette compassion envers moi, si ce fut parcequ'il étoit persuadé de mon innocence, ou parcequ'il me jugeoit digne d'un meil-

leur

leur fort à cause de la fameuse invention des Perruques. Il en avoit trois lui-même, qu'il me chargea de lui friser & acommoder; de sorte que me voilà devenu de Forçat Friseur de perruques. La bonté du Capitaine alla toujours en augmentant; & lorsqu'il envoyoit un nombre de Personnes à terre, il me mettoit toujours de la partie, ce qui me donnoit lieu de satisfaire ma curiosité naturelle.

Nous fumes quelque tems sans rien voir de fort remarquable; mais bientôt

Au milieu de la mer nous vimes des objets,
Qui nous parurent fort étranges.

C'étoient des Sirènes, qui dés-que la Mer étoit un moment tranquille, acouroient en nâgeant vers notre navire, & nous demandoient l'aumône:

Elles étoient de forme humaine;
Charmantes & pleines d'apas
De la ceinture en haut; mais de-là jusqu'en bas
Elles n'offroient aux yeux qu'une horrible baleine.

La Langue qu'elles parloient étoit âssés semblable à celle des Martiniens, aussi s'entretinrent-elles avec plusieurs personnes de l'équipage sans le secours d'aucun Interprète. Une d'entre elles me demanda un morceau de chair salée, & le lui ayant donné, elle s'écria

Tu seras un Héros puissant, & glorieux.

Cette prohètie me fit rire; la regardant comme vaine & extravagante, quoique les Mariniers m'assurassent que rarement les prédictions des Sirènes tomboient à faux. Après huit Jours de navigation, nous découvrimes les Païs que les Pilotes nomment Picardanie. En entrant dans le prémier Port, j'aperçus une Pie qui voloit autour de notre navire, & l'on m'assura que cette Pie étoit l'Inspecteur Général des doüannes & des gabelles. J'eus de la peine à m'empecher de rire en entendant cela, & en voyant un si grave personnage

S'élever dans les airs sur des ailes de plumes.

Je jugeois par la figure de l'inspecteur général, de celle des Gardes de la Doüane, que je croyois devoir étre des Mouches, puisque leur Général étoit une Pie. Celui-ci ayant assés voltigé autour du navire, prit son vol vers la terre, & revint bientôt après avec trois antres Pies de moindre condition, & toutes ensemble elles se perchèrent sur la Poupe de la Galère. Je crus que je creverois de rire, quand je vis quelques-uns de nos Interprètes s'aprocher avec respect des ces Pies, & s'entretenir avec elles. La cause de leur venue étoit pour s'informer, selon la coûtume, s'il n'y avoit point de contrebande dans notre navire, & surtout de ces herbes, qu'on nomme vulgairement *Slac*. On visite

fite ordinairement tous les coins & recoins du navire, toutes les malles, coffres & hardes mêmes; pour découvrir s'il n'y a point de cette herbe qui est très-sévérement défenduë. La raison de cette défense vient de ce que les Habitans ont accoûtumé de donner des choses très-utiles en échange de ces herbes étrangères, qui diminuent aussi le prix de celles du Païs lesquelles servent néanmoins au même usage: De sorte qu'en cela les Picardans ressemblent aux Européens, qui n'estiment les choses qu'à proportion de l'éloignement des lieux d'où on les tire, & où elles sont produites. L'Inspecteur général des doüanes descendit avec les autres Pies dans notre Navire, & en sortant il nous regarda de travers, témoignant par-là que le commerce avec les Picardans nous seroit défendu; parce que nous avions de la contrebande. Mais le Capitaine de la Galère, sachant dèja par expérience de quels moyens il faut user, pour apaiser Ms. les Inspecteurs des Doüanes, fit présent de quelques livres de l'Herbe de Slac à celui-ci, qui faisoit tant de bruit, & il le rendit plus souple qu'un gant, de sorte qu'il nous permit de décharger notre navire, & de vendre toutes nos marchandises. Là-dessus, nous vimes arriver une troupe de Pies. C'étoient des Marchands, qui venoient faire des emplettes sur notre bord. Le Capitaine ayant ré-

folu, de débarquer son monde, descendit d'à bord à terre lui quatrième, ordonnant au reste de le suivre. Je fus du nombre des quatre qui l'acompagnèrent, l'autre étoit un Conseiller du commerce, & le troisième un Interprète. Nous fumes invités à diner par l'Inspecteur Général; le repas se fit sur le plancher, parceque les Picardans ne pouvant se tenir assis, n'ont point l'usage des tables. Les Services furent brillans & splendides. La cuisine étant placée au plus haut étage de la maison, chaque service décendoit au travers d'une espèce de gargouille, sur un petit chariot tiré par des Pies. Le repas étant fini l'Inspecteur nous voulut montrer sa Bibliothéque. Elle étoit remplie d'une quantité considerable de livres fort petits; car les plus gros Volumes, & les in-folio étoient à peine de la grosseur de nos étrennes mignonnes. Je pouvois à peine m'empecher de rire, lorsque je vis le Bibliothécaire voler au plus haut rang des livres pour en tirer les in douze, & les in octavo. Quant aux maisons des Picardans, elles différent peu des nôtres pour la structure, & les meubles, mais il est à remarquer que cette nation couche dans des lits suspendus près du toit, où ils sont placés comme des nids d'oiseaux.

Quelcun me demandera peutétre, comment des Pies, qui sont une des moindres espèce-

tes d'oiseaux, peuvent construire des édifices de cette importance: mais cette dificulté est entiérement anéantie par mon témoignage, car j'ai vû bâtir de fond en comble une Maison, à la quelle on employoit à la verité quelques milliers d'Ouvriers, qui par leur nombre & leur facilité à voler supléoient au manque de forces. Et c'est pourquoi, les Edifices se bâtissent avec presqu'autant de vîtesse que chez nous. La Femme de l'Inspecteur ne parut point; elle n'étoit pas encore relevée de couches; car les Acouchées ne sortent point dans ce païs-la, tant que leurs Petits sont hors d'état de voler; mais le mari nous dit, que dès-que les siens auroient des plumes sa Femme sortiroit.

Nous ne fimes pas un fort long séjour chez les Picardans, ainsi je ne saurois mieux les faire connoitre, ni donner de plus grandes lumières sur la nature de leur Païs. Tout ce que je sai c'est que la nation étoit en guerre avec ses voisins les Tourdes, ou Grives, & qu'elle étoit dans de grands embaras à cause d'une bataille livrée dans les airs, où les Picardans avoient été battus. Leur Général ayant été acusé d'avoir donné lieu à la perte de cette bataille fut mis en arrêt, & par ordre du Conseil de guerre on lui rogna les âles, qui est un suplice guére moins dur que la mort chez cette nation. Après que nous eumes laissé nos marchandises, &

fait notre cargaiſon de celles qu'on nous avoit livrées en échange, nous remimes à la voile. Nous étions à peine à quelque mille pas du rivage que la Mer nous parut couverte de plumes, ce qui nous fit juger que c'étoit au deſſus de cet endroit que la bataille avoit été livrée entre les Pies & les Grives.

Après trois jours d'une heureuſe navigation, nous abordames au Païs de la Muſique. Nous jettames l'ancre, & nous décendimes à terre, faiſant marcher devant nous un de nos Interprétes avec une Baſſe. Cela me parut ridicule à moi qui ne ſavois pas à quoi pouvoit ſervir cet inſtrument; d'autant que nous étions dans des deſerts, où je ne voyois aucune trace de créature. Cependant notre Capitaine fit ſonner de la trompette, pour avertir les Habitans de nôtre arrivée. A ce bruit, je vis accourir trente Baſſes ou environ, qui marchoient ſur un pied qui étoit le ſeul qu'elles euſſent. Tout cela me ſembloit un enchantement, n'ayant rien encore vu qui m'étonnaât d'avantage. Ces Baſſes, ou ces Violons, comme on voudra les apeller, que je compris étre les Habitans de ce païs-là, étoient faites ainſi: En haut, elles avoient un coû, au bout duquel étoit une tête fort petite; le Corps étoit lui-même étroit & ſerré. Il étoit couvert d'une certaine écorce polie, & placée de manière qu'entre elle & le

corps

orps il y avoit encore une espace vuide. Au nilieu du ventre & sur le nombril, la nature voit mis un chevalet avec quatre cordes. Toute la machine n'étoit soûtenuë que sur un pied; le sorte que chacun de ces violons, sautant sur ne seule jambe, parcouroit en peu de tems des hamps de grande étenduë. Enfin, pour couper ourt, on les eût pris pour de véritables instrumens cause de la ressemblance, si ce n'est qu'ils avoient leux mains & deux bras. D'une main ils tenoient 'archet, & de l'autre ils touchoient les cordes. Notre Interpréte les provoqua à un entretien. l prend l'instrument qu'il avoit aporté, &

D'une main adroite & légère
Il en tire de doux accens.

Bientôt on lui répondit, & enfin ils commencèrent à se communiquer mutuellement leurs pensées par la Simphonie. Il nous parut au commencement qu'ils jouoient *adagio*, & avec ssés d'harmonie, mais un moment après ce furent des dissonances qui écorchoient les oreiles. Enfin le tout se termina par un doux & gréable *presto*, qui fit pousser des cris de joye notre équipage, qui disoit que cela marquoit qu'on étoit convenu du prix de notre cargaison. Nous aprimes en effet que les prémiers airs qui toient sur le ton grave avoit marqué le prélude le l'entretien, qui avoit tenu lieu de révérences, & de complimens: Que pendant les dissonan-

sonances, il avoit été question du prix des marchandises : Et qu'enfin le doux *presto* signifioit que l'on étoit d'acord sur l'achat, & sur la vente; & peu de tems après nous baclames notre Navire, & en tirames nos marchandises. Celle qui est de meilleur debit dans ce païs-là, c'est la colofane, dont les Habitans frotent le crin des archets, & les cordes qui sont les instrumens de leur langage. De-là vient que ceux qui sont convaincus de quelque crime, sont punis par la privation de l'archèt, & cette privation, est à l'instar du dernier suplice, lorsqu'elle est perpétuelle. Ayant apris qu'on alloit juger un procés dans un Tribunal du voisinage, j'y courus, pour voir comment on procèdoit au droit en Musique. Je vis que les Avocats au-lieu de déclamation remuoient leur archèt, pour faire résonner les cordes de leur ventre. Durant le plaidoyer, on n'entendoit que des dissonances; & toute l'éloquence se bornoit à des remuemens de doigts & de bras. Dès-qu'on eut cessé de plaider, le Juge se leva, prit un archèt & joua *adagio* un air qui contenoit la sentence, à la fin de la quelle, les Exécuteurs s'avancèrent & arrachèrent l'archèt au Coupable. Les Enfans de ce Païs-là ressemblent à des Poches de Maitre à danser. On ne leur permet point l'usage de l'archet avant l'âge de trois ans complets. Dès-qu'ils sont dans leur quatriême année, on les envoit

oit à l'Ecole où ils aprennent à tirer des sons a-
ordans de leurs cordes, & c'est-là ce qui s'apel-
e chez nous aprendre à lire & à écrire. Ils
estent sous la férule, jusqu'à ce qu'ils sachent
arfaitement mettre leurs cordes à l'Unisson.
Nous étions fort incommodés de ces Enfans,
ui nous étourdissoient avec leurs accens plain-
ifs. Notre Intreprête, savant dans le langage
nusical, nous assuroit que ces Enfans nous de-
nandoient la charité d'un peu de colofane.
Quand ils mendioient, ils rendoient un son gra-
e ou *adagio*, & quand ils avoient obtenu, leur
on devenoit vif, ou *presto*; car c'étoit ainsi
u'ils rendoient graces. Mais un refus déran-
eoit toute cette Orquestre. Ayant achevé
eureusement les affaires qui nous avoient rete-
us au Païs de la Musique, nous remimes à la
oile vers la fin du Mois de Casim, & dans peu
e jours nous découvrimes des terres dont l'o-
eur puante, nous fit juger que c'étoit la Py-
losie, dont les Habitans différent peu des
lommes, excepté que n'ayant point de bouche
s parlent du derriére. Le prémier qui vint
ur notre bord étoit un riche Marchand, qui
ommençoit déja à vouloir traiter du prix de
os Marchandises. Malheureusement pour
noi, notre Barbier tomba malade aussitôt que
ous eumes abordé & jetté l'ancre au port, de
orte que je fus obligé de me faire raser par un

Fra-

Frater Pyglosse, & comme ces sortes de gens ont encore plus de babil dans ce païs-là, qu'en Europe, celui-ci empesta si fort la chambre où il me rasoit, que nous fumes obligés d'y brûler bien de l'encens, pour en chasser la mauvaise odeur. J'étois dèja si acoûtumé aux choses merveilleuses, que je ne trouvois plus rien de trop étrange. Mais le défaut des Pyglosses nous étant un peu trop dur à suporter dans leurs conversations, nous ne demeurames pas au-delà du tems necessaire à nos affaires, & nous partimes incontinent, de peur de nous trouver à un repas où un richard du Païs nous avoit invités. Son invitation nous fit frémir; ne pouvant y aquiécer sans nous condamner à un continuel silence pendant que nous serions à table. Lorsque nous levames l'ancre pour sortir du port, les Pyglosses, rangés sur le rivage, nous souhaitoient du derrière une heureuse navigation, mais comme le vent venoit justement de ce côté-là, nous leur faisions signe de rengaîgner leurs complimens; & je compris, alors qu'on peut être incommode à force d'être poli. Les Marchandises que les Martiniens aportent chez les Pyglosses, sont des eaux de senteur, & diverses espèces d'aromates.

Nous cinglames vers la terre glaciale, dont l'aspect fait frémir; & aucun païs ne m'a jamais paru plus malheureux & plus digne de com-

pas-

ɑffion que celui-là, qui n'offre aux yeux que le montagnes toutes couvertes de neige. Sur e fommèt de ces montagnes, où le foleil ne porte jamais fes raïons, on voit çà & là des Habitans de glace; car tout ce qui eft fur la cime les rochers fouffre un froid continuel. De là vient qu'on n'aperçoit qu'un brouillard éternel, & s'il paroit quelque lueur, ce ne peut étre que la gelée blanche. Les Vallons au-dessous de ces montagnes font au-contraire brûlés du feu qu'ils exalent lorsque le foleil éclaire: c'eft pourquoi les Habitans n'ofent pas décendre des montagnes, à moins que le Ciel ne foit entiérement couvert, & dès-qu'ils voient le moindre raïon du foleil, ou ils retournent fur leurs montagnes, ou ils fe précipitent dans d'obscures cavernes. Il arrive fouvent que le foleil les furprend en chemin, & qu'il les fond, ou leur fait éprouver quelqu'autre mal. Les Criminels font amenés dans la plaine, quand le tems eft bien couvert; on les attache à un pieu, & on les laiffe-là expofés aux raïons du foleil lorfqu'il reparoitra. Les Marchands emportent les Minéraux de ce Païs-la tout cruds; car les Naturels du Païs, ne pouvant foufrir le feu, ne fauroient non plus forger les métaux. On voit toutefois que le commerce de la terre glaciale vaut plus qu'aucun autre des Mézendores. Tous ces Païs dont je viens de parler font-

sont sous la domination de l'Empereur de la contrée dite proprement Mézendore; car les autres Provinces ne reçoivent ce nom que par abus, & parcequ'il plait aux Voyageurs de le leur donner; elles sont neanmoins distinguées entre elles, comme on l'a déjà pu remarquer par ce que j'en ai dit dans ce Journal. La contrée où l'Empereur reside, est comme le centre de ses vastes Etats. Nous arrivames à la vue de la Capitale après huit jours de navigation. Nous y trouvames tout ce que les Poëtes nous ont chanté des societés des Bêtes, des Arbres, & des Plantes doüées de raison. Là, tout Animal, tout Arbre qui obéit aux Loix de l'Etat peut avoir droit de Bourgeoisie. On croiroit peutétre qu'un si grand mélange de créatures de diverses formes & de diverses espèces, devroit causer des troubles dans l'Etat: point du tout, & c'est cette même diversité qui produit un très bon effet par la manière sage dont les loix y ont reglé toutes choses à l'égard des affaires & des emplois dont on ne charge personne à qui ils ne soient convenables. Ainsi les Lions commandent, à cause de leur courage naturel. Les Elefans composent le Sénat à cause de leur pénètration. Les Caméleons servent à la Cour parcequ'ils sont inconstans & sujets au Changement. Les Troupes de terre sont composées d'ours de Tigres & autres sembla-

bles

bles Animaux guerriers. Celles de mer sont mélées de Boeufs & de Taureaux; parcequ'il faut des gens simples; mais rudes, durs, & inflexibles pour la mer. Il y a une Ecole de Marine où l'on instruit de jeunes Veaux, qui sont dans ce Païs-là comme nos gardes marines, ou nos gardes de l'Etendart, d'où l'on tire les Officiers de Vaisseau. Les Arbres ont les emplois de Juges, à cause de leur modération naturelle. Les Oyes sont les Avocats des Tribunaux Supérieurs, & les Pies le sont des inférieurs. Les Renards deviennent Ambassadeurs, Legats, Plenipotentiaires, Agens, & Secrétaires d'Ambassade. Les Corbeaux sont chargés de l'administration des Héritages qu'on laisse. Les Boucs sont tous Philosophes, & le plus souvent Grammairiens, tant à cause des cornes dont la nature les a armés, pour luter contre leurs Adversaires sur les moindres niaiseries, qu'à cause de leurs barbes vénérables, qui les fait distinguer des autres créatures. Les Chevaux sont Consuls ou Sénateurs: Les Propriétaires des fonds & des champs sont les serpens, les Taupes, les Loires, les rats: Les Oiseaux sont Couriers, & Messagers. Les Anes sont Diacres parcequ'ils savent braire. Les Rossignols sont chantres, & musiciens. Les coqs sont chargés de la garde des villes, & font le gué. Les Chiens font sentinelle aux portes. Les Loups sont Partisans,

Traitans, Fermiers-Généraux, Commis &c. & les Oiseaux de proye sont leurs Officiers.

Cette attention à donner à un chacun ce qui lui convient, fait que tout est administré selon l'ordre des choses; & cet Empire doit servir de modèle à tous les Législateurs: car si nous voyons ailleurs des miserables sans mérite, exercer des emplois, ce n'est pas la faute du païs qui produit de telles gens, mais de ceux qui ne savent pas faire un bon choix: & si l'on n'a égard qu'aux talens & aux choses à quoi l'on est propre, tout ira à merveilles, & l'Etat sera parfaitement bien gouverné.

Les Annales de ce Pais-là fournissent une preuve de la justesse de cette maxime: On y lit que sous l'Empereur Lilako, l'Institut dont j'ai parlé ayant été aboli, les charges furent conférées indiféremment à quiconque avoit de bonnes qualités; mais cela causa tant de brouillamini, qu'il sembloit que c'étoit fait de l'Empire. En effet le Loup par exemple, s'étant bien aquitté de ses fonctions dans les Fermes, prétendoit à quelque chose de plus, & on le faisoit Sénateur. Un Arbre s'étoit-il rendu recommandable dans un office de Judicature, on le faisoit Surintendant des finances. Enfin un Bouc, ou un Philosophe, que ses Disciples élevoient jusqu'aux nues, à cause de son opiniâtreté invincible à défendre ses sentimens, enflé des louanges qu'on

lui

lui prodiguoit, guettoit quelque charge importante, & obtenoit le prémier emploi vacant à la Cour. Le Caméleon qui sait feindre & céder au tems, vouloit devenir Profeſſeur, alléché par l'eſpoir du gain, & obtenoit ſa demande. Qu'arriva-t-il de tout cela? pas autre choſe, ſinon que le Bouc fut auſſi mauvais Courtiſan, qu'il avoit été brave Philoſophe; car cette fermeté à ſoûtenir des opinions qui avoit ſignalé le Philoſophe, ſe trouvoit déplacée dans le Courtiſan, qui cherche moins la verité, que ſon avantage, & qui change de ſentiment ſelon les circonſtances; car la légereté & l'inconſtance conſtituent l'eſſence du Courtiſan: Mais ce qui ſeroit un défaut chez ces Mrs eſt une vertu dans les Ecoles, où l'opiniâtreté & la conſtance à défendre ſes opinions ſont regardées comme les marques d'un grand courage, & d'une grande habileté. Enfin, pour abréger, cette conduite rendant les talens inutiles, l'Etat étoit ſur le point de tomber dans une afreuſe décadence, lorſqu'un ſage Elefant nommé Baccari, repréſenta vivement le danger à l'Empereur, qui réſolut de mettre enfin une digue à ce torrent. La Réformation commença peu-à-peu avec beaucoup de ſageſſe, car ſi on eût voulu d'abord dépoſer tout le monde à la fois, le remède eût été pire, que le mal: on alloit pied-à-pied; dès-qu'il vaquoit un emploi, on écartoit tous ceux à qui il

ne convenoit pas, & on le conféroit à celui qui y étoit propre. Le ſervice important que Baccari avoit rendu à l'Etat dans cette occaſion, lui valut une Statuë qui fut érigée en ſon honneur dans la grand'Place de la Capitale, où l'on peut encore la voir. Depuis ce tems-là, les anciennes coûtumes ſont réligieuſement obſervées.

Je tiens cette anecdote de la bouche de notre Interpréte, qui l'avoit apriſe d'une Oye avec qui il étoit fort lié, & qui paſſoit pour un des prémiers Avocats de l'Empire Mézendorique. On voit dans cet Empire une Quantité prodigieuſe de choſes merveilleuſes & étonnantes, qui attirent la curioſité des Etrangers. Le ſeul ſpectacle de ces Animaux de différente eſpèce, Ours, Loups, Oyes, Pies &c. qui vont & viennent, parlent & raiſonnent entre eux, n'eſt pas un petit ſujet de ſurpriſe & de joye pour des yeux qui n'y ſont point acoûtumés.

Le prémier de la ville qui vint ſur notre bord, fut un Loup maigre, ou un Inſpecteur: il étoit acompagné de quatre Oiſeaux qui étoient ce que nous apellons des Viſiteurs. Ces Mrs. firent enlever de nos marchandiſes celles qu'ils trouvèrent le plus à leur goût, & nous comprimes qu'ils n'étoient pas novices dans leur emploi, & qu'ils en ſavoient aſſés bien tous les principes. Le Capitaine me fit cependant la grace de me mener avec lui lorſqu'il fut à terre

pour

pour la prémière fois. En entrant aux portes de la Ville, un Coq nous vint demander d'où nous étions, où nous allions &c. & ayant raporté nos réponses au Directeur général de la douane, celui-ci nous pria à souper. Sa Femme, qui passoit pour une des plus belles Louves du Païs, n'étoit point de la partie. Nous sumes que le mari étoit fort jaloux, & qu'il ne laissoit pas volontiers voir son Epouse aux Etrangers; surtout à des gens de Mer, qui affamés par une longue continence, sont fort friands de femmes & de filles, & se jettent volontiers sur la prémière qu'ils trouvent, lorsqu'ils ont abordé quelque part. Néanmoins il y avoit plusieurs Dames à ce repas, entre autres la Femme d'un Chef d'Escadre, qui étoit une Vache blanche tachetée de noir. A côté de celle-là, étoit une Fouine de Province, mariée à un Veneur de la Cour. Pour moi, j'étois à côté d'une Truye, Femme d'un Inspecteur des Cloaques; car ceux à qui l'on donne cet emploi, doivent être de race de Porc. Cette Dame étoit fort salope, elle mangeoit sans se laver les mains, ce qui est aussi fort ordinaire dans ce païs-là: Mais Mdme la Truye me paroissoit extremement officieuse; car elle me servoit toujours de tout. Chacun étoit d'autant plus étonné de cette attention, que les Porcs ne sont naturellement pas fort polis: mais j'aurois volontiers dispensé ma voi-

fine de tant de foins; car je n'aimois point à recevoir à manger de fes mains. Il faut remarquer ici que quoique tous les Habitans de l'Empire Mézendorique foient brutes, ils ont néanmoins des mains qui s'avancent hors des pieds de devant, & c'eſt en cela feulement qu'ils différent de nos Quadrupédes quant à la figure extérieure. Comme ils font tous velus & couverts de poils, ou de plumes, ils ne portent aucun habit. Seulement les riches fe diſtinguent des Pauvres par des ornemens, comme des coliers d'or ou de perles, ou par des rubans qu'ils entrelacent dans leurs cornes. La Femme du Chef d'Efcadre en avoient les fiennes fi chargées, qu'à peine on les apercevoit. Elle difoit pour excufer fon Mari de n'avoir pu fe trouver au repas, qu'il avoit été retenu au Logis pour parler avec deux Pies, qui devoient plaider pour lui au prémier jour dans un procés qu'on lui avoit intenté.

Le repas fini, je remarquai que la Truye avoit de grandes conférences avec notre Interpréte. Elle lui faifoit confidence de l'amour qu'elle difoit fentir pour moi: L'Interpréte lui avoit promis de m'en parler, & de me difpofer à fatisfaire fa paſſion. Il m'en parla en effet, mais voyant bien qu'il n'y avoit aucun fuccés à efperer, il me confeilla de fuir, m'aſſurant que la Truye remueroit Ciel & Terre pour obtenir

nir ce qu'elle fouhaitoit de moi. Dès-lors je me tapis dans le Navire, n'osant pas en sortir, surtout depuis que j'eus apris qu'un ancien Amant de la Dame en question; lequel étoit un Etudiant de Philosophie, enflammé de jalousie, me cherchoit partout pour me tuer. Le Vaisseau même, où je me cachois, n'étoit pas un assés fort rempart pour me mettre à couvert des sollicitations de la Dame, qui m'acabloit de Messages, de Lettres & de vers tendres. C'est dommage que dans le naufrage de notre navire, j'aye perdu tous ces papiers, j'aurois pû enrichir ces memoires de quelques pieces cochonnes. Mais de tout cela, je ne puis me rapeller que les Vers suivans.

Non ce ne fut jamais un sujet de reproche
D'avoir beaucoup de poils & d'être né velu:
Mais on fait peu de cas, lorsque l'hiver aproche,
D'un Arbre, que l'on voit de feuilles dépourvu.
On veut dans les Coursiers une longue crinière:
La Barbe donne à l'Homme une mine guerrière:
La plume est des Oiseaux, la laine est des Brebis
Le plus bel ornement, les plus riches habits.

Nous étant cependant bientôt défaits de nos Marchandises, nous aurions pû remettre à la voile; mais un diable de différend survenu entre un des Matelots de notre équipage, & un Habitant de la Ville, nous en empécha. Ce différend venoit de ce qu'un Coucou apella *Pe-*

ripom un Martinien qui passoit par hazard dans la ruë: Peripom est un terme de mépris, qui signifie Baladin, Danseur de Théatre. Or il n'y a que des singes qui exercent ces professions viles chez les Mézendores, c'est pourquoi le Coucou s'étoit imaginé que ce Matelot étoit un Comédien: mais il se trompoit, & le Marin qui n'entendoit pas raillerie, se vangea par une volée de coups de bâton qui pensa éreinter le Coucou. Celui-ci se mit à crier au secours, il prend les Assistans à témoins; il intente un procés: les Témoins examinés, l'affaire est portée au Sénat. Le Martinien ne sachant ni la Langue, ni le Droit des Mézendores, fut obligé de s'adresser à une Pie qui plaida sa cause. Elle ne dura qu'une heure; les Juges convaincus que le Coucou étoit l'agresseur, le condamnèrent à garder les coups qu'il avoit reçus, & à payer les dépens du procés, ce qui fut exécuté; & les Avocats en eurent la meilleure portion, comme cela arrive d'ordinaire. Les Sénateurs qui decidèrent cette cause étoient des chevaux, dont deux avoient le titre de Conseillers: les quatre autres étoient seulement Sénateurs. Ils étoient assistés d'autant de Poulins, qui n'avoient pas encore voix décisive, mais seulement déliberative. On les admettoit à ces sortes d'occasions, pour qu'ils aprissent à juger les procés, & l'on m'a assuré, que dans les autres Tribunaux

naux, il y avoit aussi des especes de seminaires d'où l'on tiroit les meilleurs sujets pour leur conférer les places vacantes.

Dèsque cette affaire eut été terminée, nous levames l'ancre, & partimes, faisant route vers la Martinie où nous voulions retourner. Une bonace survint, lorsque nous étions bien avant dans la Mer, & nous obligea de ferler nos voiles. Pendant ce tems-là, nos Gens se divertissoient: L'un péchoit au trident, l'autre à la ligne. Bientôt après il se leva un petit vent

Qui nous fit démarer, & déferler nos voiles.

Nous aperçumes en passant de nouvelles Sirènes;

Qui se baignoient au beau milieu des eaux;

elles poussoient de tems en tems de tristes lamentations. Ce qui épouvanta fort notre équipage qui savoit que les plaintes des Sirènes, présageoient des orages. Aussitôt on ferla les voiles, & chacun se rendit où son devoir l'apelloit. A peine on avoit fait ces dispositions, que le Ciel se couvrit d'épais nuages, la mer s'enfla horriblement, & la tempête commença avec une si terrible violence que notre Pilote, qui parcouroit ces Mers depuis quarante ans, nous jura qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil. Notre navire commença à faire eau de tous cotés tant par les flots qui y pénètroient, que par l'eau de la pluye qui y tomboit à seaux, & qui

étoit suivie d'éclairs & de tonnerres épouvantables; de sorte que tous les Elemens sembloient être conjurés contre nous:

Nous voila donc battus d'une affreuse tempête
Nous entendons le Ciel gronder sur notre têtt.
Et nous voyons dèja ses foudres, ses carreaux
Prèts à nous submerger dans l'abîme des Eaux.

Un coup de tonnerre nous cassa notre Mât de mizaine; les vagues ou les vents rompirent celui d'artimon; celui de trinquet eut le même sort. Alors chacun commença à envisager la mort. L'un apelloit à haute voix sa Femme, ses Enfans, l'autre ses Amis & ses Proches; enfin on n'entendit bientôt que cris & que lamentations. Le Pilote abandonnant le Gouvernail, acourut pour encourager tout le monde, quoiqu'il eût perdu courage lui-même; il représente, que les pleurs, & les gemissemens ne sauveront personne, qu'il faut s'armer de patience & avoir bonne espérance; comme il disoit cela un coup de vent l'emporta dans l'abîme; trois autres eurent le même sort. L'un étoit le Conseiller du commerce, & les autres étoient deux Matelots. Je fus le seul qui parus inébranlable au milieu du tous ces revers; parceequ'il m'étoit indifférent de mourir ou de vivre, & que je n'avois nulle envie de retourner à la Martinie, où je favois bien que le mépris & les fers m'attendoient; ainsi j'étois du nombre de ceux

Que

Qui, ni la mort, ni la misère
Ne peuvent ébranler, ni troubler un instant.

Si quelque chose me faisoit de la peine c'étoit de voir le désespoir du Capitaine à qui j'avois tant d'obligations. Je tachois de relever son coeur abattu par les meilleures raisons que je pouvois imaginer; mais j'y perdis mon latin, la peur l'avoit saisi, & il continuoit à se lamenter comme une Femme, lorsqu'une vague l'enleva, & le fit disparoitre à mes yeux. Cependant la tempête se renforçoit; déja le navire alloit au gré des vents, les cables étoient rompus, le Gouvernail abandonné, les mâts renversés, en un mot ce n'étoit plus qu'un corps informe de poutres & de planches. Nous servimes trois jours de jouet aux vents, acablés de l'idée de la mort, & travaillés d'une faim canine. De tems en tems, le Ciel paroissoit vouloir se mettre au beau, mais la tempête continuoit toujours. Le peu qui restoit encore de matelots, se réjouit à la vuë d'une terre que nous découvrimes bientôt, & qui paroissoit couverte de rochers & de montagnes: Comme le vent soufloit de ce côté-là chacun espéroit de pouvoir aborder dans peu. Il étoit pourtant visible que nous ne pouvions aprocher de ce rivage, sans que notre vaisseau ne se brisât contre les écueils, mais il y avoit aussi aparence que, si tous n'échapoient pas, au moins quelques-uns pourroient se sauver par le

mo-

moyen des planches, & des autres débris du Navire. Dans le tems que nous nous bercions de ces espérances, notre Vaisseau heurta contre un rocher caché au milieu des eaux, & fut brisé en mille piéces. Dans cette extremité, je me saisis d'une planche ; j'étois fort tranquille sur le compte de mes camarades ; mais fort en doute de ce que je deviendrois, aussi je ne saurois dire ce que les autres devinrent ; car je ne m'en embarassai point ; il est à croire qu'ils périrent tous : du moins je n'en entendis plus parler. Pour moi, je fus d'abord poussé sur le rivage par les vagues, ce qui me sauva la vie ; car si j'eusse encore lutté long tems, extenué comme je l'étois déja de faim & de fatigue, j'aurois péri indubitablement. Je me trouvois sur une espèce de pointe de terre avançant dans la mer : Les flots commençoient à s'apaiser ; ils ne faisoient plus entendre qu'un bruissement foible, languissant, & qui étoit sur le point de cesser.

Tout le païs où je me trouvois alors, est montueux ; Ses croupes & ses côteaux nombreux forment plusieurs valées profondes & tortueuses, qui jointes aux sinuosités des côtes font rétentir la voix en divers endroits. Avant que d'avoir fait ces réflexions, me voyant sur le rivage, je crus devoir crier, me flattant que quelcun m'entendroit & viendroit à mon Secours.

cours. Au prémier cri, je n'entendis pas d'éco: Mais ayant reïtéré, j'entendis un son qui venoit du côté du rivage, & tout d'un coup, je vis les Habitans du païs acourir des forets voisines, & venir vers moi sur une espéce de Chaloupe, qui étoit faite de branches d'arboisier, d'osier & de chêne, ce qui montroit assés que la nation n'étoit pas des plus civilisées. Toutefois la vue des Rameurs me fit tressaillir de joye; car quant à la figure extérieure, ils n'étoient pas différens des Hommes, & c'étoient les seuls de mon espéce que j'eusse encore vus dans tous mes voyages dans le monde souterrain. Ils ressembloient aux Hommes de notre globe qui habitent sous la Zone torride; car ils avoient des barbes noires, des cheveux crépus très-courts, & s'il arrive que quelcun les ait blonds & pendans, c'est une merveille. Cependant ils s'aprochent, & me reçoivent dans leur chaloupe:

Mes membres abattus vont bientôt se refaire.

Ces gens-là eurent soin de me redonner un peu de force en me faisant manger de quelque mêt simple & grossier dont ils usoient. Ils me firent aussi boire un coup; ce qui acheva de me remettre; car il y avoit trois jours que je luttois contre le faim & contre la soif.

CHA-

* *

CHAPITRE XII.

KLIMIUS ABORDE DANS LE PAÏS DES QUAMITES.

Cependant je me vis bientôt environné d'une foule de gens, qui me parloient, & que je n'entendois pas. Ils repetoient souvent ce mot *Dank*, *Dank*, & comme il a fort le son Allemand, ou Danois, je parlai l'une & l'autre de ces deux Langues à ces Hommes, que je compris à mon tour qui leur étoient inconnues de même que la Langue Latine que je leur parlai aussi. Ils n'entendoient pas plus le Martinien, ni la Langue Nazarique, par où j'espérois que je me ferois comprendre. Cela me fit croire que cette Nation étoit insociable, & n'avoit ni commerce, ni alliance avec aucun des Peuples souterrains; j'en eus une veritable douleur, prévoyant qu'il me faudroit redevenir enfant, & aller de nouveau à l'école.

Après-qu'on fut las de parler sans s'entendre, on me ména dans une cabane faite de branches entrelacées. Il n'y avoit ni siéges, ni bancs, ni tables; & on se mettoit à terre pour manger. Ils n'ont pas non plus de lits pour se coucher; mais ils étendent un peu de paille sur le pavé, & y dorment: Ce n'est pour-

tant

tant pas qu'ils manquent de bois pour en faire. Car le païs abonde en forêts. Leurs mêts étoient du lait, du fromage, du pain d'orge, & de la viande, qu'ils mettoient ordinairement sur de la braise pour en faire des grillades; & c'étoit jusque-là que s'étendoit leur savoir en matière de cuisine. Ils n'en savoient pas d'avantage. En un mot ils étoient.

Tels qu'on nous dit que furent autre fois
Les prémiers Citoyens du monde,
Dans une ignorance profonde;
Sans moeurs, sans art, sans Culture, sans loix.

Il me fallut vivre en Philosophe Cynique parmi ce Peuple, jusques-à ce que j'eusse apris la Langue qu'il parloit, & que je pusse corriger son ignorance. Et certainement lorsque j'en fus venu-là, tous mes ordres furent regardés comme des Oracles. Ma réputation devint si grande parmi eux, qu'on acouroit de toutes parts vers moi, comme vers un Docteur illustre que le Ciel leur avoit envoyé. J'apris même que plusieurs mettoient au nombre de leurs époques les plus remarquables, le tems auquel j'avois abordé parmi eux. Cela me paroissoit plus flatteur que ce que j'avois éprouvé à Nazar & dans la Martinie, où j'avois été le jouet d'un chacun; tantôt par ma trop grande vivacité d'esprit, tantôt par ma stupidité, tant est vrai ce

ce proverbe usé, que dans le Royaume des Aveugles, les Borgnes sont les Roix: Car j'étois dans un païs où avec fort peu de savoir, & une adresse médiocre, je pouvois m'illustrer, & monter aux plus grands honneurs; & l'occasion ne me manquoit pas non plus d'étaler ce que je savois faire: la terre y produit de tout, & elle rend avec usure ce qu'on lui confie. Les Habitans n'étoient ni indociles, ni entiérement dépourvus d'esprit, mais n'ayant rien apris, ils ne savoient rien, & étoient ensevelis dans d'épaisses ténèbres. J'eus beau leur raconter ce qui étoit de mon origine, de ma Patrie, de mon naufrage, & des autres revers que j'avois éprouvés dans mon voyage, ils n'en voulurent jamais rien croire. Ils s'imaginoient plutôt que j'étois un Habitant du Soleil, & que j'étois décendu chez eux de cet Astre: aussi m'avoient-ils donné le nom de *Pikil-Su*, c'est-à-dire d'Envoyé du Soleil. Ils ne nioient pourtant point l'existence de Dieu; mais ils se mettoient peu en peine de prouver un dogme si grand; & ils pensoient qu'il leur suffisoit de savoir que leurs Pères l'avoient vu. Ils ne savoient de la Morale, que le seul précepte, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Ils ne reconnoissoient d'autre loi que la volonté de leur Empereur. A cela près, si quelcun commettoit quelque vilaine action, tous

tous les autres le fuyoient, & les méchans étoient si sensibles à ce mépris, que plusieurs mouroient de chagrin, ou ennuyés de la vie, s'en délivroient eux-mêmes. Ils n'avoient aucune idée de chronologie, & ne savoient ce que c'étoit que de suputer les tems; se contentant de marquer un certain nombre d'années par l'éclipse du soleil qui arrivoit aussi par l'interposition de la Planète de Nazar; ainsi, quand ils vouloient désigner l'âge de quelcun, ils disoient qu'il avoit vécu tant d'éclipses. Leur Phisique n'étoit ni moins seche, ni moins absurde. Ils disoient que le soleil étoit une Table d'or, & le globe de Nazar un fromage; & lorsque je leur demandois la cause du cours & du décours de ce Globe, ils répondoient, qu'ils n'en savoient rien. Leurs biens & leurs richesses consistoient surtout en cochons, qu'ils envoyoient avec certaines marques paître dans les bois. Ils fouëtoient avec des verges tout arbre qui ne portoit pas de fruit, prétendant follement que sa sterilité n'étoit qu'un effet de sa malice, & de sa jalousie.

Tel étoit l'état où se trouvoit cette nation: Je désespérois de l'en pouvoir retirer; mais je repris courage, considérant

Qu'il n'est point de Mortel si rude, si barbare
Qu'on ne puisse civiliser;
Dès-qu'il veut bien favoriser
Les leçons que l'on lui prépare.

Je mis donc toute mon aplication à tirer ce Peuple de ſon ignorance, & le ſuccés que j'eûs d'abord me fit regarder comme un Homme divin. Ils s'imaginoient tous que rien ne m'étoit impoſſible.

S'il s'égaroit une brebis,
Ou s'ils voyoient une chévre mourante,
Ou bien ſi la moiſſon démentoit leur attente,
Ils venoient m'adreſſer leurs plaintes & leurs cris.

Je vis un jour devant ma porte un Païſan tendant les bras avec tant de force qu'on auroit cru qu'il alloit ſe les disloquer, le tout pour implorer mon ſecours, ſe plaignant de la ſterilité opiniâtre de ſes Arbres, & me ſupliant humblement d'interpoſer mon autorité, pourqu'ils portaſſent du fruit à l'avenir.

J'apris cependant que l'Empereur à qui tout ce païs obéïſſoit, faiſoit alors ſa réſidence dans un endroit qui étoit éloigné de huit journées du Village où je me trouvois: je dis alors; parceque ſa Ville capitale étoit ambulante, & il n'avoit pour palais que des tentes, qu'on transportoit avec la Famille Impériale & toute la Cour d'un bout de province à l'autre. Le Monarque qui régnoit dans ce tems-là ſe nommoit *Casbá* ce qui veut dire, grand Empereur. Ce Prince étoit fort âgé. Ses Etats méritoient bien le nom d'Empire eu égard à leur étenduë; mais l'igno-

l'ignorance des Habitans, qui ne ſavoient point ſe ſervir de leurs forces, ne lui permettoit pas de figurer dans le monde, & ſon Païs étoit expoſé aux inſultes de ſes voiſins, & même ſouvent obligé de payer des tributs aux Nations les plus mépriſables.

Le bruit de mon nom, & de mes Vertus ſe répandit bientôt dans toutes les Provinces. Les Habitans n'entreprenoient rien ſans m'avoir conſulté comme un Oracle, & lorsque leurs entrepriſes ne réüſſiſſoient pas, ils croyoient que c'étoit parceque je ne voulois pas les favoriſer: c'eſt pourquoi, il y en avoit qui tâchoient de m'apaiſer par des ſacrifices. J'omets pluſieurs autres traits de l'extravagance de ce Peuple: il ſuffira d'en raporter encore un ou deux, pour juger de tout le reſte. Une Femme enceinte me fit prier de lui acorder un Garçon; un Homme me conjuroit de rajeunir ſon Père & ſa Mère qui étoient caſſés de vieilleſſe: Un autre de le faire monter au ſoleil, pour en tirer tout l'or dont il auroit beſoin, & s'en retourner enſuite. Souvent laſſé de ces extravagantes prières, je tachois de corriger leur folie; craignant d'ailleurs, qu'au bout du compte cette haute opinion qu'ils avoient de moi ne dégènérât en un culte idolâtre. Enfin

Le bruit parvint aux tentes du Monarque
Qu'il venoit d'arriver un Homme tout divin,

qui se disoit Envoyé du soleil, & qui avoit donné des préceptes très-sages, qui sembloient presque venir d'un Dieu, à quelques Quamites (c'est le nom de cette nation, dont l'Empire s'apelle Quama). Aussitôt l'Empereur m'envoya des Députés pour m'inviter à venir à sa Cour. Ces Députés étoient au nombre de trente, ils portoient tous des peaux de Tigres sur leur corps, & c'est l'ornement le plus glorieux de ce Païs; car il n'est permis qu'à ceux, qui se sont fort distingués dans la guerre contre les Tanaquites, qui sont des Tigres raisonnables, & énemis déclarés des quamites. J'avois fait bâtir dans le Village où j'étois, une Maison de pierre à la façon des Européens: elle étoit à deux étages, sans le rez-de-chaussée. Les Députés la prirent pour une Machine extraordinaire, qui étoit au-dessus des forces humaines. Ils y entrèrent avec respect comme dans un sanctuaire, pour me signifier les ordres de sa Majesté Impériale. Voici à-peu-près le discours qu'ils me firent.

„Le Grand Empereur Casba, notre très-„clément Seigneur & Maître, qui tire son ori-„gine de Spynko fils du soleil, & le prémier Mo-„narque de Quama, nous a chargé de te dire, „que rien ne lui étoit plus agréable que ton am-„bassade, laquelle ne peut qu'être très-avantageu-„se à ses Etats par l'aquisition d'un Docteur si

„re-

„renommé, & si capable de les faire changer à
„leur avantage. Il espére que tu viendras d'au-
„tant plus volontiers à sa Capitale, qu'il te faut,
„pour étaler ton mérite, un plus grand théatre,
„que celui où tu es présentement.

La harangue étant finie je rendis de très humbles graces à sa Maj. Imp. de ses bontés, & je me disposai à partir avec les Députés. Ces Mrs. avoient mis quatorze jours à venir; mais nous espérions de pouvoir retourner en quatre; & cela par un effet de mon adresse. En effet j'avois remarqué que le Païs nourrissoit quantité de Chevaux qui faute d'être dressés lui étoient à charge: on les voyoit courir çà & là dans les Bois, comme des Bêtes sauvages. J'en fis prendre quelques-uns, & j'en montrai l'usage à mes Quamites. Il y en avoit déja plusieurs de domtés lorsque les Députés arrivèrent, & j'en faisois tenir prêts autant qu'il en falloit, pour porter tous ces Mrs. à leur retour.

A la vue de ces Animaux, les Députés étonnés, balancèrent long-tems avant-que de pouvoir se déterminer à les monter: Mais quand ils me virent avec quelques Quamites, les enjamber hardiment, les faire caracoler, tourner, les pousser, & les retenir sans péril, par le moyen des brides, ils se rassurèrent, & se hazardèrent à nous imiter. Voila ce qui abrégea du triple le tems qu'il nous auroit fallu met-

tre à nous rendre auprès du Monarque. Cependant nous étions dèja près de l'endroit où l'on pensoit qu'étoit encore la ville Impériale, lorsqu'on nous dit qu'elle avoit été transportée dans une autre Province: il nous fallut rebrousser, & tourner d'un autre côté. Je ne saurois exprimer l'étonnement des Habitans des lieux par où nous passions. Notre escadron les épouvantoit, & le bruit qui en vint à la Capitale y causa tant de terreur, que plusieurs étoient sur le point de s'enfuir. L'Empereur même se tenoit tout tremblant dans sa tente, & il n'osa en sortir que lorsqu'un des Députés arrivant mit pied à terre, & fut expliquer à ce Prince dequoi il étoit question. Quelques heures ensuite je fus introduit auprès de sa Maj. Imp. suivi d'une foule extraordinaire. Casba me reçut assis sur un Tapis, & environné de tous les officiers de sa Cour. Dèsque je lui eus fait mon compliment il se leva, & me demanda des nouvelles du Roi du Soleil fondateur de la famille Impériale de Quama. Cette question me fit comprendre qu'il falloit me conformer aux idées des Quamites, quelque fausses & erronnées qu'elles fussent; ainsi je répondis, que le Monarque du Soleil m'avoit envoyé sur la terre, pour adoucir, par des préceptes salutaires, les moeurs sauvages des Quamites, & pour leur enseigner les moyens non seulement de repousser l'audace de leurs

Voi-

Voisins, mais aussi d'étendre les bornes de leur propre Empire, ajoutant, que j'avois ordre de finir mes jours chez eux.

Mon discours plut infiniment à l'Empereur: il ordonna sur le champ que l'on me préparât une tente tout près de la Sienne; il m'assigna quinze Domestiques, pour me servir, & dans tout le reste, non seulement il n'affecta point d'air de fierté, mais il tacha de gagner mon amitié, par ses bontés.

* *

CHAPITRE XIII.

ORIGINE DE LA CINQUIÈME MONARCHIE.

Depuis mon arrivée à la Cour, je m'apliquai à donner une forme toute nouvelle à ce païs-là, & à exercer la Jeunesse aux Armes.

Bientôt les jeunes Gens pour leurs prémiers travaux,
S'occupent à domter les plus fougueux chevaux;
A fournir sur un char une longue carrière
A lancer promtement leurs dars, leurs javelots
D'une main sûre & meurtrière.

Je commençai en effet mon projet par enseigner à domter les chevaux, à les dresser aux mouvemens militaires, espérant par le seul secours de la cavallerie de pouvoir contenir les

Peuples voisins dans le devoir. Je pris tant de soins & de peines, que je me vis dans peu en état de présenter six mille cavaliers à l'Empereur. On eut avis, environ ce tems-là, que les Tanaquites méditoient une nouvelle invasion dans l'Empire Quamitique pour un certain tribut qu'on avoit différé de leur payer, quoiqu'ils en eussent vivement sollicité le payement. Là-dessus, l'Empereur me chargea de marcher contre eux avec ma nouvelle Cavallerie, à laquelle se devoit joindre l'Infanterie. J'avois armé cette Infanterie de piques & de javelots, pour qu'elle pût combattre de loin contre les Tanaquites. Avant moi, l'Infanterie Quamite ne se servoit que d'épées fort courtes & de poignards, ce qui étoit toujours la cause de leurs défaites; car comme ils avoient à faire à des énémis beaucoup plus forts, & plus robustes qu'eux, ils étoient d'abord enfoncés dans ces occasions où, par le défaut des armes, il falloit combattre corps à corps.

Me voilà cependant Général d'Armée. J'apris par mes Espions, que les Tanaquites s'avançoient vers les frontières de Quama, & n'en étoient même pas bien éloignés; aussitôt je me mis en marche résolu de les combattre par tout où je les trouverois. A la vue de mon Armée les Tanaquites étonnés s'arretèrent, mais ayant continué à marcher, nous arrivames sur

eux

nus à la portée du trait, alors je fis avancer mes piquiers, & mes Arbalétriers qui lancèrent une grêle de fléches & de javelots qui tua une quantité terrible d'ennemis. Ceux-ci ne perdirent pourtant pas courage: ils se jettèrent avec fureur sur mon Infanterie, qu'ils eussent entiérement défaite, si la nouvelle Cavallerie ne fût acourue, & n'eût chargé les Tanaquites en flanc; ils furent enfoncés dès le premier choc, mis en fuite, ou massacrés, & cette charge décida tout-à-fait l'affaire. Pendant la déroute on fit prisonnier le Général des Tanaquites, avec vingt Tigres de la première qualité. Ils furent tous menés en triomphe à Quama. Il seroit difficile d'exprimer la joye que cette victoire causa dans tout l'Empire; car dans les guerres précèdentes les Quamites avoient toujours été battus, & n'avoient obtenu la paix qu'à des conditions très-honteuses. L'Empereur voulut d'abord que l'on fit mourir les prisonniers selon la coûtume; mais moi qui détestois cet usage, je lui persuadai de se contenter de les faire garder à vue, jugeant bien que les Tanaquites ne remueroient pas, & qu'il se feroit une espèce de suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés du sort des prisonniers qu'on leur avoit enlevés. Ce délai m'étoit nécessaire pour la réussite des projets que je roulois dans ma tête. J'avois remarqué que le Salpêtre étoit en abondance dans le

le païs, j'en ramassai une grande quantité, pour en faire de la poudre-à-canon. Je n'en parlai néanmoins à personne, si ce n'est à l'Empereur, de l'autorité duquel j'avois besoin pour établir des Atteliers, où je pusse faire fabriquer des tuïaux de fer pour des mousquets & autres choses pareilles. Je me flattois que par le moyen de ces nouvelles armes, nous viendrions bientôt à bout de nos énémis.

Après que j'eus fait fabriquer quelques centaines de fuzils avec les balles nécessaires, je fis la prémière épreuve de mon invention, au grand étonnement de tous les Assistans. Un certain nombre de soldats fut destiné à servir dans la nouvelle Milice que je voulois établir, & je commençai à les exercer avec soin. Lorsqu'ils furent bien dressés dans le maniment de ces nouvelles Armes, l'Empereur me déclara Juchal, c'est-à-dire, Général en chef de ses Armées, à qui devoient obeïr, tous les Lieutenans-Généraux, Maréchaux-de-camp, Brigadiers & Colonels.

Cependant j'avois souvent des conférences avec Tomopolke, (c'est le nom du Général Tanaquite que nous avions fait prisonnier) dont la vertu avoit captivé mon estime. Je m'informois de lui du caractère, de l'humeur, & de l'état de sa Nation. Je m'aperçus avec étonnement que ce Personnage avoit, avec beau-

coup

coup de vertus, un esprit nourri de connoissances Solides. Il m'aprit que les Siences étoient traitées à fond chez les Tanaquites; & que du côté de l'Orient il y avoit un Peuple très-belliqueux, qui obligeoit les Tanaquites à être toujours sur leurs gardes. Ce Peuple, selon lui, étoit, à la verité, de fort petite taille, & fort inférieur aux Tanaquites dans les forces du corps, mais pour le jugement, la prudence, & l'adresse à lancer des traits, il ne le cédoit à personne, & c'est pour cela qu'il avoit souvent obligé les Tanaquites à lui demander la Paix. J'apris enfin que cette Nation étoit composée de Chats, & qu'elle étoit recommandable chez tous les Peuples du Firmament pour sa politique, sa prudence, & sa pénètration. Ce n'étoit certainement pas sans chagrin que je remarquois que la Sagesse, le Savoir & la politesse se trouvoient chez toutes les Créatures du monde souterrain, excepté chez les Quamites, c'est-à-dire, chez les seuls Hommes qu'il y eût. J'espérois neanmoins que cet oprobre finiroit bientôt, & que les Quamites recouvreroient l'empire que la nature a donné à l'Homme sur tous les autres Animaux. Cependant les Tanaquites, depuis leur dernière défaite étoient demeurés tranquilles: mais ayant apris par leurs émissaires l'état de la nouvelle Cavallerie, & convaincus que ces Centaures, qui les avoient

tant

tant éfrayés, n'étoient autre chose que des Chevaux domtés, & dreſſés, ils reprirent coeur, levèrent de nouvelles Troupes, à la tête desquelles leur Roi même ſe mit, & marchèrent contre les Quamites. Leur Armée étoit forte de vingt mille Tigres, tous vieux Soldats, excepté deux Régimens de nouvelle levée, qui n'avoient que le nom de Soldats.

Enflés de l'eſpoir de la Victoire ils revienent faire une irruption dans l'Empire des Quamites. Je leur allai au devant avec douze mille Fantassins, parmi leſquels étoient ſix cens Fuziliers, & avec quatre mille Chevaux; comme je ne doutois pas de la Victoire, je voulus en cèder l'honneur à l'Empereur, & le priai de ſe mettre à la tête des Troupes un peu avant le combat. Cette feinte modération ne dérogeoit point à ma gloire, & toute l'Armée ſavoit aſſés que ſi elle remportoit quelque avantage j'en étois l'auteur, & le prémier mobile. Cependant je fis les diſpoſitions néceſſaires pour vaincre. J'ordonnai à me Fuziliers de ne charger qu'après le prémier choc, voulant aſſayer, ſi je ne pouvois point battre l'énémi avec ma Cavallerie ſeule; mais cet arangement penſa me coûter cher; car les Tanaquites ſe jettèrent avec tant de fureur ſur notre Infanterie, qu'ils la rompirent, & la contraignirent à prendre la fuite. Notre Cavallerie les chargea en vain; ils

en

en soûtinrent le choc avec toute la vigueur imaginable, de sorte que le combat s'opiniâtra & devint très-sanglant.

Entre les deux partis la victoire en balance
De ces fiers Combattans excite la vaillance,

Mais enfin je fais avancer mes Fusiliers, & leur ordonne de faire leur décharge: Elle produisit un effet merveilleux. Les Tanaquites étourdis ne savoient d'où partoient ces coups de tonnerre; & quand ils virent ce que cela produisoit, ils furent presque transis de frayeur. En effet cette première salve avoit étendu par terre deux cens Tigres, parmi lesquels se trouvoient deux Aumôniers, qui furent arquebuzés en animant les autres par les discours les plus persuasifs. Ces deux Prétres furent fort regretés de tous les Tanaquites, chèz qui ils passoient pour les plus excellens Précheurs que l'on pût trouver.

Je n'eus pas plutôt remarqué l'effet de cette décharge, que j'ordonnai de reïtérer. Les Tanaquites furent foudroyés cette fois-là d'une façon plus terrible encore. Plusieurs d'entre eux furent atteints de balles mortelles, & leur Roi lui-même fut laissé pour mort. Alors l'énémi, perdant toute espérance de Victoire, tourna le dos, & moi je lachai après lui ma Cavallerie, qui en fit un si grand carnage, que les chemins furent tout couverts de corps-morts,

de

de ſorte qu'on avoit de la peine à paſſer. La perte des Tanaquites après la bataille ſe trouva de treize mille ſoldats tués durant le combat, ou dans la déroute.

Notre Armée victorieuſe entra dans le Païs de Tanaquit, & après quelques jours de marche, elle vint camper aux portes de la Capitale. Quoique cette Ville fût avantageuſement ſituée, aſſés bien fortifiée, & munie de vivres en abondance, le Magiſtrat ne laiſſa pas de ſortir en proceſſion au devant de nous, pour nous en aporter les clés, tant la terreur avoit ſaiſi les Eſprits. La Ville me parut grande, bâtie avec beaucoup de goût & de magnificence, de ſorte que je m'étonnois, quand je penſois que les Quamites environnés de tant de Nations polies & civiliſées avoient pu reſter dans de ſi épaiſſes ténèbres: mais je crois qu'il leur étoit arrivé, ce qui arrive à certains Peuples, qui tout-à-fait indifférens pour ce qui ſe paſſe chez leurs Voiſins, ne font cas que de ce qui ſe fait chez eux-mêmes, & ainſi éloignés du commerce des autres, croupiſſent toujours dans la craſſe de leur ignorance, ce qu'il ne ſeroit pas difficile de prouver par l'exemple de quelques Nations de l'Europe.

Les Tanaquites mirent le jour de cette bataille déciſive au rang de leurs principales époques, & comme elle s'étoit donnée, ſelon leur

maniere de compter, le troisième du Mois de *Torul*, ce jour fut mis parmi les jours funestes & malheureux. Durant ce même mois de Torul, la Planète de Nazar est fort éloignée de cette partie du Firmament. Le cours de cette Planète autour du soleil régle les tems, & marque les Saisons de l'année par raport aux Tanaquites. Tout le Firmament tourne autour du soleil: mais comme le mouvement de la Planète est plus promt, elle paroit croître ou décroître selon qu'elle est plus proche de l'un ou de l'autre Hemisphère. C'est sur l'acroissement ou sur la diminution de cette Planète, de même que sur les éclipses du soleil, que se prennent les observations astronomiques. Les Almanachs des Tanaquites me parurent fort justes & fort bien digèrés, un jour que j'eus le loisir d'en examiner quelques-uns.

Cependant la prise de la Capitale de Tanaquit entraîna celle de tout le Royaume, & le mépris dans lequelles Quamites avoient toujours vécu, se changea en estime, & en vénération; sans compter que par l'aquisition de ce Royaume, leur puissance s'acrut au double de ce qu'elle étoit auparavant. L'idée où chacun étoit que tout ce bonheur n'étoit dû qu'à ma sagesse & à mon industrie, pensa se changer en culte réligieux. Pour moi, sans m'aréter aux mouvemens de l'amour propre, je poursuivis le des-

dessein que j'avois formé de civiliser les Quamites; mais comme il falloit n'être pas troublé par de nouveaux mouvemens au dehors, je mis de bonnes garnisons dans les places fortes de la Nation subjuguée, pour la contenir dans le devoir, & refréner son audace & son humeur entreprenante & guerrière.

Cependant il me parroissoit trop dificile d'introduire d'abord les Arts libéraux chez mes Quamites, & je ne voyois pas de quel usage pourroient être à ce Peuple le peu de Latin, & quelques lieux communs que j'avois apris du Grec. Je jugeai plus à propos de tirer d'entre les Tanaquites douze Tigres Savans, d'en faire des Professeurs & de fonder une Université où ils pussent enseigner. Je fis ensuite transporter à Quama la Bibliothéque du Roi des Tanaquites: & j'avois résolu, dès-que les Quamites auroient aquis quelque teinture de Lettres, de renvoyer les douze Professeurs dans leur Païs.

J'étois impatient de fouïller dans la Bibliothéque Tanaquite, parceque j'avois ouï dire au Général Tomopolke, que parmi les Manuscrits, on y voyoit un livre composé par un Auteur, qui avoit voyagé sur notre Globe, & avoit donné une rélation des différentes Régions qu'il contient, & en particulier de l'Europe.

rope. Cet Ouvrage tomba entre les mains des Tanaquites dans une irruption qu'ils firent chez un Peule fort éloigné: L'Auteur n'y avoit pas mis son nom, & l'on ignoroit d'où il étoit, & dans quel canton du monde souterrain, il s'étoit transporté. Lorsque j'eus examiné la Bibliothéque, je trouvai que ce que Tomopolke m'avoit raconté touchant cet Ouvrage, étoit vrai, & alors je découvris à ce Général Tanaquite, ma véritable Origine & ma Patrie, l'assurant que j'en avois dèja parlé autrefois aux Quamites; mais qu'ils n'en avoient rien voulu croire du tout, & s'étoient mis en tête que j'étois Envoyé du Soleil, par un erreur grossiére, dans la-quelle ils persistoient encore obstinément. J'ajoûtai enfin qu'étant persuadé que c'étoit un crime à moi de retenir plus long-tems ce vain titre, j'étois résolu de le déposer, & de découvrir à un chacun le véritable destin de ma naissance, bien assuré que ma dignité & l'estime que je m'étois aquise ne souffriroient point de cet aveu, d'autant plus que j'espérois que par la lecture de l'Ouvrage en question tout le monde connoitroit combien les Européens l'emportoient sur tous les autres Mortels du côté de la Vertu & de la prudence. Mais ce dessein déplut au

sage Tanaquite, qui me dit son avis en ces mots.

„Tres-illustre Héros, me dit-il, il est à pro-„pos que vous examiniez le livre en question „avant que d'en venir-là. Peutétre sa lecture „vous fera-t-elle changer de résolution; car de „deux choses l'une, ou l'Auteur est un men-„teur, ou les Moeurs des Européens sont ex-„travagantes & ridicules, fondées sur des loix „& des coûtumes plus dignes de risée, que de „vénèration. Attendez donc que vous soyez „au fait du contenu du livre, & alors vous ver-„rez ce que vous aurez à faire. Je vous con-„seille encore un coup de ne pas vous dépouil-„ler témèrairement d'un titre, qui a imprimé „tant de respect pour vous dans l'esprit des „Quamites: Car pour contenir les Mortels dans „ces sentimens de vénèration, il n'est rien de „tel que l'opinion vulgaire touchant la noblesse „& l'éclat de la naissance:

C'est par des titres vains, des parchemins pourris
Qu'il faut en imposer aux vulgaires esprits.

Je suivis l'avis de ce sage Conseiller, & je differ-lais de lire le livre des- qu'il en auroit fait la tra-duction. Voici comment il étoit intitulé:

Ve-

VOYAGE DE TANIEN (on croit ce nom supofé) SUR LA TERRE, OU DESRIPTION DES RÉGIONS SURTERRAINES, ET EN PARTICULIER DE L'EUROPE. Cet ouvrage avoit été si long-tems dans la poussière, & il en étoit si gâté, que je ne pus satisfaire le désir que j'avois d'aprendre par quel chemin l'Auteur étoit monté chez nous, & comment il étoit retourné sous terre. Je vai raporter ce que j'y trouvai de plus remarquable.

Fragmens du Voyage de Tanien sur la Terre, traduits par le noble & vaillant Tomopolko Généralissime des Tanaquites.

*** Ce Pais (l'Allemagne) porte le nom d'Empire Romain; mais ce n'est qu'un titre; vû que la Monarchie Romaine est éteinte depuis plusieurs siécles. Il n'est pas facile d'entendre la Langue que parlent les Allemands, à cause de sa construction renversée; car ce qui est au commencement dans les autres Langages, est à la fin dans celui des Allemands, de sorte qu'on n'entend le sens de ce qu'on lit, que l'orsqu'on est au bout de la page. Les Allemands croyent avoir un Roi, & ils n'en ont pourtant point: ils disent que l'Allemagne forme un seul Empire, & néanmoins elle est divisée en quan-

tité d'Etats indépendans les uns des autres, qui se font souvent la guerre mutuellement. L'Empire est nommé toujours auguste, quoique de tems en tems on en écorne quelque morceau, on l'apelle saint, sans qu'il ait aucune sainteté; & invincible quoique souvent exposé aux vexations de ses voisins. Les droits & les immunités de cette Nation ne sont pas un moindre sujet d'étonnement: plusieurs y ont des privilèges, dont on leur interdit l'exercice. On a écrit une infinité de commentaires pour éclaircir l'état de cet empire, mais les Commentateurs n'ont rien avancé dans une chose si embrouillée: car - - - - -

** La Capitale de ce Royaume (de France) est très-grande: on la nomme Paris, & elle peut passer pour la Métropole de toute l'Europe; car elle exerce une certaine jurisdiction sur les autres Nations Européennes: par exemple, elle a le droit de leur prescrire la manière de vivre & de se vétir, en sorte qu'un habillement quelque incommode & ridicule qu'il soit, pourvû qu'il ait plû aux Habitans de Paris, doit d'abord étre reçu & imité chez les autres Nations; de dire comment & en quel tems les Parisiens ont obtenu ce droit, c'est ce qui n'est pas en mon pouvoir. Je sai seulement, que

que leur souveraineté ne s'étend pas au-delà à l'égard des autres nations de l'Europe, qui souvent font la guerre aux François, & les obligent à des conditions de paix fort dures: il n'y a que l'esclage des vétemens, & des façons de vivre qui ne finit point, en telle sorte que tout ce qui s'invente à Paris en ce genre, doit être ponctuellement & réligieusement observé par toute l'Europe. Au reste les Parisiens ressemblent assés aux Martiniens par la Vivacité de leur conception, leur goût pour la nouveauté, & la fertilité de leur génie. - -

*** Après avoir quitté Bologne, nous nous rendimes à Rome. Cette Ville est sous la domination d'un Prétre, qui malgré la petitesse de ses Etats, passe pour le plus puissant Prince de l'Europe: car les autres Potentats n'ont de pouvoir que sur les corps & sur les Biens de leurs sujets; mais celui-ci peut aussi perdre les Ames. Les Européens croyent en général, que les Clés du Ciel ont été confiées à ce Prétre. Je fus curieux de voir une chose si extraordinaire; mais je perdis mes peines; & je cherche encore de quelle figure sont ces clés & dans quel coffre on les serre. Les principaux droits que ce Prétre exerce sur le genre humain sont d'absoudre ceux que Dieu condamne, de condamner ceux qu'il absout: au-

torité énorme, que nos Souterrains jureroient ne pouvoir se trouver dans un foible Mortel. Mais rien n'est plus aisé que d'en imposer à son gré aux Européens, & de leur faire recevoir les imaginations les plus plates & les plus absurdes; quoiqu'ils pensent être les seuls qui ayent le bon sens en partage, & qu'ils regardent, par une suite de cet orgueil, les autres Mortels avec dédain, & comme des Barbares. Je ne prétens pas ici faire le panégirique des moeurs ni des coûtumes de nos Souterrains, je ne veux qu'en raporter quelques-unes de celles des Européens, pour montrer combien est injuste & mal fondée la censure que cette Nation exerce sur les autres.

C'est un usage généralement reçu en Europe de répandre sur les cheveux & sur les habits une farine faite de certains fruits de la terre, que la nature fait croitre pour la nourriture des Hommes. Cette Farine est communément apellée Poudre. Tous les soirs on la secoue, pour en sémer de nouvelle le lendemain. Une autre coûtume qui ne le cède point à celle-là pour le ridicule, c'est celle de certaines couvertures qu'ils nomment chapeaux, & qui sont faites pour garantir la tête de la rigueur du froid; mais qu'on porte d'ordinaire

sous

sous le bras même dans le coeur de l'hiver: ce qui me paroissoit aussi peu sensé que si j'eusse vû quelcun porter par la Ville sa chemise, ou ses culotes à la main, exposant ainsi aux injures de l'air son pauvre corps pour la conservation du-quel ces choses ont été faites. Les Dogmes réligieux des Européens sont sensés & conformes à la droite raison: on ordonne de lire nuit & jour les livres où sont contenues les choses qu'il faut croire & pratiquer, de les bien méditer pour en comprendre le véritable sens, & l'on recommande la patience & la tolérance à l'égard des Errans & des Foibles: néanmoins si quelcun entend un passage autrement que la plus grande partie des Citoyens, il est châtié par la prison, par les coups de foüet; & quelque fois par le feu à cause de cette foiblesse de jugement. Cela me paroissoit, comme si j'avois vu assommer un borgne ou un Louche, parceque les objets qui me semblent quarrés, lui auroient paru ronds. J'apris que pour cette seule raison, le Magistrat faisoit égorger & brûler tout vifs des milliers d'Hommes.

Dans plusieurs Villes & Bourgs, on voit des Hommes placés en des lieux élèvés, d'où ils déclament contre des péchés qu'ils commettent eux-memes tous les jours; c'est comme si je

voyois un Homme Yvre se déchainer contre l'Yvresse.

Ceux qui naissent bossus, voutés, ou boiteux, veulent avoir le titre de *bien-nés*; ceux qui sont d'une naissance obscure, veulent le titre de *noblement-nés*. Ce qui est aussi absurde que si un Nain vouloit étre apellé Géant, & une Vieille tendron. Dans la plûpart des grandes Villes c'est la coûtume d'abord après le diné de se convier entre Amis à boire un bouillon noir fait du jus de féves grillées vulgairement nommé Café. Quand on sort pour aller prendre cette liqueur, on est enfermé dans une boëte posée sur quatre rouës & tirée par deux puissans Animaux; car c'est une chose peu honorable parmi les Européens que de marcher sur ses jambes.

Le prémier jour de l'année les mêmes Peuples sont tout d'un coup saisis d'une maladie qui est inconnue à nos Souterrains. Les symtômes de cette maladie sont des troubles & des agitations d'esprit extraordinaires; qui font que ce jour-là personne ne peut rester long-tems dans le même endroit. Ils courent comme des Frénètiques d'une maison dans l'autre, sans trop savoir à quel dessein. Cette maladie du-

re

re quelquefois quinze jours à quelques-uns. Enfin fatigués & épuisés de tant de courses, ils reviennent à eux-mêmes, & recouvrent leur prémière santé. Comme les maladies dont les Européens sont travaillés, sont inombrables, ils ont aussi des remèdes sans nombre. Plusieurs ont la manie horrible de marcher de façon que leur côté gauche regarde toujours le côté droit des autres. Plus on avance dans le Nord, plus on s'aperçoit de la violence de cette maladie, ce qui prouve qu'elle ne procède que de l'intemperie de l'air. On guérit de ce mal par le moyen de certains papiers sellés, où il y a des caractères peints ou imprimés. Pendant que les Malades portent ces espèces de Talismans, on les voit peu-à-peu recouvrer leur santé.

On chasse une autre sorte de rage par le son des cloches: au bruit qu'elles font, les esprits échaufés se modèrent; mais le remède ne produit pas un long effet, & deux heures après, le mal revient & s'acroît de plus belle. En Italie, en France, & en Espagne on voit régner dans l'Hiver une fureur que rien ne peut refréner pendant quelques semaines: Mais au bout de ce tems-là, on guérit le Malade en lui frottant le front avec une pincée de cendre.

Toutefois dans le Nord la cendre n'a aucune vertu, & ainsi les Septentrionaux ne guérissent de ce mal-là, que par le bénéfice de la nature.

Plusieurs Européens font trois à quatre fois par an, en présence de témoins une alliance solennelle avec Dieu, qu'ils appelient communion, & qu'ils rompent avec tant de facilité qu'ils semblent n'avoir d'autre vuë en contractant, que de montrer qu'ils sont résolus de violer continuellement les engagemens où ils entrent trois ou quatre fois l'année.

Lorsqu'ils confessent leurs péchés, & qu'ils implorent la misericorde de Dieu, ils se servent communément de periodes coupées, cadencées, & mises en musique; on y ajoute aussi quelquefois le son des flûtes, des trompettes & des timballes, selon la grandeur du crime, dont ils demandent le pardon en chantant mélodieusement.

Presque toutes les Nations de l'Europe sont obligées de confesser la doctrine contenue dans un certain livre sacré : mais la lecture de ce livre est absolument interdite dans les régions méridionales, en sorte que dans ces Païs-là on est contraint de croire ce qu'on ne sauroit ni examiner, ni même lire sans crime.

Dans

Dans ces mêmes Païs, il est défendu de servir Dieu & de l'adorer, si ce n'est dans une Langue inconnue, de manière que les prières ne sont réputées légitimes & agréables à Dieu, que lorsqu'elles sont faites par des gens qui ne savent ce qu'ils disent. Dans les grandes Villes, tous ceux qui montent aux honneurs deviennent paralytiques, & se font porter par les rues, comme des Malades, dans des lits qui ressemblent à des boëtes.

Plusieurs Européens se font raser la tête & couvrent leur chauveté sous des cheveux étrangers, & postiches.

Les matières sur lesquelles on dispute communément dans les Ecoles d'Europe sont ou peu importantes aux hommes, ou tout-à-fait au-dessus de l'intelligence humaine. Les plus doctes sujets sur lesquels les Européens font des commentaires sont les pantoufles, * les souliers, les guêtres, les coliers, ou les robes de certaines nations anciennes & éteintes depuis long tems. Plusieurs n'osent porter leur jugement particulier sur les sciences sacrées, ou profanes, mais s'en raportent à la décision des autres. S'ils

* Cela ne paroitra pas un badinage outré à quiconque saura les disputes des savans sur le Laticlave & l'Agusticlave des Romains.

S'ils embrassent un sentiment, ils y sont portés par caprice & s'y attachent vivement, comme un Homme qui a fait naufrage, & que le vent pousse contre un rocher, il l'embrasse, & s'y tient attaché. Ils ont beau me dire qu'ils suivent un savant, un sage; je les en croirois, si les Ignorans & les sots pouvoient juger de cela: car il me semble qu'il faut être soi-même très-sage & très-savant pour prononcer sur le savoir & la sagesse des autres. Dans les parties méridonales de l'Europe, on voit porter par les Villes & les Villages des espèces de bignets ou de gofres, que les Prêtres disent être des Dieux. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les Pâtissiers montrent la farine dont ils les ont paitris, & jurent pourtant que ce sont ces Gofres qui ont créé le Ciel, & la Terre.

Les Anglois sont aussi jaloux de leur liberté qu'ils le sont peu de leurs Femmes. Ils ne peuvent soufrir de joug que celui de leurs Epouses. Ils rejettent aujourd'hui la Réligion qu'ils professoient hier, & demain ils embrasseront celle qu'ils rejettent aujourd'hui. Je crois que ces irrésolutions viennent de la situation du païs qui forme une Isle dont les Habitans ont l'humeur assés semblable au flux & au reflux de la Mer au milieu de laquelle ils vivent.

Les

Les Anglois s'informent soigneusement de la santé de ceux qu'ils rencontrent, en sorte qu'on les prendroit tous pour des Médecins: Mais j'ai remarqué que cette demande, *How do You do?* comment vous portez-vous? n'étoit qu'une vaine façon de parler, & des mots qui ne signifioient rien.

Enfin les Anglois polissent, cultivent tant leur génie, & font de si grands efforts d'esprit qu'ils le perdent tout-à-fait. Du côté du Septentrion, est une République composée de sept Provinces, qu'on apelle unies, quoiqu'on n'aperçoive entre elles pas la moindre marque d'union, ni de concorde. Là, le Peuple vante sa puissance, prétendant que toute l'autorité souveraine est en sa disposition, & néanmoins il n'y a point d'Etat où les Plébeïens ayent moins de part aux charges publiques, & le Gouvernement est reservé à un petit nombre de familles.

Les Habitans de ces sept Provinces sont infatigables à amasser des richesses, dont ils n'usent pourtant pas, ayant toujours la bourse bien garnie, & le ventre vuide: On diroit même qu'ils ne mangent que de la fumee, qu'ils avalent par des tuïaux d'argile.

Il faut

Il faut dire à la louange de ceux de cette nation qu'ils sont les plus propres des Mortels; car ils lavent tout, excepté leurs mains.

Dans les Villes & les Villages d'Europe, il y a des gens qui veillent toute la nuit, pour annoncer les heures * par les ruës. Ces Gens-là vous souhaitent un bon repos en chantant, ou plûtôt en rugissant, & réveillent tout le monde.

Chaque Région de l'Europe a ses usages souvent diamétralement oposés aux Loix: Ainsi par exemple, selon les Loix la Femme doit obéir au Mari, & selon l'usage c'est le Mari qui doit obeïr à la Femme.

C'est surtout chez les Européens que l'on fait cas de ceux qui vivent sumptueusement & qui engloutissent les Biens de la terre; les Laboureurs, les Païsans; & tous ceux qui nourrissent ces Gloutons sont les seuls méprisés.

On peut juger de la méchanceté des Européens, par les Gibets, les potences & les roües qu'on aperçoit chés eux de tous cotés. Chaque Ville a son Bourreau particulier; il n'y a que l'Angleterre où je ne crois pas qu'il y en ait,

* Cela ne se pratique que dans les Païs du Nord.

it, vû que chaque Habitant fait se pendre lui-même.

Je soupçonne les Européens d'étre antropophages; car ils enferment une grande multitude d'Hommes robustes dans des clôtures, qu'ils apellent Monastères, pour les y engraisser, & leur donner un teint frais & vermeil. Pendant que ces Hommes sont dans ces engrais, on les exemte de toute sorte de travail, & on leur ordonne seulement d'avoir soin de leur ventre.

Les Européens ont coûtume de boire de l'eau le matin pour tempérer la chaleur de l'estomac; mais à peine cette chaleur s'est un peu rallentie qu'ils vont la rallumer avec du brandevin.

La Réligion des Européens est divisée en deux sectes principales de Catholiques Romains, & de Protestans: Ces derniers n'adorent qu'un seul Dieu, mais les prémiers en adorent plusieurs; car autant qu'on voit de Villes & de Villages, autant il y a de Dieux & de Déesses. Tous ces Dieux & Déesses sont de la création du Grand-Prétre de Rome, & celui-ci est créé par des Curés communément apellés Cardinaux. On peut par-là juger du pouvoir extraordinaire de ces Cardinaux, puiqu'ils sont les Faiseurs de

de Dieux mêmes. Les anciens Italiens commandoient à toute la terre, & obéïssoient à leurs Femmes: Ceux d'aujourd'hui tirannisent leurs Femmes, & plient honteusement devant toutes les nations.

Les Animaux Européens sont distingués en terrestres & en aquatiques. Il yen a aussi d'amphibies, comme grenouilles, Dauphins & Bataves: ceux-ci habitent dans des Marais

Vivant tantôt dans l'eau, & tantôt sur la terre.

Les Européens se nourrissent des mêmes alimens que nous: mais les Espagnols ne mangent que du vent.

Le commerce fleurit en Europe, & on y trafique bien des marchandises qui nous sont inconnues. A Rome on vend le Ciel; les Suisses se vendent eux-mêmes; en *** on vend les couronnes, les sceptres, & la dignité Royale à l'encan.

La paresse est en Espagne la marque d'un galant-homme, & rien n'y est plus grand, ni plus noble que le someil. On y apelle fidèles & vrai-croyans ceux qui ne savent ce qu'ils croyent, & qui se mettent peu en peine d'examiner

miner ce qu'on leur enseigne. Il y en a qui pour leur pareſſe, leur négligence, & leur indifférence à examiner, ſont mis au rang des ſaints : mais on y damne éternellement ceux qui plus ſages & plus aviſés, examinent tout, & s'écartent quelquefois de certaines opinions.

Enfin les Européens croyent que la pratique ou la négligence de la vertu & de la piété ne décident point du ſalut, ou de la damnation éternelle ; mais que c'eſt le hazard de la naiſſance ; car ils avouent tous que, s'ils fuſſent nés dans d'autres lieux & d'autres Parens, ils euſſent ſuivi d'autres dogmes. C'eſt ce qui me fit juger qu'ils n'étoient damnés que par le pur hazard de la naiſſance ; mais je ne ſaurois concilier cette opinion avec la bonté & la juſtice de Dieu. Parmi les Gens de Lettres, on eſtime ſurtout ceux, qui renverſent tellement l'ordre des mots, qu'ils rendent obſcur & embrouillé ce qui étoit clair & évident. Ces Gens-là ſont communément apellés *Poëtes*, & ce renverſement de mots, *Poëſie*. Mais le mérite d'un Poëte ne conſiſte pas ſeulement dans la bizarrerie du ſtile, il faut encore qu'il ſoit grand menteur. C'eſt pour cela qu'on rend des honneurs preſque divins à l'ancien Poëte Homère, qui excella dans les deux points en

question. Plusieurs ont voulu l'imiter, renverser, comme lui, les phrases, & détruire la verité de fond en comble, mais personne n'a pu l'atteindre, ni l'égaler en cela.

Les Savans d'Europe achetent des livres avec avidité; mais ils n'y cherchent pas tant la matiére que le format, le papier & le caractère. Les Libraires ayant remarqué le goût de ces Mrs pour ces sortes de fadaises, inventent tous les jours de nouveaux caractères, & se font payer au centúple: car les Arts libéraux sont devenus une espece de trafic en Europe, & il n'y a pas de Marchands, plus trompeurs & plus fourbes que les Philosophes & les Auteurs. Il y a des Sots qui semblent, en écrivant des livres, craindre que leur folie ne demeure inconnue à la posterité. Les Universités de l'Europe sont des Marchés ou des Boutiques dans lesquelles on fait un négoce d'honneurs & de sciences: On y vend à un prix raisonnable & marque les degrés, les promotions, les dignités, quantité de titres de Savoir, & diverses autres doctes marchandises, qu'on n'aquiert dans notre monde souterrain que par l'étude, le travail, & une aplication continuelle. On apele Docteurs chez les Européens, ceux qui ont atteint le faîte de l'érudition, ou, pour parler com-

comme eux, ceux qui sont montés sur le sommet d'un certain mont Parnasse, où l'on prétend que président neuf vierges. Après les Docteurs, Viennent les Maitre-és-arts, ceux-ci aquierent leur titre à moins de fraix; mais aussi passent-ils pour étre moins savans. On peut conclure de tout cela que rien n'égale la bonté & la bénignité des Universités envers les Hommes; vû qu'elles leur ouvrent un chemin si doux & si facile pour aller aux siences. Vers le septentrion, les Universités sont un peu plus rigides, & on n'y confère les dègrés importans qu'après un examen préalable.

Les Savans sont distingués des Ignorans du côté des moeurs, de la politesse, & surtout du côté de la Réligion; car ceux-ci n'adorent qu'un seul Dieu, ceux-là en adorent plusieurs, & quantité de Déesses *. Les principales Divinités des savans, sont Apollon, Minerve, les Muses, & plusieurs autres Deités de moindre importance, que les Ecrivains, surtout Mrs les Poëtes, invoquent ordinairement dans leurs transports, & les accés de leur entousiasme.

 On

* On a marié dernierement dans un programme Mars & Minerve: La cérémonie s'est faite en Latin, mais en Latin barbare; & l'on craint par plusieurs raisons que ces deux Divinités ne fassent mauvais ménage.

On divise les gens de Lettres en plusieurs classes; les uns sont Philosophes, d'autres Poëtes, ceux-ci Grammairiens, & ceux-là Phisiciens, ou Métaphisiciens.

Le Philosophe est un Marchand litteraire, qui, pour un certain prix, vend des préceptes sur le rénoncement à soi-même, sur la tempérance & la pauvreté; il déclame & écrit contre les richesses, jusqu'à ce-qu'il soit lui-même devenu riche. Le Père des Philosophes est un certain Séneque, qui en faisant ainsi, aquit des trésors pareils à ceux d'un grand Roi.

Le Poëte est un Homme que les bagatelles & la fureur poëtique rendent recommandable. Cette fureur est ce qui fait le mérite des Poëtes du prémier vol; car ceux qui expriment leurs pensées simplement & clairement, ne sont pas dignes des couronnes ni des prix.

Les Grammairiens forment une espèce de Gens de guerre qui troublent le repos public. Ils différent des autres Soldats, en ce qu'au lieu de Casaques, ils portent des robes, & au lieu d'épée, ils se servent de la plume. Ils combattent aussi opiniâtrément pour des lettres & des syllabes, que les autres pour la Patrie. Je

m'ima-

m'imagine que ceux qui gouvernent, fomentent ces troubles dans la seule vuë d'empécher le genre-humain de s'engourdir par une trop grande tranquillité. Mais lorsque les divisions augmentent au point de faire aprehender des meurtres, le Sénat interpose son autorité, comme fit dernierement le Parlement de Paris, au sujet des disputes qui s'étoient élèvées sur l'usage des Lettres Q & K: cette grave Compagnie permit à un chacun de se servir de l'une ou de l'autre de ces deux lettres, quand on le jugeroit à propos. . . . .

Le Phisicien fouille dans les entrailles de la terre, il examine la nature des Bipédes, Quadrupédes, des Reptiles & des Insectes; en un mot, il connoit tout, excepté lui-même.

Le Métaphisicien est un savant à qui rien n'est caché de ce qui l'est aux autres; qui connoit, décrit, & définit la nature des Esprits, des Ames, ce qui existe & ce qui n'existe point; & qui pour avoir la vuë trop perçante ne sauroit voir ce qui est devant ses pieds.

Tel est l'état de la Républiques des Lettres en Europe. Je pourrois m'étendre d'avantage sur ce sujet mais il suffit d'en avoir tracé une idée, d'où le Lecteur pourra juger, si c'est à

tort

tort ou à bon droit que les Européens croient avoir seuls la sagesse en partage. Il faut pourtant dire à la louange de leurs Docteurs & de leurs Maître-ès-arts, qu'ils ont beaucoup plus d'adresse que nos souterrains à instruire les jeunes gens, vû qu'ils leur enseignent non seulement ce qu'ils ont apris, mais aussi ce qu'ils ne savent pas & qu'ils n'ont jamais su : Or si c'est une chose difficile de faire passer aux autres les siences que nous possédons en perfection, combien ne le doit-il pas plus être d'enseigner ce dont on n'a aucune connoissance.

On trouve en Europe certaines personnes lettrées qui s'apliquent à la Théologie avec une égale ardeur. Comme Philosophes, ils doutent de tout, comme Théologiens, ils n'osent rien nier.

Les Européens n'ont pas moins d'empressement pour l'étude que nos souterrains ; & ils deviennent savans beaucoup plus vîte, à la faveur de je ne sai quelle invention magique,* qui fait qu'en un jour de tems ils peuvent lire des centaines de volumes. Les Surterrains sont fort dévots & fort assidus aux exercices de Réligion ; mais les tems de leurs prières ne sont point

* Les Journaux Litteraires.

point réglés par les mouvemens de leurs coeurs, mais par le son des cloches, des horloges, ou par la disposition des Montres; de sorte que leur dévotion est toute machinale; car elle ne vient pas du fond du coeur, mais elle est l'effet de certains signes extérieurs, de la coûtume, & des heures qui composent le jour.

On peut juger de leur assiduité à prier Dieu, par les hymnes qu'on leur entend chanter, en coupant du bois, en netteïant des pots, & en faisant d'autres fonctions manuelles.

Lorsque je fus en Italie, je m'imaginai d'être le seigneur de toute la contrée; car chacun m'assuroit à tout propos qu'il étoit mon esclave. Je voulus mettre cette servitude à l'épreuve, & j'ordonnai un soir qu'on m'aménât la Femme de mon Hôte: sur quoi celui-ci se mit dans une fort grosse colère, & me commanda de prendre sur le champ mon sac & mes quilles, & de décamper au plutôt de chez lui: comme je ne me hâtois pas de lui obeir, il me mit dehors par force.

Dans les païs septentrionaux on met tout en usage pour avoir des titres, aulieu de bien des choses dont on manque. On croiroit voir

dans les habitans une troupe d'extravagans, tant ils ont la marote de marcher toujours sur la droite. Enfin ***.

J'avois écouté jusques-là avec assés de patience; mais ces dernières lignes me choquèrent extremement: j'interrompis mon Lecteur, déclarant, que tout cela étoit faux, & ne partoit que d'un Ecrivain peu équitable, livré aux accés d'une bile noire. Cependant quand j'eus calmé ce prémier mouvement, je commençai à porter un jugement plus favorable sur cette rélation, voyant bien que quoique l'Auteur mentît, & s'écartât de l'équité dans quelques endroits, il n'avoit pas toujours acusé faux; mais avoit au contraire bien souvent rencontré juste. Au reste, je suivis l'avis de Tomopolke, & j'entretins soigneusement l'erreur des Quamites à l'égard de mon origine, jugeant qu'il étoit plus convenable à mes interèts de passer pour l'Envoyé du Soleil, que pour un Européen.

Cependant, nos Voisins s'étoient longtems tenu tranquilles, & m'avoient assés donné le loisir de régler l'Etat, lorsqu'on eut avis que trois puissantes nations s'étoient liguées contre les Quamites: ces trois nations étoient les *Arctons*, les *Kispuciens*, & les *Alectoriens*

riens. Les premiers étoient des Ours doués de raison, qui passoient pour féroces, & pour être extrêmement belliqueux. Les seconds étoient des Chats très-renommés dans le monde souterrain; à cause de leur sagacité, & de la force de leur jugement, ils étoient moins redoutables à leurs puissans énemis, par la force de leurs corps que par leurs inventions & leurs Stratagêmes de guerre. Enfin les Alectoriens faisant plus la guerre en l'air qu'à terre avoient tout l'air de nous tailler des croupières. Ceux-ci étoient tous Coqs armés d'arcs & de fléches empoisonnées, qu'ils lançoient avec une adresse merveilleuse, & dont ils faisoient des blessures mortelles. Ces trois nations irritées par les succés extraordinaires qu'avoient eu les Quamites, & de ce que par les défaites des Tanaquites la guerre s'étoit aprochée d'elles, résolurent de se liguer ensemble, & de joindre leurs armes pour abaisser la puissance naissante des Quamites, avant qu'elle eût pris de nouvelles forces. Mais avant que d'en venir de leur côté à une déclaration ouverte de guerre, elles envoyèrent une ambassade à Quama; pour y revendiquer la liberté des Tanaquites, ou pour déclarer solennellement la guerre à l'Empereur, au cas qu'il refusât de consentir à leur demande. Les Ambassadeurs exécutèrent leur

commission, & l'Empereur suivant mon conseil, leur fit répondre: que les Tanaquites infracteurs de la paix & des traités, ne devoient s'en prendre qu'à leur folie & à leur orgueil; s'ils étoient tombés dans cette disgrace: que pour lui, il étoit résolu de défendre de toutes ses forces, contre quiconque oseroit l'attaquer, la possession constante qu'il avoit aquise par le sort des armes; & qu'enfin il ne craignoit point les ménaces des Alliés. Sur cette réponse, on nous envoit des Hérauts, & nous nous préparons à la guerre qu'ils nous déclarent. En peu de tems j'eus assemblé une Armée de quarante mille Hommes dont huit mille étoient cavallerie, & deux mille étoient Fuziliers. L'Empereur méme, quoique cassé de vieillesse, voulut assister à cette expédition; & il étoit si avide de gloire, que ni mes prieres ni celles de son Epouse & de ses Enfans ne pûrent le détourner de cette resolution quelque chose qu'on lui représentât.

Dans l'état douteux où les choses étoient je ne craignois rien tant que la défection & la révolte des Tanaquites, qui selon toute aparence, ne devoient pas laisser échaper une si belle occasion de secouer le joug qu'on leur avoit imposé, & de se ranger du côté des énémis, je ne

ne me trompois pas dans ma conjecture; nous eumes avis que douze mille Tanaquites avoient repris les armes, s'étoient rendus dans le camp des Confederés; de sorte que nous avions affaire à quatre énémis puissans. Notre Armée munie de toutes les choses nécessaires, se mit en marche au commencement du Mois de Kilian, dans le dessein d'aller à la rencontre de l'énémi, & de le combattre. Pendant notre Marche, nos espions nous raportèrent, que les Troupes confederées étoient déja entrées sur les terres des Tanaquites, & qu'elles avoient assiegé, la Forteresse de *Sibol*, située aux confins des Kispuciens. Elle étoit si bien battue, que le Gouverneur se voyoit sur le point de se rendre; les Enémis n'eurent pas plutôt eu le vent que nous venions pour secourir la place, qu'ils levèrent le siége, & s'avancérent pour nous disputer le terrein. Le combat se donna dans un lieu peu éloigné de la place assiègée d'où il fut aussi apellé la Bataille de Sibol. Les Arctons qui étoient à l'aîle gauche, fondant sur notre cavallerie, en firent un grand carnage, soûtenus des Tanaquites rébelles. Il sembloit que c'étoit fait de nous: Mais dans le tems que nous étions le plus pressés, nos Fusiliers s'avancèrent, & firent deux décharges qui dérangerent si fort les rangs des énémis, que

que ceux qui peu auparavant triomphoient de notre Cavallerie, commencèrent à être pressés à leur tour; & enfin à tourner le dos. Sur ces entrefaites, les Kispuciens serroient extrêmement notre Infanterie. Ils lançoient leurs fléches avec tant d'adresse, que dans peu il y eut six-cens Quamites de tués ou de blessés: Mais notre Cavallerie acourant avec nos Fuziliers, les Kispuciens furent obligés de fuir, ou plutôt de céder; car ils ne rompirent point leurs rangs, graces à la prudence & à l'habileté de *Monsone* leur Général, qui passoit dans ce tems-là pour le plus grand Capitaine du Monde souterrain. Il restoit encore les Alectoriens à qui il n'étoit pas aisé d'arracher la victoire; car toutes les fois qu'on faisoit feu sur eux de notre Mousqueterie, ils s'élevoient dans l'air battant des aîles, & de-là ils décochoient des fléches avec tant d'adresse contre nos Gens, qu'il y en avoit peu qui ne portassent. Leurs coups étoient presque tous surs, pour ce qu'il est plus aisé de tirer juste de haut en bas, que de bas en haut; mais il n'en étoit pas de même de nos Soldats qui perdoient l'énemi de dès vue qu'ils le couchoient en joue, & manquoient par conséquent leurs coups. Le combat s'échaufoit extrémement; l'Empereur faisoit des mieux, il s'étoit avancé jusqu'au de-là des Drapeaux, &

se

se trouvoit au plus fort de la mêlée, lorsqu'il fut percé d'un dard empoisonné. Ce Monarque tomba de cheval, & ayant été porté dans sa tente, il y expira peu d'heures après. Dans cet état critique, je jugeai à propos de recommander le silence à ceux qui avoient été témoins de l'infortune de l'Empereur, de peur que la nouvelle de sa mort ne rallentît l'ardeur des Combattans. Je parcours les rangs, j'exhorte les Soldats à continuer de faire leur devoir. Je leur dis que leur souverain a été étourdi d'un coup qu'il a reçu; mais que ce n'est rien, que le fer n'est pas entré bien avant, & que le Prince se flatte de les revoir incessament. Plusieurs ignorant ce qui étoit arrivé, on continua à combattre jusques à la nuit. Alors les Alectoriens epuisés de travail, & de blessures se retirèrent dans leur camp, & je conclus avec eux une suspension d'armes pour pouvoir faire enterrer les Morts. Sur ces entrefaites, considérant qu'il falloit avoir recours à quelque nouvelle invention, pour vaincre les Alectoriens, je fis refondre les balles de Mousquet que nous avions, & j'en fis faire de la dragée. Cette invention eut un si grand succès, que, lorsqu'on en vint de nouveau aux mains, les Alectoriens commencèrent à tomber comme des mouches, & la moitié de leur Armée périt.

Ceux

Ceux qui restèrent mirent bas les armes, & demandèrent humblement la paix. Leur exemple fut suivi des Arctons, & des Kispuciens, qui se rendirent à nous avec leurs armes, & les places fortes de leur Païs. Après ces exploits,

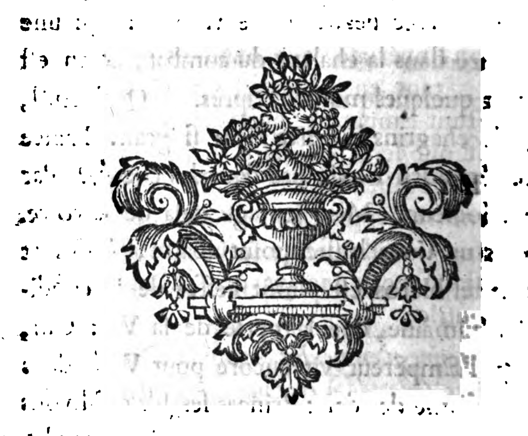
Je fais assembler le Conseil
De tous les Généraux, & des grands de l'Empire
J'ordonne qu'on m'écoute, & je commence à dire:

„Illustres, très-nobles, & très-vaillans Seig„neurs, je ne doute pas que plusieurs d'entre „Vous ne soient informés avec quel soin & quelle peine je tachai de détourner notre très-au„guste Empereur du dessein qu'il avoit d'assi„ster à cette expédition; mais son grand cou„rage ne lui permit pas de rester oisif à sa „Cour pendant que nous irions exposer nos „têtes aux coups des énémis. Je puis jurer „que c'est le seul refus que j'aye essuyé de sa „part, & plut à Dieu que dans d'autres occa„sions il n'eût pas été si facile à m'acorder mes „demandes, & qu'il l'eût été davantage dans „cel-

„celle-ci, nous ne serions pas tombé dans le „malheur où nous jetté sa mort inopinée; nous „fussions retournés triomphans à la Ville im„périale, & la joye de nos heureux succés n'eût „point été troublée par aucun sujet de deuil. „Je ne puis, & il ne me convient pas „de vous celer plus long-tems cet ac„cident funeste qui nous porte un si rude „coup. Sachez donc, Mrs, que l'Empereur „agissant avec beaucoup de valeur, a reçu une „blessure dans la chaleur du combat, & en est „mort quelques momens après. Quel deuil, „quels chagrins la perte d'un si grand Prince „ne répandra-t-elle pas dans les coeurs? Par „ma douleur, Mrs, je juge dèja de la vôtre. „Mais ne Vous laissez point abatre; La mort „d'un tel Héros est plutôt l'effet de la condi„tion humaine, que la perte de sa Vie: Oui, „Mrs, l'Empereur vit encore pour Vous dans „la personne des deux Princes ses fils qu'il vous „laisse, & qui suivront les traces de leur glo„rieux Père, & ne seront pas moins les imita„teurs de ses Vertus, que les Héritiers de son

„Em-

„Empire. Ainsi il n'y aura de différence que
„dans le nom du Monarque que vous aurez;
„& comme le Prince Temuso est l'Aîné & que
„par conséquent il doit succeder de droit à son
„Père, c'est en son nom, & sous ses auspices
„que je commanderai desormais l'Armée.
„C'est à lui à qui nous prêterons ser-
„ment & à qui nous obéirons
„à l'avenir.



CHAPI-

CHAPITRE XIV.

KLIMIUS EST ÉLEVÉ A L'EMPIRE.

A peine j'avois cessé de parler, que tout le Conseil se mit à crier; *nous ne voulons avoir pour Empereur* QUE PIKILSU, ou l'Envoyé du Soleil. Je fus frapé de ces cris, & fondant en larmes, je priai ces Mrs. de se souvenir de la fidelité qu'ils devoient à la Maison Impériale, & des bienfaits qu'ils avoient reçus, tant en général, qu'en particulier du defunt Empereur, bienfaits, qu'ils ne pouvoient oublier, sans faire à leur réputation une tache inéfaçable. Enfin j'ajoutai; que s'ils me trouvoient bon à quelque chose, je pouvois tout de même servir l'Etat quoique je restasse personne privée. Mais tout cela fut inutile;

Personne n'en voulut avoir le démenti
Et les Grand à ces mots redoublèrent leur Cri.

Les Troupes étant acouruës de toutes parts, la clameur augmenta, & tout le camp répeta, ce que le Conseil avoit dit. Là-dessus je me voilai la tête, & je me retirai dans ma tente,

 ordon-

ordonnant à mes gardes de ne laisser entrer personne ; car je me flattois que quand ce prémier feu du zèle des Soldats se seroit un peu rallenti, chacun penseroit plus sainement. Mais les Chefs des Troupes ayant assemblé leur monde, coururent à ma tente, forcérent la garde, & me revétirent moi-meme, malgré que j'en eusse, des ornemens Impériaux, & m'ayant tiré hors de ma tente ; ils me proclamèrent au son des trompettes & des tambours, Empereur de Quama, Roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, & Grand-Duc des Kispuciens. Alors voyant qu'il n'y avoit plus moyen de résister, je suivis le torrent, & j'avoue que je n'en fus pas fâché ; & qui est-ce qui l'auroit été de se voir d'abord en possession d'un Empire, de trois Royaumes, & d'un Grand-Duché ? il y a là dequoi faire venir l'eau à la bouche à l'homme du monde le moins ambitieux. J'envoyai sur le champ des Couriers au Prince Hérèditaire, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé, & pour l'avertir de défendre les droits que sa naissance lui avoit aquis, & de déclarer nulle cette élection faite contre le Loix de l'Etat : Mais malgré cette démarche, j'étois résolu dans le cœur, de ne pas abandonner aisément un Empire qui m'avoit été offert sans que je l'eusse brigué ? de sorte qu'à la

bien

bien prendre, ce que j'en faisois à l'égard du Prince, n'étoit que pour le sonder, & pour connoitre ses sentimens. Ce jeune Rival, qui avoit l' esprit pénètrant, & le jugement juste, qui savoit sous quels détours, & sous combien de masques les Hommes ont coûtume de couvrir leurs desseins ambitieux, jugea, que ma modestie étoit simulée, & cédant prudemment au tems, il suivit l'exemple de l' Armeé, & me fit aussi proclamer Empereur dans la Ville Impériale. J'y arrivai peu de tems après accompagné des chefs de l' Armée, qui me conduisoient en triomphe: Le Peuple nous vint au devant faisant mille aclamations d'allegresse, & quelques jours après, je fus couronné solennellement & avec les cérémonies accoutumées en pareille rencontre. Me voyant donc transformé d' Echapé d' un naufrage en Monarque puissant, & voulant gagner l'amitié de ceux que j'avois remarqué étre fort attachés à la Famille Impériale, afin d' augmenter le nombre de mes partisans dans les assemblées publiques & particulières, j'épousai la fille du feu Empereur, nommée *Ralac*.

Cette Princesse étoit d'un âge raisonable.
Et par conséquent mariable.

Après avoir fait de si grandes choses, & en si grand nombre, je me mis à inventer de nou-

 veaux

veaux moyens pour élèver l'Empire Quamitique à un dégré de puissance qui le rendit redoutable à toutes les nations souterraines. Je commençai d'abord par m'assurer des Peuples que nous venions de subjuguer; pour cet effet je mis de nombreuses Garnisons dans leurs places fortes, je traitai avec bonté les Vaincus, & j'en élèvai même plusieurs aux prémières charges de ma Cour. J'honorai surtout les Génèraux prisonniers Tomopolke, & Monsone d'une faveur si particulière, que plusieurs Quamites en conçurent de la jalousie, quoiqu'ils n'en fissent d'abord rien paroitre; mais c'étoit une étincelle qu'ils couvoient, & qui causa dans la suite un grand incendie, comme je le dirai bientôt. Pour revenir aux affaires domestiques, je tachois de porter les siences, & l'Art militaire au comble de la perfection; & comme le pais est couvert d'épaisses forets qui fournissent du bois en abondance, je m'attachai si fort à faire construire des navires, & à équiper des flottes à la manière des Europèens, que, quoique distrait par mille autres affaires, je paroissois néanmoins comme si je n'eusse été occupé que de celle-là. Les Kispuciens, n'étant pas tout-à-fait ignorans dans ces fortes d'ouvrages, me furent d'un grand secours dans les chantiers que j'avois établis; & je nommai

mai leur Général Monsone grand Amiral de mes Armées navales. Soixante jours après la coupure du bois, une flotte de vingt Vaisseaux se trouva prête à mettre à la voile, tant on y avoit travaillé avec ardeur. A la vue de tant d'heureux succés, je me regardai comme l'Alexandre du monde souterrain, & je me voyois en état d'operer les mêmes révolutions, que le Macédonien avoit causées sur nôtre globe. La passion de dominer s'étend à l'infini, & n'est jamais assouvie. Quelques années auparavant un petit emploi de Diacre, d'Ecrivain, ou de Clerc de Procureur, faisoit le plus grand objet de mes voeux, je n'aspirois pas à des choses plus relevées: maintenant que je posséde quatre ou cinq Royaumes, il me semble que je suis trop à l'étroit: en sorte qu'à cause de ma cupidité, qui augmentoit avec mes richesses, & ma puissance, je ne m'étois jamais trouvé si pauvre ni si indigent.

Cependant les Pilotes Kispuciens me mirent au fait de l' Etat, de la nature des mers, & de la situation des Terres dont elles étoient environnées. Je compris par leurs discours qu'en huit jours d'une heureuse navigation, on pouvoit aborder aux rivages de l' Empire Mezendorique, d' où par la route que j'avois faite autrefois & qui ètoit connuë, on pouvoit

passer en Martinie. Je fis mettre à la voile. Ce Païs étoit le principal but de mon entreprise; ses richesses, ses forces, l'adresse, l'habileté de ses Habitans dans la navigation, où ils excelloient, & dont ils pouvoient donner des leçons utiles à un Homme qui entreprenoit de si grandes choses, tout cela, dis-je, étoit un puissant motif pour m'éxciter à soumettre cette nation à mon obeïssance; mais ce qui m'y portoit le plus, c'étoit le désir de vanger mes vieilles injures. Je nommai l'Aîné des deux Princes de Quama pour me suivre dans mon expédition, sous prétexte que ce seroit une occasion à son Altesse de faire briller, l'éclat de son courage, & ses autres Vertus militaires; mais dans le fonds, je ne voulois l'avoir que comme un ôtage qui me répondit de la fidelité des Quamites. L'autre Prince fut laissé à Quama; mais sans autorité, & la Régence de l'Empire durant mon absence fut déférée à l'Impératrice qui étoit enceinte. Toute l'Armée navale consistoit, comme je l'ai dit, en vingt navires, tant grands que petits: ils avoient été construit, sous la direction du Général Kilpucien, Monsone, à qui j'avois commis le soin de tout cela. Il avoit lui même dessiné les plans des Vaisseaux, & les avoit fait construire d'après ceux des Martiniens: Car il est bon de remarquer ici, que les Martiniens

niens étoient chez le Souterrains, ce que furent jadis les Tyriens & les Sidoniens sur nôtre globe, ou tels que sont encore de nos jours les Anglois & les Hollandois, qui s'arrogent l'empire de la Mer. Mais quand nous fumes ensuite arrivés en Martinie, je reconnus combien nous nous étions écartés de nos modéles dans la construction de nos Navires.

Nous partimes dans ce tems de l'année où la Planète de Nazar ne se montre qu'à moitié aux Quamites. Il y avoit trois jours que nous fendions les ondes, lorsque nous arrivons á la vue d' une Isle dont les Habitans me parurent aisés à subjuguer à cause des factions qui les divisoient: d'ailleurs ils n'avoient point d'armes, & n'en connoissoient même pas l'usage; mais au lieu de cela, ils combattoient, avec des injures, & des malédictions, c'est tout ce qu'il y avoit à craindre de leur part. Dans ce païs-là, on emprisonne les malfaiteurs; on leur fait le procés, & au lieu de potence, de piloris &c. on les mène, on les expose aux injures & aux malédictions de certaines gens nommés *Sabutes* c'est-à-dire, Injurieurs, qui sont chez ce Peuple, ce que sont chez nous les Maitres des hautes Oeuvres, & les Bourreaux. Quant à la figure corporelle de cette nation, elle ne diffère des Hommes qu'en ce que les Fémelles ont des barbes,

& les Mâles n'en ont pas, les uns & les autres ont aussi la plante du pied tournée devant derrière.

Dèsque nous fumes décendus dans l' Isle, environ trois cens Canalisques (c'est le nom de ce Peuple) vinrent à notre rencontre; & nous attaquèrent comme des énémis avec leurs armes acoûtumées, c'est-à-dire avec des imprécations & des invectives, toutes assaisonnées de tant d'aigreur (à ce que nous aprîmes d'un Alectorien qui entendoit le Canalisque) qu'ils pouvoient se disputer aux Grammairiens de notre globe; mais moi qui savois assès,

Que le courroux est inutile,
Si la force ne le soûtient.

je défendis qu'on maltraitât ce Peuple; Seulement pour lui faire peur, j'ordonnai qu'on tirât un coup de canon, cela produisit un si grand effet, que ces malheureux se jettèrent à genoux & demandèrent grace. Tous les Roitelets de l' Isle vinrent bientôt me rendre hommage, & se ranger avec leurs sujets sous mon obeissance, en disant qu'il n'y avoit point de honte d'être vaincus par celui qui étoit invincible, ni de deshonneur à être soûmis à celui que la Fortune avoit élevé sur tous les autres. Ce fut ainsi que nousnous emparames de cette Isle, qui à la verité augmenta ma

ma puissance; mais non pas la gloire de mes Armes, à cause de la mollesse de ses Habitans. Après avoir ramassé les contributions que j'avois demandées, nous lèvames l'ancre, & après quelques jours d'une heureuse navigation, nous abordames le rivage de Mézendore. J'assemblai mon conseil de guerre pour savoir s'il seroit plus à propos d'agir d'abord à force ouverte, ou d'envoyer des Députés à l'Empereur pour le sonder, & savoir s'il aimoit mieux se rendre, ou tenter le sort des armes. Ce dernier sentiment eut la pluralité des voix, & je nommai une députation composée de cinq personnes, savoir d'un Quamite, d'un Arcton, d'un Alectorien, d'un Tanaquite, & d'un Kispucien. Ces Deputés étant arrivés à la Ville Impériale, le Gouverneur les interrogea au nom de l'Empereur.

Que cherchez-vous, dit-il, parlez au nom des Dieux?
Quel si pressant besoin vous amène en ces lieux?

Les Députés répartirent:

Ce n'est point le hazard d'un funeste naufrage
Qui nous ait malgré nous portés sur ce rivage;
Mais d'un commun acord nous venons vous chercher.

Quelques momens après, on les présenta à l'Empereur, à qui ils remirent de ma part la Lettre suivante.

„Nicolas Klimius par la grace de Dieu, „Empereur de Quama, Envoyé du Soleil, „Roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, „Grand-Duc de Kispucie, & seigneur de Ca- „nalisque à Miklopolate Empereur de Mé- „zendore, salut. Tu sauras, que par un „arrèt immuable du Ciel, il est decidé que „toutes les nations du monde seront soûmises „à la puissance du Monarque de Quama, & „comme ce decrèt ne sauroit étre démenti, tu „feras fort bien de soumettre ton Empire au „même destin; C'est pourquoi aussi nous „t'exhortons à une rédition spontanée, & nous „t' avertissons de ne pas faire courir à tes „Etats les risques d'une guerre, en t' oposant à „nos Armes Victorieuses. Préviens l' éfusion „du sang innocent, & la rigueur de ton pro- „pre sort, par une promte soumission. Don- „né sur notre Flotte le troisième du Mois de „Rimat.

Quelques jours s'écoulèrent avant que mes Députés revinssent: à leur retour, ils me raportèrent une réponse des plus fières. Il fallut renoncer à tout accommodement; & faire notre décente dans le Païs. Nous débarquames nos Troupes, & les ayant rangées en bataille, nous envoyames quelques Partis, pour savoir des nouvelles des Enémis. Nous aprimes bientôt que leur Armée venoit sur

nous

nous enseignes deployées, & qu'elle étoit forte de soixante mille Combattans, tant lions, que Tigres, Elefans, Ours, ou Oiseaux de rapine. La-dessus, nous gagnames un poste avantageux, & y attendimes l' énémi de pied ferme. Lorsqu'il fut en présence, il députa quatre Renards, ou Ambassadeurs, pour tacher de renouer, disoient-ils, les négociations; mais après s'être abouchés quelques heures avec mes Généraux, ils se retirèrent sans rien conclure. Je compris alors que ces Mrs étoient plûtôt des Espions que des Ambassadeurs, & qu'on ne les avoient envoyés que pour examiner l'état de nos forces. Ils avoient même fait entendre en partant de notre camp qu'ils y reviendroient chercher de plus amples instructions. Mais quelques momens après, ayant aperçu l' Armée énémie qui venoit vers nous, nous jugeames bien qu'il n'étoit plus question d'accommodement, & nous voulumes épargner aux Enémis la moitié du chemin; C'est pourquoi nous marchames à eux. Le combat fut rude & opiniâtre des deux cotés; & quioique nos Fuziliers eussent fait un grand carnage des énémis, les Eléfans gardoient néanmoins toujours leur rang, sans se mettre en peine de nos balles qui ne faisoient que blanchir sur leur peau dure. Mais lorsqu'ils virent l'effet de nôtre

 artil-

artillerie qu'on tourna contre eux, ils commencèrent à plier, & bientôt

Ils prénent lâchement la fuite.

Trente-trois mille Mézendores restèrent sur le champ-de-Bataille. & vingt mille furent fait prisonniers. Ceux qui échapèrent, se refugièrent dans la Capitale, qui étoit une place bien fortifiée, & y répandirent le trouble & la terreur. Pour nous, profitant de notre victoire, nous marchames vers cette Ville, ou nous arrivames en trois jours, & nous l'assiégeames par mer & par terre. A notre aproche, nous reçumes une nouvelle députation, avec des conditions de paix un peu plus raisonnables, que les précèdentes. L'Empereur m'offroit sa Fille en mariage avec la moitié de son Empire pour dot. Cela me déplut fort, surtout l'article du mariage; car il me sembloit peu sûr & peu honnête de répudier mon Epouse, pour prendre une lionne. Je renvoyai les Deputés sans réponse, & j'ordonnai qu'on pointât la grosse Artillerie contre les remparts, qui étoient de pierres, & qui malgré cela furent bientôt fracassés par nos boulets. La Ville étant remplie de toute sorte d'Animaux, on entendoit les uns rugir, les autres hurler, mugir, braire, beler, ou sifler avec un bruit épouvantable.

Les

Les serpens se fourroient dans les fentes de la terre:

Ou se cachoient dans des cavernes.

Les Oiseaux, s'envolant sur leurs Aîles, abandonnoient cette Ville infortunée pour se retirer, sur les rochers, & sur les lieux élèvés. Les Arbres trembloient, & leur feuilles tombant couvroient les ruës. Nous aprimes même qu'à la première décharge de notre Canon vingt Demoiselles du Palais de l'Impèratrice, qui étoient Roses, se fannèrent subitement de frayeur, & d'étonnement. Un amas prodigieux d'Animaux de toute espèce, tant de la campagne, que des Villes, entassés les uns sur les autres dans des maisons étroites, étoient suffoqués par la chaleur, & par les insomnies. Les services qu'il falloit faire, & la communication des uns avec les autres multiplioient les Maladies. Les Elefans pouvoient à la verité mieux resister; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner nôtre grosse Artillerie,

Que frapés de terreur ils fuyent, ils s'échapent.

Alors l'Empereur de Mezendore desespérant de pouvoir tenir pluslong tems, assembla son Conseil, & lui parla en Ces termes,

Quelle folie à nous de soûtenir la guerre
Contre des Dieux vainqueurs, qui lancent le tonnere!

Deli-

Déliberez, voyez, si nous devons subir
Le sort le plus affreux, ou bien le prévenir.

Là-dessus chacun s'écria,

La Guerre est un fleau; nous demandons la paix.

Alors le Monarque ne resista plus, & se rangea avec tous ses Etats sous mon obeïssance, en sorte que ma puissance fut augmentée en un jour d'un Empire, & de dix à douze Royaumes ou Principautés; car tous les Roitelets, & autres petits Souverains suivirent l'exemple de l'Empereur, & se soûmirent aussi.

Après un si étonnant succés, nous nous préparames au départ. Je laissai six cens Fuziliers en garnison dans la Ville Impériale; je fis transporter sur ma flotte l'Empereur prisonnier, pour qui on eut toute sorte d'égards pendant le voyage, & à mon retour à Quama, je lui donnai une Province dont les revenus suffisoient pour le faire vivre en Souverain. Cependant nous lèvames l'ancre, & rangeames toute la côte de Mézendore. Chemin faisant, j'exigeai des ôtages de plusieurs nations, qui avoient été sous l'obeïssance de Miklopolate. De sorte que par la seule terreur de mes Armes, je domtai tout ce qui composoit l'Empire Mézendorique. La plûpart de ces nations étoient celles chez

qui

qui j'avois passé, en venant sur le navire Martinien.

Cependant nous laissames les rivages de Mézendore, & après une heureuse, mais longue navigation, nous découvrimes les côtes de Martinie. Jamais aspect ne me fut plus agréable que celui de ce Païs-la, & lorsque je pensois que j'y avois été forçat, & que j'y revenois Empereur, & vainqueur de plusieurs nations, je ne pouvois contenir ma joye. J'avois d'abord cru que je devois me faire connoitre aux Martiniens, pour leur inspirer plus de terreur & plus de crainte; mais je changeai de dessein, ayant fait reflexion, qu'il m'étoit plus avantageux d'entretenir l'erreur des Quamites touchant ma naissance, & me donner toujours pour Ambassadeur du Soleil, d'autant plus que cette erreur s'étoit répandue chez les nations vaincuës.

Je me flattois de venir aisément à bout des Martiniens, dont la mollesse m'étoit connuë; car ce Peuple toujours enclin à la volupté, n'étoit pas seulement porté aux plasirs par son propre panchant; mais encore par l'abondance de toutes choses, & par les délices de la terre, & de la Mer. Mai, j'éprouvai bientôt que l'entreprise étoit plus difficile que je ne pensois. En effet cette nation avoit amassé des richesses immenses, à la faveur du commerce

merce qu'elle faisoient dans les païs les plus éloignés, du monde souterrain; & par le moyen de ses richesses, elle avoit à sa devotion les Peuples les plus belliqueux, qui étoient prets à venir à son secours au prémier signal: Ajoûtez à cela que les Martiniens eux-mêmes, l'emportoient sur toutes les autres nations dans la Marine, & que nos Vaisseaux étoient grossièrement bâtis auprès des leurs, & manœuvroient bien plus lentement; car il est facile de juger quels devoient être ces navires construit, à la hâte par l'ordre d'un Bachelier de Philosophie, & ce qu'en auroient pensé les Hollandois, les Anglois, ou les Danois, s'ils les avoient vus; mais ce défaut étoit réparé par l'Artillerie, dont ils étoient armés, & qui étoit inconnue aux Martiniens.

Avant que d'entrer en action, j'envoyai des Députés au Sénat offrir à-peu-près les mêmes conditions que j'avois fait proposer à l'Empereur de Mézendore. Mais pendant que nous attendions la réponse, nous vimes venir vers nous à pleines voiles, une flotte bien équipée, & telle que nous n'aurions jamais pu nous figurer. A cette vûe je rangeai mon Armée navale en aussi bon ordre que le tems le pouvoit permettre, & je fis donner le signal du combat. On se battit

avec

avec une ardeur égale des deux côtés. Les Martiniens au lieu de canons avoient des Machines par le moyen desquelles ils lançoient de grosses pierres qui ne faisoient pas peu de dommage à nos Vaisseaux. Enfin ils lachoient des Brûlots chargés de poix, de bitume, de soufre & d'autres matières combustibles qu'on allumoit: ces Brûlots ne manquoient guére de toucher nos vaisseaux en dérivant, à cause de la difficulté de revirer ceux-ci, & ils nous causèrent beaucoup de dommage. La victoire fut long-temps en suspens, & mes Gens balançoient entre le combat & la fuite: mais enfin les terribles bordées que nous lachames contre les vaisseaux Martiniens, changèrent la face des affaires, & abattirent tellement le courage aux Ennemis, qu'ils commencèrent à tourner les prouës, & un moment après à s'enfuir vers le Port. Nous ne pûmes nous rendre maitres d'aucun de leurs navires, à cause de leur légèreté, & de la pesanteur des nôtres. Cependant ayant désormais la mer libre, nous fimes une décente sur la côte, & nous débarquames nos Troupes de terre, à la tête desquelles je marchai sans perdre de tems vers la Capitale. Je rencontrai en chemin mes Députés, qui me dirent que le Sénat les avoit renvoyés avec cette réponse hautaine.

Z Dites

Dites à votre Roi qu'il parte de ces lieux,
Qu'il retourne dans sa Patrie.
Et ne se flatte pas d'obtenir de sa vie
L'Empire de la mer que nous tenons des Dieux;

Les Martiniens ayant été en effet jusqu'alors les maitres de la mer, ne purent s'empécher de recevoir avec dédain les propositions d'un Prince montagnard. Cependant ils levent des Troupes avec toute la diligence imaginable, & outre celles qui étoient soudoyées, on fit assembler tout ce qui étoit en âge de porter les Armes. Nous avions à peine fait une lieuë, que nous découvrimes l'Armée énémie, qui venoit droit à nous. Elle étoit composée de diverses nations, & l'audace avec laquelle elle marchoit, malgré la perte d'une bataille navale, nous intrigua beaucoup; mais ce n'étoit-là qu'un feu follet qui fut bientôt dissipé; en effet

La peur les prit, avant qu'on donnât le Signal;

Et à la première volée de coups de canon, tous s'enfuirent à vau-déroute. Nous les poursuivimes, & en fimes un grand carnage. Il fut aisé de juger de leur perte par la quantité de perruques que nous ramassames, quand nous fumes las de tuer; nous trouvames par ce calcul, qu'il y en avoit eu autour de cinq mille tués sur la place. Je remarquai aussi, que la forme

forme des perruques avoit changé; & j'en distinguai de plus de vingt façons, tant cette nation est ingénieuse, & inventive. Après ce combat, ou plûtôt cette déroute, je vins mettre, sans obstacle, le Siége devant Martinie; & lorsque tout étoit prêt pour battre cette Ville en ruine, les Sénateurs se rendirent eux-mêmes à notre camp, pour demander quartier, & pour soumettre leurs Personnes, leur Ville, & toute la République à mon obéissance. Le Traité ayant d'abord été conclu, nous entrames en triomphe dans la Place. A notre arrivée, on ne remarqua pas ce tumulte, & cette frayeur ordinaire dans les Villes prises; mais un triste silence, un chagrin sombre s'étoit emparé des esprits. On voyoit les Citoyens, que la peur avoit saisis, oublier ce qu'ils vouloient emporter ou laisser, se questionnant les uns les autres sans pouvoir se conseiller, tantôt debout sur leurs portes, tantôt parcourant leurs maisons, comme s'ils n'eussent jamais dû les revoir: Mais dès-que j'eus déclaré que je ne prétendois pas qu'on fit le moindre tort à cette Ville, la douleur des Citoyens se changea en joye. Je me rendis à l'endroit où étoit le trésor public, & je fus étonné à la vuë des immenses richesses qu'il renfermoit. J'en fis distribuer une partie à mes Troupes, & je reservai le reste pour être placé dans mes

finances. Je laissai une garnison à Martinie, d'où je fis porter quelques-uns des Sénateurs sur ma flotte pour ôtages. Parmi ces Mrs étoit le même Syndic dont la Femme m'avoit faussement acusé du crime pour lequel je fus condamné aux Galères. Je ne trouvai pas à propos de m'en vanger, estimant que l'Empereur de Quama devoit oublier les injures du Porteur.

Je me disposois à aller subjuguer les nations voisines des Martiniens, lorsqu'il arriva des Ambassadeurs de quatre Royaumes, qui m'envoyoient faire leurs soûmissions. J'avois déjà tant de pays sous mon empire, que je ne pris pas seulement la peine de demander comment s'appelloient ces quatre Royaumes, me contentant de les comprendre sous le nom général d'Etats de la Martinie.

CHAP. XV.

KLIMIUS EST RENVERSE' DU HAUT DE SA GRANDEUR.

Après tant de merveilleux exploits, nous remimes à la voile pour retourner à Quama avec une flotte acrue de celle des Martiniens Jamais les Romains ne firent rien en matière de triomphe qui égalât la magnificence de notre entrée à Quama: Et certainement

nement j'avois fait de si grandes choses qu'il n'y avoit point de fête, point de pompe que je n'eusse méritée. En effet, quoi de plus glorieux, quoi de plus héroïque que d'avoir métamorphosé, dans un petit espace de tems, un peuple autrefois le mépris & le jouet des autres nations, de l'avoir métamorphosé en Seigneur redouté & respecté de ces mêmes nations? Quoi de plus illustre pour un Homme comme moi qui se trouve transplanté parmi tant de Créatures hétèrogénes, que d'avoir assuré à celles de mon espèce l'empire que la Nature a cordé aux Hommes sur tous les autres Animaux! Il faudroit un volume entier pour exprimer la magnificence avec laquelle je fus reçu de mes sujets de tout âge & de toute condition, & celui-ci est trop abrégé pour y inserer une pareille rélation: je me contenterai, de dire que ce jour-là fut une nouvelle époque gour l'histoire. Je crois aussi pouvoir compter cinq Monarchies, savoir, celle des Assiriens, celle des Perses, des Grecs, des Romains, & celle des Quamites dans le monde souterrain; & il semble que cette dernière surpasse les autres en puissance & en grandeur. C'est pourquoi aussi, je pris le sournom de *Koblu*, c'est-à-dire *grand*, qui me fut offert par les Quamites & par les nations vaincuës. J'avoue que ce titre est vain &

orgueilleux; mais si l'on considère, que les Cyrus, les Alexandres, les Pompées, s'en sont parés avec un mérite peutétre au-dessous du mien, on trouvera que ce n'étoit pas trop pour un Héros tel que moi. En effet, Alexandre subjugua l'Orient, cela est vrai, mais avec quelles Troupes? avec de vieux soldats aguerris, endurcis par des guerres continuelles, tels qu'étoient les Macédoniens sous son Père Philippe. Mais moi, j'ai soûmis à mon empire en fort peu de tems, des nations bien plus barbares que les Perses, & avec des Troupes rudes & sauvages, que j'avois été obligé de former moi-même. Voici donc les titres que je pris dans la suite: *Nicolas le Grand, Envoyé du Soleil, Empereur de Quama & de Mézendorie, Roi de Tanaquit, d'Alectorie, d'Arctonie de tous les Royaumes & Etats Mézendoriques & Martiniens, Grand-Duc de Kispucie, Seigneur de Martinie & de Canalisque.*

Rien n'étoit plus brillant, rien n'étoit plus flatteur,
Que l'étenduë immense
De ma vaste puissance.
Qui d'entre les Mortels n'eût vanté mon bonheur?
Mais hélas! ce bonheur plus fragile qu'un verre.
Passa comme un éclair, & par un sort affreux,
Fit voir que tant que l'homme est vivant sur la terre,
On ne peut l'apeller heureux.

En

En effet, après m'être vû dans un dègré de prospérité & de puissance au-delà presque de ce que le cœur humain peut désirer, il m'arriva ce qui arrive à ceux qui d'un état fort bas s'élèvent aux grandeurs: car oubliant mon prémier sort, je me laissai aller à l'orgueil, & au-lieu de prendre les interêts, les airs & les manières du Peuple, je devins un cruel persécuteur de tous les ordres de l'Etat; méprisant comme des esclaves, ceux que je m'étois autrefois attachés par mon affabilité, en sorte que personne ne pouvoit avoir l'honneur de me parler qu'après certains actes d'adoration, & lorsque je les admettois à l'audience, je ne les recevois qu'avec un air rebarbatif & dédaigneux. Ce qui m'aliéna bientôt les esprits, & changea en terreur l'amitié qu'on avoit eue pour moi. J'en fis bientôt l'expérience, à l'occasion du jeune Prince dont l'Impératrice mon Epouse étoit acouchée durant mon absence, & que je voulois faire reconnoitre pour mon successeur par tous les Etats de l'Empire, que je convoquai par des Lettres circulaires. Personne à la verité n'osa s'oposer à mes ordres, ni à la cérèmonie de l'inauguration, qui se fit avec toute la pompe possible: mais il m'étoit aisé de remarquer que les visages de mes sujets étoient masqués d'une feinte allegresse; & mes soup-

çons se trouvèrent confirmés par des pasquinades qui coururent alors sans nom d'auteur, où l'on montroit adroitement, & d'une manière enjouée, que cette élection s'étoit faite au préjudice du Prince Témuso. Tout cela me troubla si fort l'esprit, que j'en perdis le repos jusqu'à ce que je me fusse délivré de ce bon Prince. Je n'osai pourtant pas faire mourir ouvertement cet illustre Rival à qui j'avois même des obligations; mais je subornai des gens qui l'accusèrent de trahison; & comme les Souverains ne manquent jamais de Ministres empressés pour servir leurs desseins criminels, je trouvai des Miserables, qui assurèrent avec serment, que le Prince méditoit des troubles, & tendoit des embuches à ma vie. Là-dessus il fut arreté, & son procés lui étant fait par des Juges que j'avois corrompus, il fut condamné à voir la tête tranchée. La sentence fut exécutée à Hui-clos, de peur de quelque émeute. Quant à l'autre Prince, comme il étoit encore fort jeune, je différai de le sacrifier à ma tranquillité, ainsi la foiblesse de son âge le sauva pour quelque tems, lorsqu'il n'avoit plus de protection à attendre du droit. Cependant souillé du patricide de son Frère, je commençai à régner avec tant de rigueur & de cruauté, que ma rage alla jusqu'à faire égorger plusieurs personnages. Quamites &

autres dont la fidelité me sembloit suspecte. Il ne se passoit presque pas de jour qui ne fût ensanglanté & marqué de quelque meurtre, ce qui hâtoit la rébellion que les Grands avoient déja machinée depuis long-tems, comme je le raporterai tantôt. J'avouerai ici que je méritois bien les malheurs qui m'arrivèrent dans la suite; & qu'il eût été plus décent & plus glorieux à un Prince Chrétien d'amèner à la connoissance du vrai Dieu cette Nation sauvage & idolâtre, que de tremper ses mains dans le sang de tant de peuples innocens en entreprenant guerre sur guerre: & assurément il m'eût été aisé de convertir tous les Quamites; car tout ce que j'établissois ils l'embrassoient avec avidité, & mes paroles passoient chez eux pour autant d'Oracles; mais dans l'oubli où j'étois de Dieu & de moi-même, je ne pensois qu'au vain éclat qui m'environnoit, & qu'à l'acroissement de ma puissance.

Je ne me nourissois que d'affreuses images,
De guerres, de combats, d'armes & de carnages.

Livré entiérement aux plus mauvais desseins, j'aimai mieux augmenter les sujets de mécontentement que de les faire cesser; comme si les fautes commises par l'injustice, pouvoient être réparées par la cruauté. Je répondois

à mes Amis qui m'avertissoient de changer de conduite.

C'est la nécessité, c'est la raison d'Etat
Qui me demande ces victimes.

Mais ce fut-là ce qui m'attira un enchainement de malheurs, & qui me fit tomber dans une telle disgrace, que je puis servir d'exemple aux Mortels, & leur aprendre quelle est l'instabilité des grandeurs humaines, & de combien peu de durée est un règne dur & violent.

Enfin la haine de mes sujets augmentant avec la rigueur de mon gouvernement, & chacun s'apercevant que les vices aux-quels j'étois adonné, s'acordoient mal avec ma céleste origine, & convenoient peu à un Envoyé du Soleil, on commença à examiner avec attention tout ce qui me regardoit, sur tout la cause de mon arrivée en ces lieux, & l'état où l'on me trouva lorsque j'y abordai. On voyoit que tout ce que j'avois fait d'étonnant étoit plutôt dû à l'ignorance des Quamites qu'à mes Lumières, ce qui s'étoit vérifié depuis que cette ignorance s'étoit dissipée, & qu'on avoit remarqué que je m'étois trompé en bien des occasions. Ma conduite fut surtout censurée par les Kispuciens, gens clairvoyans, & pénètrans. Ils avoient remarqué dans

dans les édits que j'avois publiés, plusieurs traits mal-digérés, & qui marquoient une grande ignorance dans les affaires politiques. Cela n'avoit rien d'extraordinaire; car comme mes Précepteurs, n'avoient jamais songé à des sceptres ni à des trônes, ils m'avoient élevé plutôt comme un enfant destiné à devenir un jour Proposant ou Diacre, que comme un sujet reservé au Gouvernement d'un grand Empire: Et mes études, qui ne s'étendoient pas au-delà d'un certain systême de Théologie, & de quelques termes de Métaphisique, étoient peu convenables à mon état présent, où il étoit question de gouverner dans les formes deux Empires, & prés de vingt Royaumes. Enfin les Martiniens avoient remarqué que les navires de guerre, que j'avois fait construire, étoient si matériels qu'ils ne pouvoient étre d'aucun usage dans un combat contre des flottes bien ordonnées, en sorte que toute cette gloire maritime n'étoit duë qu'à l'invention du canon. Ces bruits importuns se répandirent de tous côtés, & rapellèrent le souvenir de l'état où j'étois quand j'abordai dans ces contrées, porté sur une planche échapée d'un naufrage, couvert de haillons, & à demi mort de faim, on trouvoit qu'un pareil équipage ne pouvoit convenir à un Envoyé du Soleil: Ajoutez à cela que les

Marti-

Martiniens fort verſés dans l'aſtronomie, ayant donné quelque teinture de cette ſience aux Quamites, & leur ayant apris que le Soleil étoit un corps inanimé, placé dans le milieu des cieux par le Tout-puiſſant, pour éclairer & pour rechaufer toutes les Créatures, leur faiſoient tirer cette conſéquence, qu'un globe de feu comme cet aſtre, ne pouvoit étre la demeure d'aucun Animal terreſtre.

Tous les jours on m'attaquoit par de pareils diſcours; mais ce n'étoit que des murmures, perſonne ne ſe trouvant aſſés hardi que de parler ouvertement ſur mon compte, & d'en dire hautement ſa penſée, de peur de s'expoſer à mon énorme pouvoir. C'eſt pourquoi je fus long-tems ſans ſavoir juſqu'à quel point étoit montée la haine de mes Sujets, & qu'ils vouluſſent me chercher chicane. Mais un Livre en Langue Canaliſque, ſous le titre de *L'heureux Naufrage*, me deſſilla entiérement les Yeux; & l'on ſe ſouviendra de ce que j'ai déjà dit, touchant les Canaliſques, les plus adroits Lanceurs d'invectives qu'il y ait jamais eu, qui dans leurs plus grandes guerres ne ſe ſervoient pas d'autres Armes. L'ouvrage en queſtion contenoit toutes les accuſations dont j'ai parlé tantôt; & étoit écrit d'un ſtile aigre & mordant, ſelon le génie des Canaliſques, fameux dans ce genre d'eſcrime. Mais telle étoit

alors

alors la foiblesse de mon esprit, & ma confiance en mes forces, que rien ne pouvoit me détourner de ma conduite, ni m'en inspirer une meilleure. Les avis les plus salutaires augmentoient ma dureté, loin de l'étoufer: & j'en vins jusqu'à livrer à la torture ceux que je tenois pour suspects, prétendant qu'ils me devoient découvrir l'Auteur du Livre en question. Mais tous soufrirent les plus cruels tourmens avec une constance admirable, en sorte que toute ma rigueur ne produisit d'autre effet que d'aigrir encore plus les esprits contre moi, & de changer leur haine en fureur. C'est ainsi que les Destins l'emportoient sur les bons conseils, & que je me jettois moi-même tête baissée dans le précipice.

Les choses étoient en cet état, lorsque je résolus de me défaire d'Hicoba (C'est le nom du Prince qui restoit encore.) Je fis confidance de mon dessein au Grand-Chancelier Kalac, en qui j'avois beaucoup de confiance. Celui-ci me promit son Ministère, & sortit peu après pour aller exécuter ce que j'avois arreté. Mais comme il détestoit dans le cœur un si noir dessein, il découvrit tout le complot au Prince, & se retira avec lui dans le lieu le plus fort de la Ville. Là, le Chancelier assembla les Soldats de la Garnison, leur exposa pathétiquement l'état des affaires présentes, &

son discours acompagné des larmes du Prince, à la Vie de qui on en vouloit, ne fut pas d'un petit poids sur l'esprit des Soldats: aussi-tôt ils courent aux Armes, protestant qu'ils sont prèts à verser jusqu'à la dernière goute de leur sang. L'habile Chancelier ne donna pas le tems à leur ardeur de se refroidir; il les fait préter serment au Prince, & envoit sur le champ des Gens en cachette, pour parler à ceux qu'il savoit étre mal-intentionnés contre moi, leur raconter ce qui s'étoit passé, & les exciter à prendre les Armes contre un Tyran qui ne cherchoit qu'à exterminer l'ancienne Famille des Souverains: alors

Tel qui hait le Tyran, tel autre qui le craint.

acourt armé pour se joindre à la Garnison. Cependant j'attendois le retour du Chancelier, quand

J'entens des bruits confus, je vois courir aux armes;
Je n'aperçois enfin que des sujets d'alarmes.
On me dit qu'assemblés les Bourgeois, les Soldats,
Avec des cris affreux, demandent mon trépas.

Tomopolke se tournant alors vers moi; *Seigneur*, me dit-il, *sauvons-nous promtement chez les Tanaquises, nous y leverons une Armée, & nous mettrons bien ces Mutins à la raison.* Ces paroles excitèrent divers mouvemens dans mon Ame; la crainte & la confiance m'agitèrent

étoient tour à tour. Enfin je me rends aux avis de ce sage Conseiller; & je sors de Quama sans nul obstacle, parceque bien des Gens ignoroient la cause de la sédition. Dès-que j'eus gagné le Royaume de Tanaquit, j'ordonnai à tout ce qui seroit en âge de porter les Armes de les prendre. J'assemblai dans peu une Armée de quarante mille Hommes, avec laquelle je retournai sur mes pas, espérant que ceux des Quamites qui m'étoient restés fidèles, viendroient grossir mes Troupes; mais je me berçois d'un vain espoir; car au lieu des renforts dont je m'étois flatté, je vis venir un Hérault qui me remit des Lettres du Prince, par lesquelles, ce jeune Antagoniste me déclaroit une guerre légitime, comme à un Imposteur, & un Usurpateur; me marquant en même tems, qu'il s'etoit assuré de mon Epouse, & de mon Fils, & qu'il les avoit fait emprisonner. Quelques heures après le départ du Hérault, nous découvrimes les Rébelles qui s'avançoient en bon ordre, & comme ils étoient munis d'une bonne Artillerie, je n'osai pas en venir aux mains, que je n'eusse reçu de nouveaux secours. Je pris donc le parti de m'arrèter, & de me retrancher. Mais bientôt ayant remarqué qu'il me désertoit beaucoup de Soldats, qui prenoient parti chez les énemis, & que ceux-ci attendoient des renforts, je me rendis

aux

aux avis des Généraux; qui m'exhortoient à combattre, & Tomopolke ne s'y oposa pas. La Bataille se donna dans la même plaine, où quelques années auparavant je vainquis les Tanaquites. Le Canon des Enémis éclaircissoit fort nos rangs; & j'enrageois de voir qu'on me battoit de mes propres armes, que j'avois forgées & inventées. Mes Troupes soûtinrent néanmoins l'effort des Rébelles, jusqu'à ce qu'un boulet de canon ayant percé le brave Tomopolke, qui combattoit vaillemment, le jetta roide mort par terre. Alors chacun perdit courage, & nous tournames tous le dos, cherchant à nous cacher, & à nous dérober aux énémis. Je gagnai moi-même la cime d'un rocher, d'où je décendis dans un vallon. Là, je soûtins durant quelque tems mon malheur, ou plûtôt ma folie, que je condamnois, mais trop tard, par mes soûpirs, & par mes larmes. Le trouble de mon ame étoit si grand, que j'oubliai d'ôter la couronne que j'avois sur la tête, & à laquelle il étoit aisé de me reconnoitre. Il y avoit environ une heure que j'étois, tremblant d'éfroi, dans ce Vallon, lorsque j'entendis la voix de plusieurs personnes qui escaladoient le Rocher, & qui demandoient d'un ton de fureur qu'on me livrât au suplice. Alors je me tourne de tous côtés, cherchant un lieu pour me cacher.

Je

Je vois un bois épais tout rempli de broussailles ;
J'y cours sans balancer, par des sentiers secrets.

J'arrivai auprès d'une caverne, & je m'arretai quelques momens pour reprendre un peu haleine, car j'étois fort fatigué. Bientôt, je me glisse comme un serpent, ventre à terre, dans le trou de la caverne. Je m'aperçus qu'elle étoit très-profonde, & comme je voyois que sa pente étoit douce & facile, je décendis la valeur de cent pas. Je me disposois à passer outre, lorsque je tombe dans un trou, où, comme si j'eusse été poussé par la foudre, je traversai des lieux obscurs & volai dans des ténèbres continuelles, jusqu'à ce qu'enfin j'aperçus une lueur, sans savoir d'où elle venoit, & semblable à-peu-près

A celle que la Lune donne
Lorsqu'un nuage l'environne.

A mesure que cette lueur augmentoit, je sentois diminuer l'impétuosité de ma chûte : en sorte que peu-à-peu, & par un doux effort, comme d'un nâgeur, qui fend l'onde, je me trouvai sans le moindre mal, au milieu de plusieurs rochers, que je reconnus, avec étonnement pour ceux, par où j'étois décendu quelques années auparavant dans le monde

 souter-

souterrain. La cause du rallentissement du mouvement de ma chûte, & de la diminution de la force impulsive, me parut naitre de la qualité de l' Atmosphère Supérieure, qui a plus de gravitation & de pesanteur, que la souterraine; car, si la nôtre n'étoit pas plus pesante, j'aurois eu le même sort en remontant qu'en décendant, & peutétre j'eusse été élevé au travers des airs jusqu'à la Région de la Lune. Je soumets toutefois cette Hypothèse à un plus ample examen de Mrs les Phisiciens.



CHA-

* *

CHAPITRE XVI.

RETOUR DE KLIMIUS DANS SA PATRIE, ET FIN DE LA CINQUIEME MONARCHIE.

Je fus long-tems parmi ces rochers destitué de sentiment. J'avois le cerveau troublé & agité de mille idées, tant au sujet de ma chûte, qu'à l'égard de l'étonnante métamorphose, qui, de fondateur d'une cinquième Monarchie, venoit de me transfomer en Bachelier pauvre & famélique. Et certainement cette aventure étoit si surprenante & si poëtique, qu'elle pouvoit aisément renverser le cerveau le mieux étayé. Dans cet état je me demandois à moi-même, si ce que je voyois étoit vrai, & si ce n'étoit pas plutôt des visions qui décevoient mes yeux: Mais mon agitation commençant à se dissiper, & reprenant peu-a-peu mes esprits, la douleur, & le dépit succédèrent à l'étonnement.

Je tends les mains au Ciel, je me plains, je m'écrie;
Dieu juste & tout-puissant, aprens-moi, je te prie,
Par quel crime honteux ai-je donc merité

De me voir tout d'un coup, déchu, précipité
Dans cet affreux revers qui cause ma triſteſſe.

Certainement, on aura beau fouiller dans les annales & les Hiſtoires des ſiécles paſſés, & dans celles de nos jours, on n'y trouvera aucun exemple d'une pareille chûte, ſi ce n'eſt peutétre celui de Nabucodonoſor, qui du plus grand Monarque du monde, fut changé en Bête féroce courant dans les forets. J'éprouvois les mêmes revers de fortune; en peu d'heures on me dépouille de deux grands Empires, & de vingt Royaumes, ou environ, dont il ne me reſte plus que l'ombre & l'idée inutile. Je venois d'étre un grand Potentat, & à peine je puis eſpérer de devenir Maitre d'Ecole, ou Régent dans ma Patrie: on me donnoit le titre d'Envoyé du ſoleil, & à-préſent je crains que ma pauvreté ne m'oblige à devenir Valet d'un Evêque, ou de quelque Echevin: Il n'y avoit que quelques jours que la gloire, l'eſpérance, le ſalut, la victoire ſuivoient mes pas; & à préſent je me vois livré, aux ſoucis, à la misère, aux chagrins, aux larmes & aux lamentations. Enfin je reſſemblois à l'herbe qui pendant le ſolſtice d'Eté parvient au plus haut point de ſa grandeur, & qui eſt auſſitôt fauchée; & pour tout dire en un mot, la douleur, le dépit, le chagrin, la

colère

colère & le déſeſpoir agitoient mon ame de tant de mouvemens divers, que tantôt je voulois

- - - Me percer d'un fer meurtrier;

Tantôt je voulois me replonger dans la caverne, pour eſſayer, ſi un ſecond voyage dans le monde ſouterrain, ne réüſſiroit pas mieux que le prémier;

Entre ces deux partis je balançai trois fois.

Ce qui me retint, fut le ſoin de mon Ame, & les principes de la Réligion Chrétienne, qui défendent d'attenter ſur ſoi-même.

Je tachai donc de décendre de ces rochers eſcarpés, & de gagner le ſentier par où l'on va à Sandwic. J'étois ſi diſtrait, que je bronchois à tout bout de champ, tant j'avois l'eſprit rempli de ma cinquiême Monarchie. L'idée quoique vaine, en étoit néanmoins ſi fraîche, que j'en avois la tête toute troublée. Et certainement c'étoit une perte d'un rang à ne pouvoir être réparée par tous les avantages que ma Patrie auroit pu m'offrir. Je ſupoſois qu'on voulût me donner le gouvernement de la Province de Berge, ou même la vice-Royauté de Norwege, quel dédommagement étoit-ce que cela? Quelle conſolation pour le

Monarque, le Fondateur du plus grand Empire qu'il y ait jamais eu? Je résolus toutefois de ne pas refuser un gouvernement, au cas qu'on me l'offrît dans ma Patrie.

Après-que j'eus fait la moitié du trajèt, j'aperçus quelques Enfans que j'apellai par des signes, les priant de venir à mon secours, & leur adressant ces paroles *Jeru Pikalsalim*, ce qui veut dire en Langue Quamitique, *Enseignez-moi le chemin:* Mais ces petits Droles, surpris de voir un Homme dans un équipage étranger; & avec une couronne sur la tête poussèrent un grand cris, & s'enfuirent à travers les roches, me laissant traîner mes pieds écorchés, au milieu des pierres & des cailloux. Ils arrivèrent à Sandwic une heure avant moi, & remplirent tout ce Village de terreur, assurant avec serment, qu'ils avoient vû le Cordonnier de Jérusalem, errant parmi les rochers, portant sur la tête des raïons pareils à ceux du soleil, & marquant par ses soupirs les tourmens de son ame. Ils répondoient à ceux qui leur demandoient, comment ils pouvoient savoir si j'étois le Cordonnier de Jérusalem, que j'avois découvert moi-même mon nom & ma Patrie. Ce qui pouvoit les avoir trompé, c'étoit aparemment les mots que je leur avois dits, *Jeru Pikal Salim*; qu'ils avoient

inter-

interprèté, *Cordonnier de Jérusalem.* Tout le village fut en combustion, personne ne doutant de la verité du fait, d'autant plus qu'on avoit rechaufé tout récemment cette vieille fable du Cordonnier ambulant, & que le bruit couroit qu'il avoit paru depuis peu à Hambourg.

Cependant j'arrive sur le soir à Sandwic, & je vois les Habitans des environs que cette envie que tous les Hommes ont de voir des choses extraordinaires, avoit rassemblés. Ils étoient depuis quelques momens au pied de la montagne pour recevoir leur nouvel Hôte ; mais à peine ils m'entendirent parler, que frapés d'une terreur panique, ils prirent tous la fuite, excepté un Vieillard, qui plus hardi que les autres, ne bougea pas de la place. Je l'abordai en le priant de vouloir bien Héberger un pauvre vagabond :

D'où viens-tu, me dit-il, & quelle est ta patrie?
Vénérable Vieillard, repris-je en soupirant,
Si je vous racontois l'histoire de ma vie,
Vous seriez étonné, je vous en suis garant:
Mais ce récit est long; & la nuit est trop proche,

pour pouvoir l'achever avant la fin du jour. Lorsque je serai chez vous, je vous raconterai

un enchaînement d'avantures, qui paroissent au-delà de toute croyance, & dont aucune histoire ne fournit d'exemple. Le Vieillard avide de nouveautés, me prit par la main, & me ména à son Logis, blâmant la crainte déplacée du Peuple, qui au moindre objet inconnu, tremble comme à l'aspect d'une comète. Dès-que je fus entré chez lui, je demandai à boire; car j'avois grand' soif. Le Vieillard m'aporta lui même un verre de bierre, je dis lui même; car Femme, servantes, Enfans, tout avoit décampé, & n'osoit reparoitre de frayeur. Lorsque j'eus avalé mon verre, & que ma soif se trouva un peu apaisée, je parlai à mon Hôte en ces termes. „Vous voyez, „lui dis-je, ici un Homme qui a éprouvé les „plus cruels revers, & qui est le jouet de la for„tune, plus que jamais mortel ne l'a été. C'est „une verité décidée qu'un moment suffit pour „bouleverser les plus grandes choses, & néan„moins ce qui m'est arrivé n'est presque pas croyable: Oui

Mes avantures sont à nulle autre pareilles,
Et nul autre avant moi n'a vu tant de merveilles.

C'est, répliqua mon hôte, *le sort de ceux qui voyagent long-tems, & que ne peut-on pas voir dans seize cens ans de courses continuelles?*

J'avoue

J'avoue que je ne compris point sa pensée, & je lui demandai qu'est-ce qu'il vouloit dire avec ses seize cens ans. *S'il en faut*, poursuivit-il, *croire l'Histoire, il s'est écoulé seize cens ans depuis la ruine de Jérusalem: je ne doute point, ô le plus vénérable des Hommes, que vous ne soyez né bien du tems avant cet évènement; car si ce que l'on raconte de vous est vrai, on peut raporter l'époque de votre naissance, au régne de Tibère.*

O certes! pour lors je crus que mon Hôte radotoit, & je lui répondis froidement, que ce qu'il me disoit étoit une énigme qui demandoit un Oedipe. Mais sans faire attention à cela, il me va chercher un plan du Temple de Jérusalem, & me prie de lui dire s'il ressemble bien à l'Original. Malgré l'excés de ma douleur, je ne pus m'empécher de rire. Je demandai au bon Vieillard, ce que c'étoit que tout ce galimatias. *Y pensez-vous, ou non*, me dit-il, *& ignorez-vous que tous les Habitans de ce lieu assûrent, que vous étes ce fameux Cordonnier de Jérusalem, qui depuis la mort de notre Seigneur est condamné à courir le monde? Mais plus je vous examine, & plus je me rapelle un ancien Ami, qui périt, il y a environ douze ans sur le sommet*

de cette montagne. A ces mots le voile qui couvroit mes yeux tomba: je reconnus mon bon Ami *Abelin*, dont j'avois si fort hanté la maison à Berge. Je me jettai à son coû, & l'embrassai tendrement: *Cher Abelin*, lui disje, *je vous tiens, j'en crois à peine mes yeux & mes mains: Voici votre Klimius qui revient des abîmes, le même qui se précipita dans la caverne, il y a douze ans.* A la vue de ce Phénoméne inattendu, mon Ami resta interdit, & confus,

Comme une homme frapé d'une foudre soudaine.

Je vois, s'écria-t-il enfin, la face de mon cher Klimius, sa voix qui m'est si connue. a frapé mes oreilles;

Voila ses yeux, ses mains, sa taille, son visage.

Mais quoique je n'aye jamais vu personne qui ressemblât plus à Klimius, je ne puis, ni ne dois en croire mes sens; car aujourd'hui les morts ne ressuscitent pas, à d'autres, il me faut bien de meilleures preuves pour que j'ajoute foi à ce que vous me dites.

Pour combattre son incrédulité, je lui fis un détail exact de tout ce qui s'étoit passé autrefois entre nous. Lorsqu'il eut oui cela il fut

fut convaincu de la verité en question, & me ferrant tendrement & les larmes aux yeux entre ses bras „je vois, *s'écria-t-il*, je vois „ce même homme, dont je ne pensois voir „que la figure: mais dites-moi de grace, „dans quelle partie du monde vous étes-vous „tenu si long-tems caché, & où avez-vous „fait l' aquisition de l' habit merveilleux & „barbare que vous portez? alors je lui racontai de point en point tout ce qui m'étoit arrivé, & il écouta tout avec attention, jusqu'à ce que je vinsse à la Planete de Nazar, aux Arbres parlans & raisonnables: alors s' impatientant; *on remarque distinctement en vous*, me dit-il, *toutes les fadaises que les songes enfantent, tout ce que la folie peut forger, & tout ce que l' Yvresse peut faire imaginer de plus extravagant. Je croirois plutôt avec nos Paisans que vous venez du sabat; car tout ce qu'en raconte le petit Peuple n' est que bagatelle au prix de votre voyage souterrain.* Je le priai d' avoir un moment de patience, & de m' acorder son attention jusqu'à-ce-que jeusse achevé le récit que j'avois commencé; lorsque je vis qu'il se taisoit pour écouter, je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé dans les païs souterrains, les revers que j' y avois eprouvés & comment j'avois fondé une cinquiême Mo-

narchie

narchie telle qu'on n'en a jamais vu. Tout cela ne fit qu'augmenter les ſoupçons qu'il avoit de mon commerce avec les ſorciers; il penſoit que deçu par leurs preſtiges, j'étois devenu un ſecond Ixion (*): & pour mieux connoitre juſqu'où alloit l'effet du prétendu maléfice, & juſqu'à quel point j'extravaguois, il commença à m'interroger ſur l'état des Bienheureux, & ſur celui des Damnés, ſur les Champs Eliſées; & ſur diverſes autres choſes de cette nature. J'eus bientôt remarqué où tendoient toutes ces queſtions. Sur quoi je lui dis; que je ne trouvois point mauvais qu'il fût incrédule, vû que mon récit devoit effectivement paroitre fabuleux & poëtique: mais que ce n'étoit point ma faute, mais celle de mes avantures qui étoient ſi merveilleuſes qu'elles ſurpaſſoient toute croyance humaine. „Je vous jure bien ſaintement, ajoutai-je, que je n'y ai rien „mis de mon invention; mais que j'ai raconté tout ſimplement & ingenûment les „choſes comme elles ſe ſont paſſées.

Mon Ami perſéverant dans ſon incrédulité, me pria de me repoſer quelques jours chez

* Ixion amoureux de Junon, crut jouïr de cette Déeſſe, mais il n'embraſſa qu'une nuë.

chez lui, espérant que durant ce tems-là, ma tête qu'il croyoit felée, se remettroit.

J'y restai en effet huit jours, & au bout de ce terme, mon Hôte voulant éprouver si j'étois aussi foû que je lui avois paru auparavant, me remet sur le chapitre de mon voyage souterrain, que nous avions pendu au croc pendant ces huit jours. Il comptoit que ma cinquième Monarchie, mes Sujets & mes Royaumes avoient disparu, & qu'il ne m'en restoit pas la moindre idée. Mais quand il m'entendit racouter les mêmes choses, avec le même ordre, & que sur la fin, je vins à lui reprocher son opiniâtre incrédulité, lui oposant certains faits qu'il étoit contraint de m'acorder, par exemple, que douze ans auparavant je m'étois précipité dans une caverne, & étois revenu sous un Habit inconnu & étranger, il ne sut plus que me dire. Je profitai de son étonnement, & lui serrant le bouton, je lui demandai si mon Voyage étoit plus absurde que ce qu'on racontoit des Sorciers, & du Sabat; qu'il savoit bien que tout cela n'étoit que des contes de vieilles; mais qu'il n'ignoroit pas que plusieurs Philosophes avoient enseigné que la terre étoit con-

cave,

cave, & qu'elle renfermoit un monde plus petit que le nôtre. Vaincu par ces raisonnemens, il me dit que ma constance à affirmer des choses, dont la fausseté ne pouvoit m'aporter aucun avantage, avoit entiérement dissipé son incrédulité; & persuadé des faits en question, il voulut que j'en recommençasse le récit. Il fut charmé de ce que je lui dis au sujet de la Planète de Nazar, & surtout de la Principauté des Potuans, dont les Loix & les coûtumes lui paroissoient devoir étre des régles sur lesquelles tous les autres Etats devroient se mouler. Il sentoit bien que la description d'un Païs si sage & si bien ordonné ne partoit pas d'un cerveau dérangé; & il lui paroissoit que des réglemens si prudens venoient plutôt de Dieu que des Hommes. Dans cette pensée, il me pria de lui dicter tout ce que je lui avois récité, qu'il en vouloit dresser un mémoire, de peur qu'il n'en oubliât quelque trait.

Le voyant donc convaincu des choses que je lui avois narrées, je commençai à lui parler de moi, & de lui demander ce que j'avois à faire dans la situation où j'étois, & quelle fortune

fortune je pouvois attendre dans ma Patrie, moi qui avois été si grand & si puissant dans le monde souterrain. „Je vous conseille, me „dit-il alors, je vous conseille de ne découvrir „vos aventures à qui que ce soit. Chacun diroit;

C'est bon pour amuser des Enfans inutiles.

Et puis, connoissez-vous bien le zéle des Prêtres? Ignorez-vous qu'ils ont persécuté un Homme qui avoit enseigné une verité, qui étoit le mouvement de la terre, & l'immobilité du Soleil, & qu'ils persécutent encore ceux qui font profession de ce Sentiment? Que croyez-vous donc qu'ils vous feront, s'ils vous entendent parler de monde, de planète & de Soleil souterrains? ils vous déclareront impie, & indigne d'habiter parmi des Chrétiens. Quels foudres, quels carreaux ne va pas lancer sur vous Rupert le Maitre-és-arts? lui qui, l'année dernière, condamna un Homme à faire amende honorable, pour avoir cru qu'il y avoit des Antipodes. Certainement ce saint Homme condamneroit bien au feu l'Auteur du Systême d'un nouveau monde, & d'un monde souterrain.

Je

Je suis donc d'avis, que vous laissiez ces choses-là ensevelies dans un éternel oubli, & que vous vous reposiez encore quelque tems chez moi.

Il me fit quitter mes habits souterrains, & il chassoit tous ceux qui venoient pour voir le Cordonnier de Jérusalem, leur disant qu'il avoit disparu. Cela n'empécha pas, que le bruit de l'aparition ne se répandît au loin: les Tribunes, & les chaires, rétentirent de prédictions, & de Prophéties sur ce sujet; on ne parloit que des Maux que le prétendu Cordonnier présageoit: car on assuroit à Sandwic, que le Cordonnier de Jérusalem y avoit paru publiant par tout que la colère de Dieu étoit proche, & exhortant un chacun à la prévenir par une promte conversion. Or on sait que la Rénommée est comme une pelote de neige qui grossit à chaque instant qu'elle roule, & l'on conçoit bien que ce bruit fut paré de plus d'un conte ridicule. Quelques uns publioient que le Cordonnier en question, avoit prédit la fin du monde, & l'avoit fixée à la S. Jean, Dieu voulant donner cet espace de tems aux Hommes, pour-qu'ils se convertissent, s'ils ne vouloient étre consumés par le feu de sa colère. D'autres ajoutoient plusieurs contes

dans

dans le même goût. Cependant ce bruit de la fin du monde, excita tant de troubles en divers lieux, que les Païsans abandonnèrent la culture des champs, ne croyant pas qu'il y eût rien de plus inutile que de labourer, vû qu'il n'y avoit point de moisson à attendre. Le Sr Nicolas Curé de Sandwic craignant que tout cela ne le frustrât de la Dîme & de plusieurs autres revenus, tachoit, non pas de desabuser tout-à-fait les Païsans, mais de leur persuader que la fin du monde seroit différée jusqu'à l'année suivante, & il y réussit. Pour mon Hôte, & moi, qui savions l'origine de toutes ces fadaises, nous nous en divertimes long-tems.

Cependant comme je ne voulois plus être à charge à mon Ami, & qu'il m'importoit de paroitre pour obtenir quelque emploi, je résolus de me rendre dans la Capitale. Mon Ami voulut m'y acompagner, & pour dépaïser le monde sur mon compte, il me fit passer pour un Etudiant de *Nidros* qui étoit de ses Parens, & qui l'étoit venu voir depuis peu. Il me recommanda ensuite si bien à l'Evêque de Berge, tant par lettres que de vive voix, qu'enfin ce vénèrable Prélat me promit le prémier Rectorat qui vaqueroit dans quelque collège. Cet emploi ne me déplut pas, parcequ'il avoit quelque raport à l'état où je m'étois vu élevé;

car un Recteur de Collége, ou d'Université est un petit Empereur. La ferule tient lieu de Sceptre, & la chaire de trône. Mais comme il s'écoula bien du tems, sans qu'il y eût de Rectorat vacant, & que la misère me talonnoit, je résolus d'accepter tout ce que l'on m'offriroit: Il arriva fort à propos, quelques jours après, que le Marguillier de l'Eglise de Ste Croix mourut; aussitôt Mgr l'Evêque se souvint de moi, & me nomma à cette charge, qui me paroissoit ridicule à moi qui avois été Souverain de tant de puissans Etats: mais comme ce qui nous rend le plus ridicules & extravagans c'est la pauvreté, & qu'il n'y a pas de prudence à mépriser l'eau trouble quand on est pressé par la Soif, j'acceptai l'emploi en question, & grace-à-Dieu, j'y passe doucement ma vie, en Philosophe.

Cependant j'étois à peine promu à cet office que l'on me proposa de me marier avec la fille d'un bon Marchand de Berge, nommée Madelaine que je trouvai fort à mon gré; mais comme il y avoit aparence que l'Imperatrice de Quama vivoit encore, je craignis de me rendre coupable de Polygamie. J'en parlai à Mr. Abelin, pour qui je n'avois rien de secret, & qui se moqua de mon scrupule: il me convainquit même si bien de la folie de mes doutes que je ne balançai plus d'épouser la fille en question.

Je

Je vis depuis ſix ans avec ma Madelaine ;
Sans que rien ait troublé notre ſainte union.

Je ne lui ai pour tant pas encore fait confidence de mes aventures ſouterraines. Mais comme je ne puis entiérement oublier l'élèvation où je me ſuis vû, il m'échape de tems en tems certains écars fort opoſés à l'état où je ſuis préſentement. Au reſte j'ai eu trois fils de ma Madelaine, l'Ainé nommé Chrétien, l'autre Jean, & le troiſiéme Gaſpard ; en ſorte que ſi le petit Prince Quamite vit encore, je puis me compter Père de quatre fils.

Le Manuſcrit de Nicolas Klimius ne va pas plus loin ; ce qui ſuit eſt une addition de Mr. Abelin ſon grand Ami.

Nicolas Klimius vécut juſqu'en 1695. chéri & eſtimé d'un chacun pour l'intégrité & la pureté de ſes mœurs. Il n'y eut que le Curé de Ste Croix qui trouvât à redire à ſa gravité, qui n'étoit au fonds que l'effet du rang où notre Auteur s'étoit vu élèvé. Mais quand je faiſois reflexion à l'éclat de cette couronne qu'avoit porté Klimius, & à l'orgueil qu'inſpirent les grandeurs du monde, je le trouvois fort humble & fort modeſte de pouvoir s'acommoder d'un emploi de Marguillier après avoir été Empereur. Ceux qui n'étoient point au fait de ſes aventures n'en pouvoient pas juger ainſi.

Dans certains tems de l'année notre Klimius se transportoit d'ordinaire sur la montagne, pour y contempler la caverne, par où il s'étoit precipité: & ses Amis ont remarqué qu'il en revenoit avec un visage tout baigné de pleurs, & qu'il étoit quelques jours sans sortir de son cabinet, & sans vouloir parler à personne. Sa Femme a aussi assuré qu'elle l'avoit ouï, lorsqu'il révoit, commander l'exercice aux Troupes de terre, & la manœuvre aux vaisseaux. Ses distractions alloient quelques fois si loin, qu'un jour il envoya ordre au Gouverneur de la Province de Berge de venir lui parler sur le champ. Son Epouse qui voyoit que toutes ces agitations d'esprit ne venoient que de sa trop grande aplication à l'étude, craignoit fort pour sa santé. Sa Bibliothéque étoit composée en partie de livres de politiques, & comme cette lecture ne convenoit guére à un Marguillier, on lui en faisoit souvent la guerre. Il a écrit lui-même la rélation de son Voyage, & son manuscrit qui est l'unique de son espèce, est actuellement entre mes mains. Il y a long tems que j'ai voulu le publier; mais de bonnes raisons m'en ont empéché jusqu'à cette heure.

FIN.





